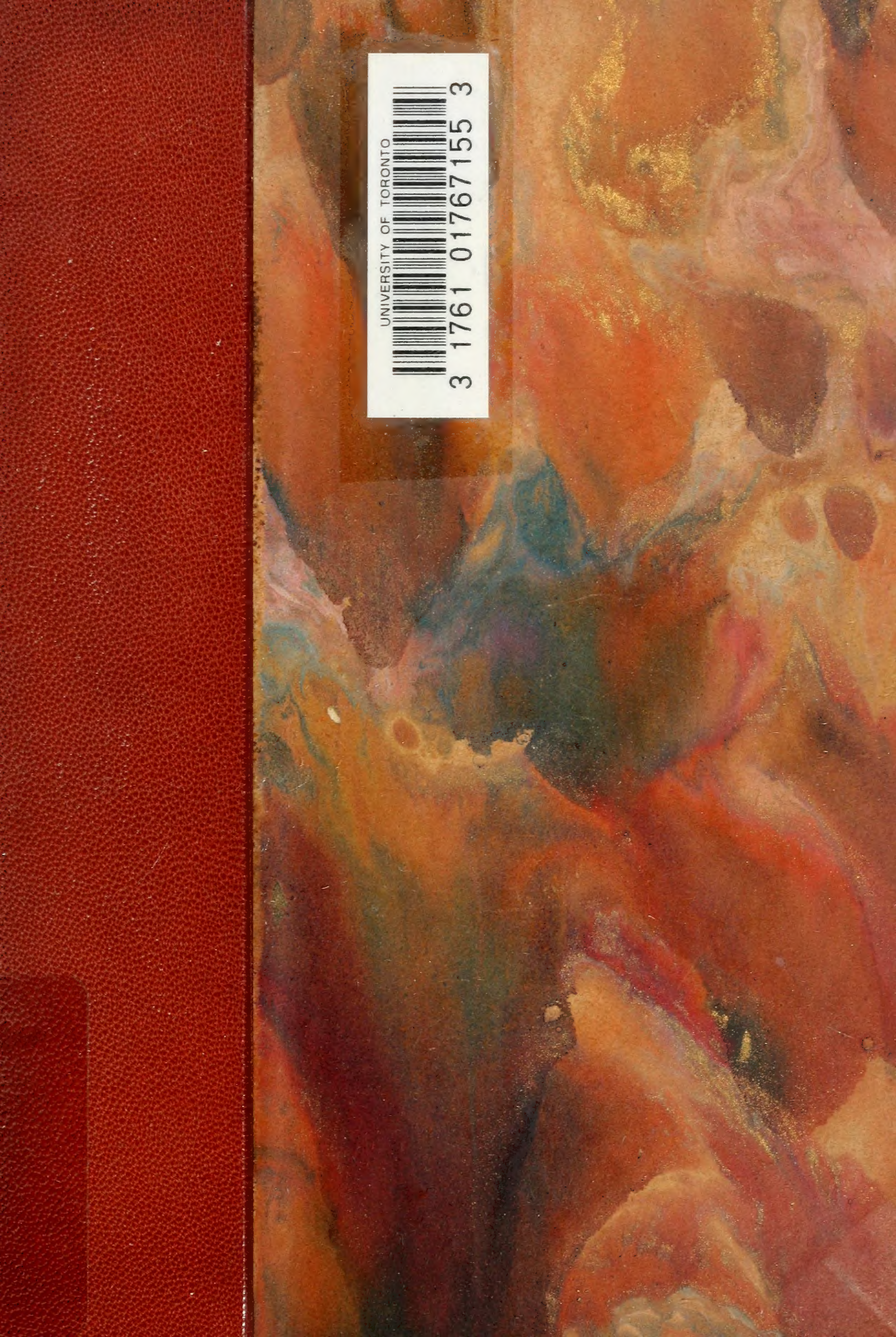
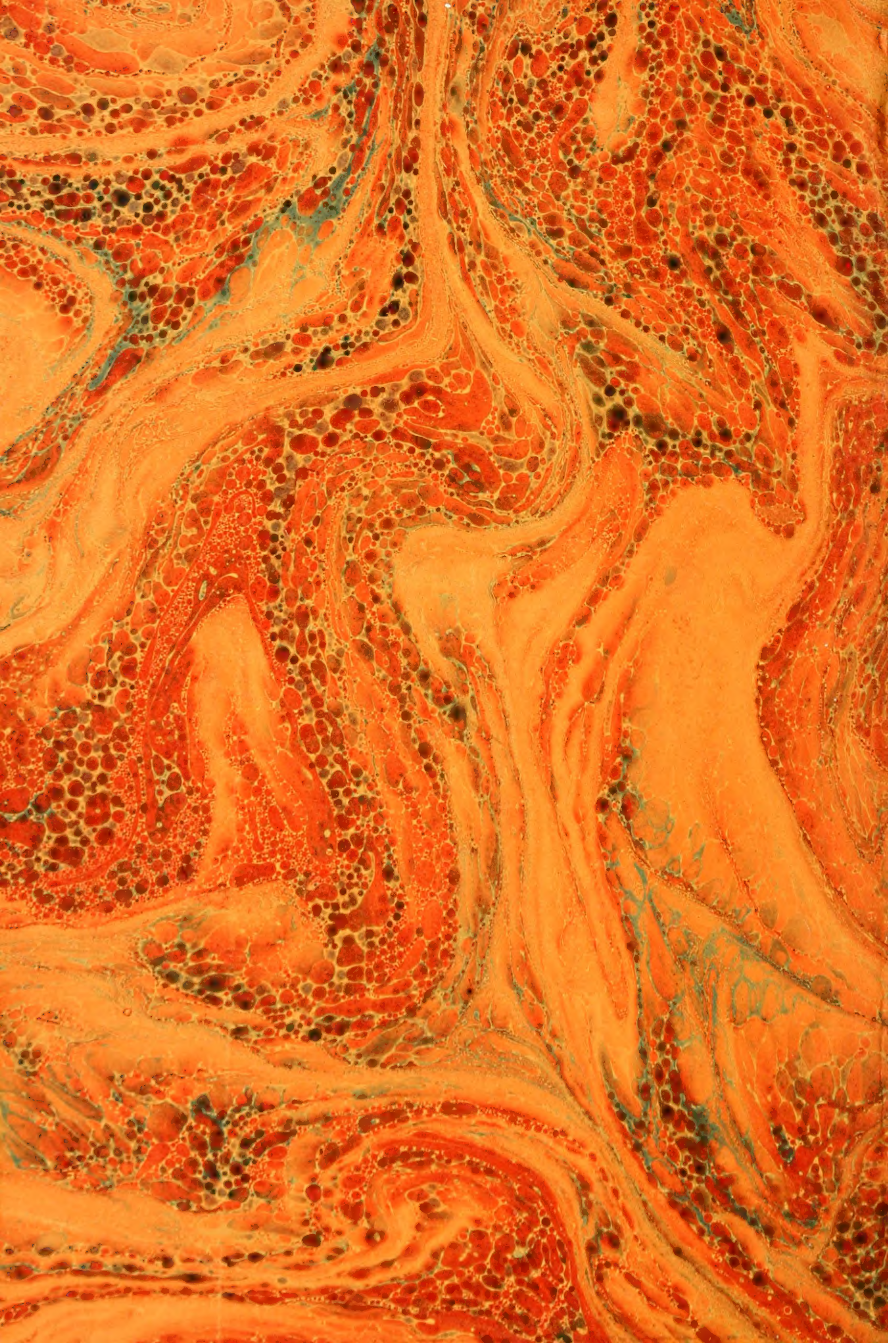








COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

FLORIAN

# MÉMOIRES
## D'UN
## JEUNE ESPAGNOL
## SUIVIS DES LETTRES A MADAME DE LA BRICHE ET A BOISSY D'ANGLAS

INTRODUCTION ET NOTES DE
**ANDRÉ BOUIS**

AVEC UN PORTRAIT GRAVÉ SUR BOIS PAR
**OUVRÉ**

19

23

# MÉMOIRES
## D'UN JEUNE ESPAGNOL

LA COLLECTION DES CHEFS-D'OEUVRE MÉCONNUS

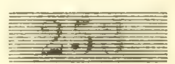
EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

---

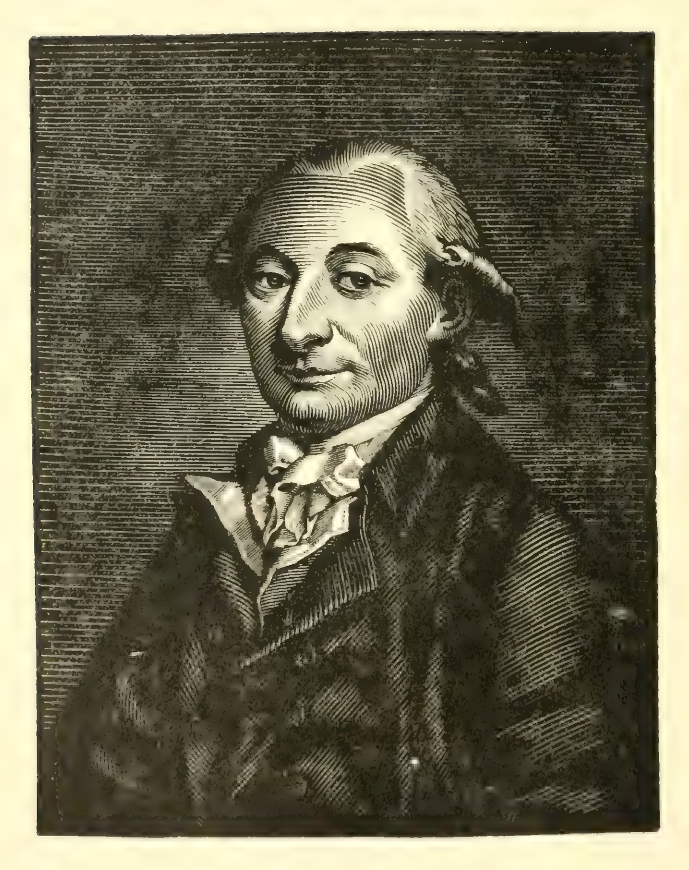
*La collection des « Chefs-d'Œuvre Méconnus » est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de la maison Montgolfier Frères de Saint-Marcel-lès-Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5×19,5).*

*Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.*

*Le présent exemplaire porte le N°* 

---

Le texte reproduit dans ce volume est, pour les *Mémoires*, celui de l'édition Renouard, pour les *Lettres à Mme de la Briche*, celui de la Société des Bibliophiles français, pour les *Lettres à Boissy d'Anglas*, celui de l'édition de 1824.



Jean-Pierre Claris de FLORIAN

(1755-1794)

Gravé par Achille Ouvré

*D'après un tableau de* J.-M. Flouest.

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

FLORIAN

# MÉMOIRES
## D'UN JEUNE ESPAGNOL

SUIVIS DES

## LETTRES A MADAME DE LA BRICHE
## ET A BOISSY D'ANGLAS

INTRODUCTION ET NOTES
DE
ANDRÉ BOUIS

*Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ*



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1923

# INTRODUCTION

PAR

ANDRÉ BOUIS

# INTRODUCTION

On ne lit plus guère Florian et, seules de toute son œuvre, qui fut abondante, ses *Fables* paraissent devoir mériter encore une estime, d'ailleurs mesurée. Il y a dans un tel oubli quelque excès et il serait sans doute équitable de reconnaître à Florian d'autres dons que ceux du fabuliste.

C'est ainsi que, malgré la fadeur et la préciosité qui les déparent, ses *Bergeries* et ses *Arlequinades* ont une grâce qui désarme notre sévérité. Elles ont fait les délices de ce XVIIIe siècle finissant qui savait discerner le mérite et qui ne manquait pas de goût. L'auteur des *Deux Billets* et du *Bon Père*, d'*Estelle* et de *Galatée*, avait su répondre fidèlement aux aspirations d'une société aimable, spirituelle, et qui, dans le pire désordre, celui de la pensée, courait à sa ruine en exaltant l'innocence.

Il célébra les paysages champêtres et les

vertus pastorales et il n'en fallait pas davantage pour qu'il apparût sous les traits d'un Némorin ([a]).

Mais la nature humaine n'a point tant de simplicité et peut-être, à côté de cette image édifiante, en examinant sa vie et en lisant quelques-unes des œuvres où il s'est peint lui-même, en particulier les *Mémoires d'un Jeune Espagnol* et, parmi ses *Lettres*, celles qu'il a écrites à Mme de la Briche et à son ami Boissy d'Anglas, serons-nous amenés à nous faire de Florian une autre image, singulièrement plus complexe, moins séduisante, mais réelle.



Jean Pierre de Claris de Florian est né le 6 mars 1755, non point au château de Florian comme l'ont dit la plupart de ses biographes, mais au village de Sauve, dans les Cévennes. Il y passa les deux premières années de sa vie. En 1757, son père allait s'installer au château de Florian. Il venait de perdre sa femme, morte en lui donnant un deuxième fils.

Florian ne connut pas sa mère, mais il

(a) Héros de la meilleure pastorale de Florian : *Estelle*.

subit profondément son influence. Cette Gilles Salgues, ou Gillette de Salgues, était Castillane. Florian fut élevé dans le culte de son souvenir. Il lui doit sa principale inspiration littéraire. Son œuvre tout entière porte en effet la marque espagnole.

Il était de famille noble. Un arrêt du conseil d'État, de 1723, en fait foi. Son grand-père, conseiller à la Chambre des Comptes de Montpellier, avait l'amour des femmes, des maçons et des procès. Il s'y ruina. Il se souciait d'ailleurs fort peu de sa nombreuse famille. Ses filles furent mises au couvent et ses fils envoyés à l'armée. C'est ainsi que le père de Florian passa onze ans au service du Maréchal de Saxe. Il avait cependant peu de goût pour la carrière militaire qu'il quitta au moment de son mariage. Cette union, où l'amour avait la première place, lui donna quelques années de bonheur et lui laissa un regret qui ne s'altéra jamais. La vie des champs, à laquelle l'inclinait sa nature, convenait à son deuil. Il s'installa donc au château familial dont il racheta toutes les dettes et devint seul propriétaire. Il s'occupa dès lors de cultiver ses terres et d'élever ses enfants.

A quatre ans le jeune Florian est envoyé en pension chez une vieille demoiselle, à Saint-Hippolyte-du-Fort. Il nous dit y avoir seulement appris à lire et à écrire. Son instruction semble bien d'ailleurs avoir manqué, plus encore que d'étendue, de profondeur. Son œuvre s'en est ressentie, car, seules, de fortes études auraient été capables de refréner les excès d'une facilité remarquable mais pernicieuse.

A dix ans il fait à Ferney un voyage qui ne manque pas d'avoir une grande influence sur la formation de son esprit. Son oncle, homme singulier, qui aimait le jeu et fut aimé des femmes, avait en effet épousé une des nièces de Voltaire (a). C'est par lui que le père de Florian est invité à venir passer l'été de 1765 à Ferney. L'enfant y fait le plus délicieux des séjours. Fêté et choyé par Voltaire, il offre des fleurs à la Clairon (b), joue la

(a) Marie-Elisabeth Mignot, nièce de Voltaire, sœur de Madame Denis et de l'abbé Mignot, épousa en secondes noces l'oncle de Florian. Elle avait, de son premier mariage, un fils qui fut le Président d'Hornoy.

(b) Mademoiselle Clairon (Claire-Joseph-Hippolyte Legris de Latude, 1723-1803), l'actrice célèbre à qui Voltaire doit de nombreux triomphes et qu'il célébra dans ses vers.

comédie, lit *Télémaque* et reçoit du Père Adam [a] ses premières leçons de latin.

De Ferney, sa tante l'emmène à Paris où elle décide de le garder chez elle et de lui donner un précepteur. Il en a plusieurs et les goûte en général assez peu. Il préfère à leurs leçons les lectures que lui indique sa tante et la comédie où elle le conduit.

A treize ans il entre comme page chez le duc de Penthièvre qui s'attache bientôt à lui et ne le nomme plus que *Pollichinello* [b].

A seize ans, en août 1771, il est reçu à l'École d'Artillerie de Bapaume. Il y fait la fête, a des duels et des maîtresses, si bien qu'après avoir essayé sans succès de la prison pour le guérir de ses goûts aventureux, le directeur de l'École le renvoie dans sa famille. Au reste, en raison de l'encombrement des cadres de l'artillerie, l'École est bientôt dissoute par une ordonnance du 23 août 1772.

Après un court séjour à Ferney, où l'occupent de nouvelles amours, il revient auprès du duc de Penthièvre. Il est nommé, en 1773, sous-lieutenant au régiment de cavalerie de Penthièvre. Il va rejoindre son poste à Mau-

---

(a) Aumônier de Voltaire.
(b) Ou *Pulcinello*.

beuge, où il reste peu, assez cependant pour avoir une intrigue avec une chanoinesse. Le duc lui fait alors obtenir une réforme et le nomme gentilhomme de sa maison.

Il partage désormais sa vie entre le service de son prince, les salons, où son esprit fait merveille, et une vocation littéraire qui se manifeste pour la première fois en 1779 par le succès, au Théâtre des Italiens, d'une pièce que nous lisons encore avec plaisir : *Les deux Billets*.

Secrétaire du duc de Penthièvre et dispensateur de ses libéralités, il subit de la façon la plus heureuse l'influence de ce grand homme de bien.

Le duc de Penthièvre apparaît en effet comme une des plus belles figures d'un siècle qui ne se distingua point par l'austérité de ses mœurs et la profondeur de sa piété. Dans une société volontiers frivole il consacra aux devoirs que lui imposaient quelques-unes des plus hautes charges de l'État, à la pratique de la vertu et à la charité, une vie dont il sut accepter sans murmure les pires douleurs. Il perdit en quelques années sa femme et cinq de ses

enfants. Le fils qui lui restait mourait à vingt ans, épuisé par une jeunesse dissolue [a]. Il ne conservait que l'affection d'une fille, la duchesse de Chartres, devenue en 1785 duchesse d'Orléans [b], et d'une belle-fille, cette princesse de Lamballe qu'il aima tendrement et dont l'horrible fin le déchira.

Le duc de Penthièvre habitait, à Paris, l'hôtel de Toulouse [c] dont Mansart fut l'architecte et que son père, le comte de Toulouse, avait acheté en 1713 ; mais il faisait de longs séjours dans les maisons de plaisance qu'il possédait à Sceaux, à Vernon, à Anet, à Rambouillet.

Dans ces diverses demeures Florian l'accompagne et répand autour de lui mille bienfaits. Il rivalise même de générosité avec son maître et, pour le devancer dans la visite de ses pauvres, se lève parfois avant le jour.

---

(a) Le prince de Lamballe mourut en 1768. Il avait épousé Marie-Thérèse-Louise de Savoie Carignan, née le 8 septembre 1748 à Turin, qui fut veuve au bout d'un an de mariage. Surintendante de la maison de Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe fut massacrée le 3 septembre 1792 à la prison de la Force.

(b) Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon (1753-1821) épousa en 1769 Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres, duc d'Orléans en 1785 et qui porta, à partir de 1792, le nom de Philippe-Egalité.

(c) Aujourd'hui Banque de France.

Mais ses fonctions auprès du duc lui laissent des loisirs. Il les emploie à fréquenter les salons. Chez M. d'Argental (a), à qui le présente son ami Boissy d'Anglas (b), et dont la secrétaire Mme de Vimeux encourage et soutient ses débuts d'auteur et d'acteur, chez Mme et M. de Pioger, où il trouve l'occasion d'épancher sa sensibilité et de satisfaire son penchant à la préciosité, chez Mme de Montesson (c), qui préside au Palais-Royal le salon du duc d'Orléans (d), auquel l'unit un mariage secret

(a) Le Comte d'Argental (1700-1788) aimait les lettres et fut l'admirateur et l'intime ami de Voltaire. Il recevait dans son hôtel du Quai d'Orsay où il avait installé un théâtre.

(b) Né d'une famille protestante de l'Ardèche, Boissy d'Anglas (1756-1826) fut député d'Annonay à l'Assemblée Nationale puis à la Convention et membre du Comité de Salut public. Il présidait l'assemblée lors de l'insurrection du 1er Prairial (20 mai 1795). Il fut ensuite membre du Conseil des Cinq Cents, puis du Tribunat, sénateur, pair de France et comte de l'Empire.

(c) Charlotte-Jeanne Béraud de La Haie de Riou, marquise de Montesson (1737-1806), fut veuve en 1769. Elle écrivait des pièces de théâtre qu'elle jouait elle-même. Une de ses pièces, la *Comtesse de Chazelle*, fut donnée à la Comédie française et tomba à plat.

(d) Louis-Philippe, duc de Chartres puis duc d'Orléans (1725-1785), petit-fils du Régent, épousa en 1743 Louise-Henriette de Bourbon Conti (morte en 1759), et en 1773, secrètement, Madame de Montesson.

connu de tous, chez Mme Le Sénéchal (a) enfin, et surtout chez Mme de la Briche, il joue la comédie, récite ses vers, dépense allègrement des trésors de verve et de gaieté.

Sa correspondance avec Mme et M. de Pioger (b), qu'il nomme Clarisse et Hélyas, nous a été conservée. Ce modèle de bel esprit et de fade galanterie est aujourd'hui d'une lecture irritante. Trop de rhétorique s'épanouit aux *jardins des Renoncules, des Lilas et des Lys* entre lesquels sont répartis les invités de M. de Pioger. Et ces invités s'appellent la Hire et Hébé, Bayard et Mélisse, Axax et Licoris !

Autrement intéressantes sont les lettres que, de 1786 à 1793, Florian écrit à Mme de la Briche.

Mlle Prévost avait, en 1780, épousé M. Lalive de la Briche, introducteur des Ambassadeurs et secrétaire des commandements de la Reine, frère de Mme de la Châtre et de Mme d'Hou-

---

(a) Femme d'un administrateur général des domaines royaux, elle recevait dans son salon de la rue du Temple et dans sa propriété de Villemoisin. Florian songea à épouser la plus jeune de ses trois filles, Sophie.

(b) Cette correspondance (10 lettres allant du 4 février au 4 novembre 1778) a été publiée dans le numéro de janvier-mars 1911 de la *Revue d'Histoire littéraire de France*.

detot [a], du comte de Jully et du marquis d'Épinay [b]. Veuve en 1785, elle résolut d'avoir un salon littéraire. Ses Dimanches attirèrent à son hôtel de la rue de la Ville-l'Évèque une société aimable et cultivée. Marmontel, Saint-Lambert [c], Morellet, la Harpe fréquentaient chez elle. L'été elle recevait dans ce magnifique château du Marais, que son oncle M. le Maître, trésorier général de l'Artillerie, avait à grands frais fait construire près d'Arpajon.

Nous avons de Mme de la Briche les portraits les plus flatteurs. Tous ceux qui l'ont approchée la peignent comme un modèle de douceur aimable et de vertu. Elle n'était point belle, mais nous savons, par le témoignage de Mme d'Houdetot, que « les plus beaux yeux du monde et une physionomie charmante » empê-

(a) Elisabeth-Françoise-Sophie de La Live de Bellegarde (1730-1813) avait épousé le Comte d'Houdetot, lieutenant général. Elle est connue par sa longue liaison avec Saint-Lambert et par ses relations avec Rousseau.

(b) Il épousa sa cousine Louise-Florence-Pétronille d'Esclavelle de la Live qu'il délaissa bientôt. La marquise d'Epinay joua un grand rôle dans le monde des lettres. Elle fut la protectrice de Rousseau qui rompit avec elle et la maltraita dans ses *Confessions*. Elle eut avec Grimm une longue liaison.

(c) Jean-François de Saint-Lambert (1716-1803) se consacra aux lettres après avoir quitté l'armée. Son poème : *Les Saisons* reste son œuvre la plus connue.

chaient qu'on lui désirât plus de beauté. Les qualités de son esprit et de son cœur ne le cédaient point à celles de son visage. « C'est, nous dit encore Mme d'Houdetot avec un mélange de surprise et d'admiration, la seule femme que j'ai vue parvenir à être sage sans être froide et sensible sans faiblesse. » Elle savait plaire en effet, mais, chez elle, la raison restait souveraine.

C'est en 1786 que Florian, qui a connu Mme de la Briche par M. Savalette de Magnanville (a), beau-père de son ami le président d'Hornoy (b), va pour la première fois au château du Marais. Il est bientôt un des familiers de la maison. Au Marais comme rue de la Ville-l'Évêque il anime de sa fantaisie tous les plaisirs et toutes les fêtes.



Mais ces divertissements ne lui font point oublier ses travaux. Sa production est en effet considérable. Encouragé par l'accueil fait à sa

(a) Charles-Pierre Savalette de Magnanville, garde du Trésor royal, beau-père du président d'Hornoy et père d'un des plus intimes amis de Florian, Paul Savalette de Lange.

(b) Alexandre-Marie-François de Paule de Dompierre d'Hornoy, président de la première chambre des enquêtes du Parlement de Paris.

première comédie il continue à écrire pour le théâtre. Après *les Deux Billets* (1779), il donne, de 1779 à 1782, *le Bon Ménage*, *Jeannot et Colin*, *Blanche et Vermeille*, *le Baiser*, *les Deux Jumeaux de Bergame*. En 1782 il écrit pour l'Académie un poème, *Voltaire et le serf du Mont Jura*, qui est couronné. Deux ans plus tard, son églogue de *Ruth* obtient la même récompense. Mais c'est au genre pastoral qu'il doit son premier grand succès. *Galatée* est en effet de 1783. Les six nouvelles qui paraissent l'année suivante : *Bliombéris*, *Pierre*, *Célestine*, *Sophronime*, *Sanche*, *Bathmondi*, sont également goûtées. Il revient alors à la comédie avec *le Bon Père*, *la Bonne Mère*, *le Bon Fils*. Mais son ambition le pousse à des œuvres plus hautes. La lecture de l'*Iliade* n'a-t-elle pas enthousiasmé sa jeunesse ? Il donne un roman historique, *Numa Pompilius*, qui est froidement reçu. Aussi bien réussit-il mieux dans la Bergerie : *Estelle*, qu'il publie en décembre 1787, reste en effet, avec les *Fables*, mais bien au-dessous d'elles, son meilleur titre littéraire. Le 6 mars 1788 il est élu de l'Académie Française par 15 voix contre 14 à Vicq-d'Azir [a]. Il a, quelques

[a] Félix Vicq-d'Azir (1748-1794), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, publia de nombreux

jours avant, grâce aux démarches du duc de Penthièvre, obtenu la croix de Saint-Louis. Il accueille avec une joie qu'il ne cherche pas à dissimuler la réussite de ses désirs les plus obstinés.

Ainsi un heureux avenir s'ouvre devant lui quand la Révolution éclate. Il a toujours été favorable aux idées nouvelles et leur triomphe ne l'effraie pas. La violence cependant lui répugne et les premières émeutes lui donnent une inquiétude qui ne manque pas de croître à mesure que se développent les excès et quelquefois les crimes rendus inévitables par l'exaltation jacobine, la faute des émigrés, l'aveuglement de la cour et les exigences de la Patrie en danger.

A Sceaux où il est, dès août 1789, nommé commandant de la garde nationale, comme à Paris, où les citoyens du quartier de Saint-Eustache, qui forme la section de la Halle au Blé, ne cessent de témoigner de son civisme, il a d'abord la confiance des *sans-culottes*. Mais les

ouvrages d'anatomie et de zoologie. Il entra à l'Académie française, immédiatement après Florian, en 1788. Il succédait à Buffon.

plus intransigeants ne tardent pas à trouver suspectes les protestations de loyalisme de ce *ci-devant*.

Dans la tourmente disparaissent quelques-uns de ceux à qui l'unissent les liens les plus forts de l'amitié et de la reconnaissance. Le 3 septembre 1792, la princesse de Lamballe est massacrée à la prison de la Force. Le 4 mars 1793, le duc de Penthièvre s'éteint dans son château de Vernon. Le 6 novembre, le duc d'Orléans monte sur l'échafaud. Quelques jours après, ses amis Bailly et Rabaut Saint-Etienne [a] sont conduits au supplice. La duchesse d'Orléans est à la prison de Luxembourg depuis le 14 novembre 1793. En avril 1794 la famille le Sénéchal est arrêtée tout entière.

Cependant Florian continue à écrire avec acharnement. Les *Fables*, qu'il a commencées vers 1783, sur le conseil du duc de Penthièvre, paraissent en novembre 1792. Une faveur unanime les accueille. Il publie la même année sept nouvelles : *Rosalba*, *Selmours*, *Sélico*, *Claudine*, *Zulbar*, *Camire* et *Valérie*. Il

[a] Jean-Paul Rabaut-Saint-Etienne, pasteur, écrivain, homme politique, représenta la Sénéchaussée de Nîmes aux Etats généraux et le département de l'Aude à la Convention.

compose un poème en prose, du genre le plus faux : *Eliézer et Nephtali*. Il travaille enfin à un ouvrage qui lui tient particulièrement à cœur : la traduction de *Don Quichotte*. Son deuxième roman historique, *Gonzalve de Cordoue*, qui est de l'année précédente, nous paraît aussi faible que *Numa*, mais le *Précis historique sur les Maures d'Espagne* qui l'accompagne dénote chez Florian de véritables qualités d'historien. Il manifestera plus tard son intention de faire un abrégé d'histoire ancienne destiné à l'éducation nationale et ce projet ne sera peut-être pas inspiré seulement par le désir de gagner les bonnes grâces des maîtres de l'heure.

En avril 1794 un décret (27 germinal an II) proscrit de Paris les ex-nobles. Florian s'installe à Sceaux, mais il sollicite du Comité de Salut Public l'autorisation de venir à Paris pour ses travaux. Le résultat de cette requête va être tout autre que celui qu'il a espéré. Le 14 messidor an II (2 juillet 1794) en effet, Saint-Just signe son ordre d'arrestation. Près de deux semaines s'écoulent et le 26 messidor (14 juillet), dans la soirée, un ex-prêtre, le policier Rousseville, arrête Florian dans sa retraite de Sceaux et le conduit le lendemain matin à la prison de la rue de la Bourbe.

Cette maison d'arrêt de Port Libre ([a]) nous est fort bien connue grâce au *Journal* d'Edme Coittant qui y fut interné. La vie y était en somme assez douce. La galanterie y régnait et les détenus y goûtaient les plaisirs du monde.

Florian ne prend, semble-t-il, aucune part à ces fêtes et à ces intrigues. Il ne sort de son abattement que pour écrire quelques pages de son *Guillaume Tell*, dont le premier livre vient d'être terminé quand survient le 9 thermidor. Les démarches de Boissy d'Anglas, qui avaient été impuissantes à prévenir son arrestation, réussissent bientôt à le faire libérer.

Le 21 thermidor (9 août), il quitte Port Libre et regagne sa petite maison de Sceaux. Mais tant d'émotions ont sur sa santé le plus pernicieux effet. Il était en effet phtisique depuis 1780 et ses lettres montrent qu'il n'ignorait point son mal.

Accueilli par les acclamations des habitants de Sceaux, il se remet aussitôt à l'ouvrage. Il achève *Guillaume Tell*. Les visites de Ducis et

---

([a]) Cet ancien monastère de Port-Royal était situé au milieu de jardins, entre la rue d'Enfer (Denfert-Rochereau), de la Bourbe (Boulevard de Port-Royal) et du Faubourg Saint-Jacques.

de Boissy d'Anglas lui permettent de goûter une dernière fois les douceurs de l'amitié et il meurt le 27 fructidor an II (13 septembre 1794) à midi, soigné jusqu'au dernier instant par son fidèle domestique Mercier.

Il était libéré depuis 36 jours et il avait 38 ans.

Le baron de Frémilly, qui rencontrait Florian chez Mme le Sénéchal, consacre dans ses Mémoires quelques lignes sans indulgence à l'auteur d'*Estelle* [a] : « C'était un petit despote ambitieux, pétri d'amour-propre, froid, égoïste et peureux, mais peureux à ce point qu'au temps de la Terreur, il en mourut. » Il y a beaucoup de malveillance dans ce portrait et nous avons peine à croire à son exactitude. Serait-ce donc là l'homme dont chaque page révèle un goût constant des vertus les plus candides, le *Florianet* de Voltaire, le *Pulcinello* du duc de Penthièvre, le galant chevalier qui fait aimer aux beaux esprits d'un siècle sensible la simplicité de ses bergeries languedociennes ? Certes Florian n'avait point l'âme si noire et nous sommes

(a) *Souvenirs* du baron de Frémilly, pages 135-136.

volontiers inclinés à réserver notre sévérité aux malins propos du baron de Frémilly.

Nous savons en effet que l'œuvre est le reflet de l'homme et nous nous plaisons à imaginer un Florian ami de la nature, de la bonté, des joies simples et pures et jusqu'à la fin semblable à ce gentil berger de dix ans qu'il fut un soir de Ferney, avec sa houlette et les rubans de son chapeau, prêt à offrir un bouquet et à réciter un madrigal.

Mais, si le baron de Frémilly a tort, peut-être n'avons-nous point raison tout à fait et la vérité se trouve-t-elle, comme trop souvent, entre ces deux opinions extrêmes, dans une médiocrité assez décevante. Aussi bien le génie seul possède assez de richesse intérieure pour ne mettre en son œuvre que lui-même. Un Pascal et un Racine, un Dante et un Shakspeare sont tout entiers dans leurs ouvrages. Ils étaient de taille à les remplir. Un Florian, au contraire, qui a de la facilité et de la grâce, mais sans plus, doit chercher dans l'artificiel et dans le convenu une matière que son seul naturel ne peut lui fournir. Il est moins vrai, parce qu'il est moins grand.

Certes les qualités qu'il a célébrées ne lui sont point étrangères. Mais quelques-unes des faiblesses humaines viennent s'y mêler. Il est

vrai qu'elles n'apparaissent point dans son œuvre proprement dite. Seules sa vie et certaines pages de sa *Correspondance* et de ses *Mémoires* pourront nous les révéler.

Il s'est plu à nous montrer les âmes belles et nous avons de lui mille traits qui témoignent en effet de la bonté de son cœur.

Tous les pauvres de Rambouillet, de Sceaux, d'Anet et de ce quartier de Saint-Eustache où il a, dans un des appartements de l'hôtel de Toulouse, sa demeure, connaissent la bienfaisance du secrétaire du duc de Penthièvre. Mais sa générosité ne se manifeste pas seulement au service du duc. Rien ne le prouve mieux que les soins dont il entoure la vieille Margoton, qui fut la dévouée gouvernante de son père, sa nourrice Tourette Dufour et Suzanne, la servante de son oncle Merlet. Les lettres qu'il écrit à ses amis de Sauve, M. Bruguier et M. Verdier de la Salle [a], sont en effet pleines

[a] Quatorze lettres publiées dans les *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1856-57, p. 341, avec une notice de M. Nicot, secrétaire perpétuel, et dans *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1898, p. 427, avec une note (année 1899, p. 327) de M. Paul Clauzel, secrétaire perpétuel. Une brochure, parue à Nîmes, chez J. Grasset, en 1907, donne l'analyse de ces lettres.

de recommandations relatives à la pension qu'il sert fidèlement à Suzanne et à Margoton, et au secours qu'il tient à donner à Tourette Dufour. A Margoton il a offert également un petit jardin dont la bonne servante désirerait à son tour lui faire donation pour qu'il puisse le retrouver après elle. Elle voudrait aussi qu'il cessât de lui servir sa rente. Mais Florian lui répond de Sceaux, le 30 prairial an II, et oppose à ses deux demandes un refus affectueux.

Sa correspondance avec M. Bruguier et avec M. Verdier de Salle, qui succède à son notaire Maître Séguret, est pleine de renseignements sur la façon dont Florian envisage les questions d'intérêt. A côté des marques de sa sollicitude pour Margoton et des remerciements qu'il prodigue pour des envois de figues et de marrons, de dindes et de « *boëtes d'anchoyes* » qu'il apprécie en gourmet, il insiste sur les embarras que lui cause la succession de son père et sur les moyens les plus propres à la liquider rapidement. Il tient à ce que toutes les dettes soient payées et ce souci de droiture ne le quitte pas. Il abandonne aux créanciers toute la succession de son père et une grande partie de celle de sa mère et n'hésite pas, pour les désintéresser, à réaliser presque tous ses

biens, quelquefois à perte. La pensée de ne pas être libéré d'obligations qu'il a résolu de remplir exactement lui est en effet trop pénible! Mais cette honnêteté s'allie à un sens pratique très averti. S'il lui arrive de payer à des créanciers plus qu'il ne devrait, ce n'est pas de gaieté de cœur. Éloigné du siège de ses affaires il ne peut leur donner en effet toute l'attention qu'il souhaiterait.

Il apporte d'ailleurs dans tous les détails de la gestion de sa petite fortune un intérêt scrupuleux, car il sait que « si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue beaucoup [a] ».

Son existence ne connaîtra pas la gêne, dont, enfant, il a sans doute été témoin sous le toit paternel. Sa situation chez le duc de Penthièvre lui ôte toute inquiétude matérielle et le succès de ses ouvrages lui assure d'assez jolis bénéfices. *Estelle* lui rapporte beaucoup plus que la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* à Jean-Jacques. *Numa* lui-même, malgré le froid accueil qui lui est fait, a une vente fort honorable ainsi que Florian l'écrit d'Anet à un de ses amis le 14 mai 1786 [b], dans une lettre dont l'allure avantageuse est difficilement supportable. Nous savons qu'en pleine tour-

---

[a] Lettre à Madame de Pioger, 31 mars 1778.
[b] *Cabinet historique*, tome III, 1re partie, p. 31.

mente révolutionnaire, au moment où, vers la fin de 1792, paraissent ses fables, sa situation est fort enviable. Il a pu s'assurer trois mille livres de rentes viagères, il vient d'acheter une petite terre de cinquante arpents qui lui donne deux mille francs de rentes, il a de chez le duc de Penthièvre un traitement de deux mille cinq cents francs et il touche annuellement du président d'Hornoy les six cents livres que lui a laissées la marquise de Florian, sa tante. Le duc de Penthièvre mourra l'année suivante et laissera à tous les officiers de sa maison une rente viagère égale à leur traitement.

Soucieux de ses intérêts, Florian sait également user à son bénéfice de l'influence de ses amis les mieux placés. Avant la Révolution il obtient, grâce à l'appui du duc de Penthièvre et de la princesse de Lamballe, des grades dans l'armée et une croix de Saint-Louis à laquelle il n'a, à l'époque où elle lui est donnée, aucun droit. Il essaie d'ailleurs d'expliquer ce tour de passe-passe en faisant état d'un brevet de lieutenant colonel de dragons qu'il sait très bien ne pas posséder. Son élection à l'Académie, à laquelle se sont employés son prince et ses princesses, survient quelques semaines plus tard et la rencontre de ces deux faveurs

donne lieu à une épigramme que cite la *Correspondance* de Grimm :

> Génie actif et guerrier sage,
> Il se bat peu mais il écrit :
> Il doit la croix à son esprit,
> Et le fauteuil à son courage [a].

Dans le même temps il obtient une abbaye pour une de ses tantes et la lettre qu'il écrit le 31 mai 1788 à Boissy d'Anglas nous laisse voir toute sa joie.

Pendant la Révolution il cherchera de même à tirer le meilleur parti possible de ses amitiés, non plus avec les ci-devant, mais avec les patriotes et il sollicitera de Bailly un dégrèvement d'impôt.

Ainsi la pensée de Florian sait sans effort s'évader du monde de la fantaisie et ce poète, dont nous aimons à nous figurer l'aimable détachement et l'humeur frivole, garde, devant les nécessités de la vie, son regard attentif et sa raison froide. Mais comment lui faire grief de ce bel équilibre !

Sa production littéraire elle-même, qui nous semble guidée surtout par les caprices d'une intempérante facilité, n'est point d'un rêveur insouciant, mais d'un travailleur tenace. Il

[a] Correspondance de Grimm, mai 1788, tome XV, p. 259.

nous dit se plaire dans une solitude laborieuse et, dès ses débuts littéraires, il regrette de ne pouvoir consacrer à sa tâche d'écrivain que de trop brefs loisirs : « Obligé de donner mes matinées à mon prince, mes après-midi à M. de Voltaire, mes soirées à quelques amis, il me reste peu de temps pour écrire. » Plus tard il écrira à M[me] de la Briche : « Je travaille peu, c'est-à-dire sept ou huit heures par jour » et l'un de ses biographes, Jauffret, nous apprend « qu'il ne passait pas un jour sans travailler » et que « souvent il travaillait du matin au soir » (a). Pendant la révolution et surtout au moment où les dangers dont elle menacera les ex-nobles l'obligeront à une prudente retraite, il cherchera dans un travail acharné un remède à ses inquiétudes.

Aussi bien ce mondain semble avoir pour la solitude un penchant véritable et ses appels à une vie simple et ignorée du monde nous révèlent un des aspects les plus intéressants de ce personnage complexe. Peut-être faut-il voir d'ailleurs dans ces accès de mélancolie, en même temps qu'une satisfaction donnée aux goûts d'un siècle déjà romantique, les effets

(a) *Œuvres de Florian*. Paris, Ménard, 1838, tome I : *Vie de Florian* par Louis-François Jauffret.

d'une maladie qui l'incline naturellement aux idées noires.

Généreux et intéressé, ami du monde et de la retraite, gai avec des tristesses subites, Florian présente d'autres contrastes.

Sa simplicité de cœur n'est point exempte d'ambition et de vanité. Il traite volontiers ses œuvres de « bagatelles », mais cette fausse humilité ne doit tromper personne. Il aspire à l'Académie avec une sorte de frénésie et, à partir de 1784, chaque élection provoquera chez lui une crise qui le fera sombrer dans la mélancolie. Les séances de réception, auxquelles il ne manque pas d'assister, lui seront une occasion d'éprouver, avec une violence accrue, un dépit dont il ne parviendra même point à maîtriser la manifestation.



Mais c'est dans sa vie sentimentale surtout que Florian nous découvrira sa véritable nature.

La taille petite mais bien prise, la peau brune, les yeux grands et doux, la physionomie expressive, je ne sais quoi de vif et de spirituel répandu sur toute sa personne, ce méridional brillant, expansif, séduisant et

qui a dans son regard et dans son cœur un peu de cette flamme qu'il doit à un sang espagnol, plaît aisément et aime à plaire :

Dès son plus jeune âge il a le goût de l'amour.

> *Je suis à peine à mon Printemps*
> *Et j'ai déjà des sentiments.*

dit à la Clairon le petit berger Florian en lui offrant des fleurs. Et, avant même son séjour à Ferney, *ses sentiments* se manifestent déjà et il n'a pas neuf ans qu'il sait fort bien, auprès de sa petite amie Séraphine, « faire la différence des baisers de l'amour à ceux de la simple amitié ». A douze ans il s'éprend de la cadette des nièces de Gresset et d'une femme de chambre. Mais ses débuts amoureux datent de son séjour à l'École d'Artillerie de Bapaume. Il ne pense alors qu'à se dissiper et les intrigues succèdent aux intrigues. Il donne des bals et des soupers qu'il ne paye point, il a des duels dont il est très fier et des passions qui durent peu. Ce sont ensuite les amourettes de son second voyage à Ferney et, à Maubeuge, son amour de garçon de dix-neuf ans pour une chanoinesse de trente-cinq qu'il veut à tout prix épouser.

Son entrée au service du duc de Penthièvre semble calmer ses ardeurs. Peut être se con-

tente-t-il d'ailleurs de cacher prudemment ses fredaines. C'est que le duc ne plaisante guère sur ce chapitre et il n'hésite pas à enfermer le soir dans sa chambre le jeune officier de dragons coupable de quelque escapade nocturne. On comprend qu'à ce régime Florian se soit tenu à une réserve à laquelle il se résignera du reste fort sagement, car il saura toujours se plier aux exigences d'une situation dont il apprécie les avantages.

Il aura cependant dans le monde du théâtre, qu'il fréquente assidûment, au moins une liaison connue. C'est en effet au Théâtre Italien qu'il rencontre cette Rose Gonthier, de huit ans plus âgée que lui, qui, dans sa vieillesse, répondra à ses jeunes camarades curieuses de savoir s'il était bien vrai que M. de Florian la battait : « C'est, voyez-vous, mes enfants, que celui-là ne payait pas [a]. » Ainsi le doux Florian a l'humeur jalouse et le geste vif. Cet homme du monde se souvient de son passage à l'École de Bapaume et il a gardé de ses habitudes de soudard le goût de battre les femmes.

Dans l'aimable société où il se prodigue il semble cependant avoir cultivé de préférence

(a) Anatole France. *Vie littéraire*, 1re série : Les Félibres à la fête de Sceaux. Le chevalier de Florian.

ces affections délicates et platoniques qui déjà ne sont plus de l'amitié, mais qui ne sont pas encore de l'amour.

Il songe aussi à se marier et ne s'y résout point, souvent pour des motifs assez déplaisants.

Certes il nourrira de tendres sentiments pour la baronne de Cussé et pour Mlle Odrot, pour la fille aînée de Mme de Genlis, pour Mlle le Sénéchal, pour Mme de la Briche. Mais les passions de Florian ne dépassent jamais les limites que leur fixe une raison toujours maîtresse d'elle-même. Il accepte sans murmurer de n'être que l'admirateur respectueux et fidèle de Mme de la Briche qui, résolue à se consacrer exclusivement à l'amour de sa fille, se refuse à tout mariage. Il se fait aimer de Mlle le Sénéchal, mais on voit sa flamme diminuer à mesure que la dot de sa fiancée paraît baisser, si bien que Mme le Sénéchal peut porter sur lui ce jugement sévère : « N'imaginez pas que ce soit l'homme de ses bergeries ; il a trop de probité pour être un séducteur, mais il a trop de prudence et de calcul pour être un Némorin [a]. » Il aime la baronne de Cussé dont une conduite peu exem-

[a] Charles Lacretelle, *Dix années d'épreuves pendant la Révolution*. Paris, Allouard, 1842, chap. VII.

plaire lui permet de penser qu'elle ne se montrerait pas insensible, mais, si nous en croyons les Mémoires de la baronne d'Oberkirch, il se contraint sagement « à la regarder de loin ». car, de son propre aveu, il a peur de l'aimer trop et « de ne plus être maître de sa vie [a] ». Il conçoit pour Mlle Odrot, belle, simple et dont le dévouement pour un père aveugle le transporte d'admiration, un amour qui est partagé. Il songe à l'épouser, mais il y renonce, car, si la jeune fille a des vertus et de la grâce, elle n'a point de fortune. Il se contente de la prendre pour modèle de sa Galatée et peut-être d'Estelle.

Au reste, Mademoiselle Odrot n'est sans doute point la seule qui puisse se reconnaître dans le personnage d'Estelle. Un projet de dédicace que refuse Madame de la Briche nous fait penser que Florian a voulu peindre également son hôtesse du Marais. D'autres encore peuvent revendiquer cet honneur. Toutes y sont, sans doute, autorisées par de flatteuses assurances. Qui ne voit en effet combien d'avantages trouve l'auteur en ce mystère si chaque belle éprouve, à se reconnaître, le même orgueil et la même gratitude !

---

(a) Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, chap. XXVI.

Aussi Sainte-Beuve n'a-t-il point tort de s'étonner et d'admirer avec quelque ironie « les Estelles de rechange » du chevalier de Florian ([a]).

Comme nous sommes loin, en effet, d'un soupirant de bergerie en face de cet amoureux raisonnable, dont l'imagination peut s'enflammer, mais dont le cœur reste soumis aux calculs prévoyants d'un cerveau d'homme pratique pour qui le souci de son indépendance et de sa tranquillité prime tous les enchantements de la passion et qui, séduit par les plus beaux yeux du monde, ne se résoudra point à un mariage sans dot.



Cette contradiction apparente dont la vie amoureuse de Florian fournit tant d'exemples se retrouve quand on examine son attitude à l'égard de la Révolution ([b]).

Ses sentiments politiques avant la Révolution ne sont point douteux. Il a été élevé à

---

([a]) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome III.

([b]) Florian révolutionnaire a été surtout étudié par le comte G. Mareschal de Bièvre, *Les ci-devant nobles et la révolution*, 1914, chez Emile Paul. Voir aussi dans la *Révolution française*, tome XXIX, juillet-décembre 1895, p. 289 à 296, une étude de M. Aulard.

l'école de Voltaire et il manifestera toujours pour l'aimable vieillard dont son jeune esprit, à Ferney, a reçu la première empreinte, une admiration reconnaissante.

Il est encore page du duc de Penthièvre et il a quinze ans à peine que, mis au défi par son maître de composer un sermon, il écrit sur la mort quelques pages singulièrement hardies :

« Ce grand de la terre, qui, fier de sa haute naissance, de ses dignités, se croit d'un limon plus noble que le mien ; ce grand à qui nous payons le prix de ce qu'ont fait ses aïeux et qui ose regarder nos hommages comme un tribut qu'il nous imposa le jour de sa naissance, ce grand doit tout à la mort : il est son ouvrage, il tient d'elle seule tout ce qui fait sa pauvre gloire. Qu'il ose produire des titres qui l'élèvent au-dessus de ses égaux ! Chacun de ses titres est un bienfait de la mort. Sa noblesse ? Elle est appuyée sur un monceau de cadavres : plus le monceau grossit, plus elle devient illustre : un tas de poussière est le trône de cette noblesse dont il est si fier ; et bientôt lui-même va devenir un degré de ce trône funéraire. Ses dignités ? A qui les doit-il ? A la mort, qui a enlevé ceux qui les avaient méritées. »

On retrouve les mêmes idées dans la plupart de ses œuvres, mais surtout dans son poème, *Voltaire et le serf du Mont Jura*, dans *Numa Pompilius* et dans ses *Fables*. Il souhaite une royauté mesurée et libérale qui mette fin aux misères du temps : il parle avec éloquence du « *peuple esclave* », il s'élève contre la tyrannie des « *grands* ». Mais quel écrivain n'a point, à cette époque, de ces vertueuses indignations ?

Esprit moyen, Florian suit en effet les mouvements de l'opinion. Il fréquente les salons du Palais-Royal où le duc d'Orléans reçoit tous ceux qui veulent la réforme du gouvernement. Le duc d'Orléans est grand maître de la Franc-Maçonnerie française ; Florian est maçon de la loge des Neuf Sœurs, comme la duchesse d'Orléans est maçonne de la loge de la Candeur et la princesse de Lamballe grande maîtresse de toutes les loges écossaises régulières de France.

En somme il est partisan des idées nouvelles comme beaucoup de gens alors, mais il n'a aucune velléité révolutionnaire.

Il est plus difficile de connaître sa pensée exacte pendant la Révolution.

Certes il applaudit aux réformes de l'Assemblée Nationale, il approuve les décrets sur les biens du clergé : mais, dès octobre 1789, ses

lettres laissent percer de l'inquiétude. Il accepte d'être nommé commandant en chef de la milice de Sceaux, comme le duc de Penthièvre a accepté de commander la milice de Vernon, cependant, le jour de la fuite à Varennes, il ne va point se mettre à la tête de sa troupe et, en 1792, il saisit la première occasion pour se défaire de son commandement (a).

Les massacres de septembre, la proclamation de la République vont redoubler ses angoisses et il aura beau témoigner d'un zèle révolutionnaire qui ne fera que croître à mesure que l'hostilité contre les gens d'ancien régime deviendra plus menaçante, la sincérité de ce *sans-culotte* pourra sembler malaisément acceptable.

Il affirme en effet son civisme à Boissy d'Anglas, mais il confie à Mme de la Briche des regrets et des craintes qui sont du chevalier plus que du citoyen. Il refuse, à la mort du duc de Penthièvre, d'entrer au service de la duchesse d'Orléans ; il prononce aux réunions de la section de la Halle au Blé des discours

(a) A la suite d'un décret qui décidait qu'il fallait, pour faire partie de la garde nationale d'une localité, habiter cette localité, Florian, le 26 septembre 1792, envoie une lettre de démission, prétextant qu'il habitait Paris.

enflammés ; il témoigne du désir de consacrer son talent à écrire pour la jeunesse une histoire qui montrera tous les maux causés par la monarchie : il compose, sur l'air de la *Carmagnole*, un hymne à la fraternité [a] ; il assiste à Sceaux, aux séances de la « Société des Amis de la Constitution républicaine » affiliée au club des Jacobins ; il félicite Boissy d'Anglas d'avoir écrit un Essai sur les fêtes nationales où « Robespierre parlant de l'Être suprême au peuple le plus éclairé du monde » est comparé à « Orphée enseignant aux hommes les premiers principes de la civilisation et de la morale » ; il dit enfin au policier Rousseville, venu pour l'arrêter et qui lui reproche d'avoir servi chez le duc de Penthièvre, qu'il n'a accepté et conservé cette place que par crainte de la Bastille [b]. Mais il promène chez tous ses amis une mine sombre et découragée, il dit sa volonté de se retirer du monde et même dans une lettre du 22 septembre 1792 à M^me^ de la Briche il envisage clairement la possibilité d'émigrer. « Mon désir, mon espoir, mon ferme dessein étant de me livrer à la retraite la plus profonde et la plus obscure,

[a] Voir, à ce sujet, l'article de M. Julien Tiersot, dans le *Temps* du 20 août 1898.

[b] Rapport du policier Rousseville.

soit en France, si l'on peut y vivre, soit ailleurs, si on me laisse de quoi avoir le vivre et le couvert. Mes amis, qui sont en bien petit nombre et à la tête desquels vous êtes, m'aimeront, j'espère, toujours et me laisseront, non pas être heureux, ce mot ne sera français de longtemps, mais être existant à ma manière. J'ai toute ma vie été sobre en fait de désirs et le seul vœu qui remplisse toute l'étendue de mon âme, c'est une petite chambre avec un verrou en dedans, mes livres et un peu de feu. » Ces lignes, sous la plume d'un *sans-culotte*, un jour après la proclamation de la République, manquent vraiment d'enthousiasme !

Faut-il s'étonner de trouver chez Florian cette double attitude ? Elle n'apparaît malheureusement que trop naturelle. Lui reprocher de n'avoir pas affirmé, en face des violences révolutionnaires, une réprobation que, dans son cœur d'aristocrate, il éprouvait certainement, n'est-ce point tout simplement le condamner de n'avoir pas été un héros ? Nul n'a sans doute ce droit.

Peut-être aurait-il témoigné plus de dignité en gardant un silence qui aurait d'ailleurs servi, mieux que des manifestations forcément suspectes, à assurer sa tranquillité. Il est probable en effet que sa présence au Club de

Sceaux et sa requête au Comité de Salut public, loin d'avoir été considérées comme des marques de *patriotisme*, ont seulement attiré sur l'auteur de la *dédicace de Numa à la reine Marie-Antoinette* une attention naturellement soupçonneuse.

Le courage civique n'est point commun. Comment s'étonner qu'en une époque où peu de citoyens pouvaient se vanter de ne point risquer chaque jour leur tête, Florian eût fait preuve de plus de prudence que de caractère. Il était libéral, il aimait la justice et le spectacle de l'inégalité répugnait à sa nature. Son tempérament l'inclinait aux solutions modérées. La peur de l'échafaud en fit un révolutionnaire.

Cet ensemble de qualités moyennes qui caractérisent l'homme, cette grâce et cette faiblesse, cette honnêteté naturelle, ce manque de profondeur caractérisent également l'écrivain.

Il avait subi des influences diverses et que la lecture de ses œuvres permet de découvrir sans peine.

Il aimait la nature et certaines de ses meil-

leures pages lui ont été dictées par son attachement profond à la terre natale. Dans *Estelle* en particulier, le salut à l'Occitanie, le tableau du vallon d'Anduze, le départ du troupeau se lisent sans déplaisir. La description du lever de soleil à Ferney, dans les *Mémoires d'un jeune Espagnol*, témoigne également de ce sentiment très vif des beautés naturelles.

Nous savons que parmi les influences auxquelles Florian dut sa formation littéraire, les Espagnols occupent la première place. De Galatée à Gonzalve il s'est inspiré d'eux ; il a traduit Cervantès, il a affirmé devoir au fabuliste espagnol Iriarte ses « apologues les plus heureux ».

Il avait un autre modèle également admiré. Sa nature et la forme même de son esprit devaient l'attirer vers le sentimental et l'optimiste Gessner, et jamais deux écrivains n'avaient été mieux faits pour se comprendre. Ses lettres abondent d'ailleurs en louanges à l'adresse de Gessner dont l'exemple, venant s'ajouter aux conseils du duc de Penthièvre, devait l'orienter définitivement vers la littérature vertueuse.

Il était naturel que Rousseau le séduisît. Peu de maîtres se prêtent plus dangereusement à l'imitation. Florian lui a emprunté tous ses

défauts : grandiloquence, artifices de style, tour oratoire, mais le secret de son génie lui a échappé.

Le culte qu'il avait pour Voltaire aurait pu lui apprendre le dégoût du faux langage. Il semble malheureusement qu'il se soit inspiré du penseur sans rien devoir à l'écrivain.

Il suffit de lire ses premières œuvres pour avoir une idée complète du genre auquel Florian est jusqu'à sa fin resté scrupuleusement fidèle.

Pour le fond, un optimisme que rien ne désarme et qui devient irritant à force d'invraisemblance. Il ne faut point médire des livres moraux, mais trop souvent le souci de peindre les hommes toujours bons, les guerriers toujours généreux, les femmes toujours fidèles et l'amour toujours chaste témoigne d'une puérilité singulière.

« Il faut lire *Estelle* à quatorze ans et demi, dit Sainte Beuve. A quinze ans, pour peu qu'on soit précoce, il est déjà trop tard. »

Pour la forme, un manque de simplicité, une recherche de l'effet, une profusion de métaphores et de périphrases, une incapacité à peindre le réel et à user du mot propre que ne parviennent point à compenser certaines qualités de grâce et la plus précieuse comme

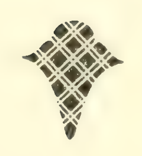
la plus dangereuse des facilités. A des dons naturels abondants, une culture plus profonde et plus sûre aurait pu venir ajouter d'indispensables correctifs : la mesure, la sévérité pour soi-même, le goût.

Il ne faut point cependant avoir pour Florian trop de sévérité. Ses *Fables*, ses *Mémoires*, et quelques-unes de ses *Lettres*, montrent qu'il n'était pas incapable de s'évader de la monotonie du plus fade et du plus faux des sentimentalismes et de concevoir un genre littéraire plus simple et plus vrai parce qu'il va chercher sa source dans la vie.

Anatole France rappelle, dans sa *Vie littéraire*, ce trait cruel : « On dit qu'un jour Rivarol, rencontrant Florian qui marchait devant lui, un manuscrit à demi sorti de sa poche, s'écria : Ah, monsieur, comme on vous volerait si on ne vous connaissait pas. » Sainte-Beuve est peut-être plus juste dans son indulgence, quand il parle, au début de la *Causerie* qu'il lui consacre, de « ce talent qui ne fut ni très élevé, ni très énergique, ni très étendu, mais qui fut modeste, naturel, sincère, et qui se montra gai, vif, fertile, agréable et fin, lorsqu'il osa être tout entier lui-même, et qu'il ne sortit pas de ses justes emplois. »

N'est-ce point là Florian en effet, tel qu'il

nous apparaît dépouillé de ses prudences sans noblesse et de ses calculs fâcheux, le meilleur Florian, aimable et léger, sympathique en somme, de talent agréable, mais sans génie ?



# NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

*Œuvres de Florian*, chez P.-C. Briand, 1823 (8 volumes), complétées par les Œuvres posthumes (5 volumes).

*Œuvres de Florian*, chez Ménard, 1838, 12 volumes publiés par L.-F. Jauffret.

*Œuvres de Florian*, édition stéréotype, 1811 (16 volumes), complétées par les Œuvres inédites, publiées par Pixérecourt, 1824 (4 volumes).

JOSEPH DE ROSNY, *Eloge de Florian*, à Flessingue, chez J.-J. Corbelin, 1812.

SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, tome III.

ALBIN DE MONTVAILLANT, *Florian, sa vie, son œuvre, sa correspondance*. Paris, Dentu, Palais-Royal, 1879.

LÉO CLARETIE. *Florian*. (*Classiques populaires*. Paris, Lecène et Oudin, 1890.)

*Mémoires et comptes rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*. Année 1896, t. XXVII.

ANATOLE FRANCE, *Vie littéraire* (1re série). Calmann-Lévy, 1899.

G. SAILLARD, *Florian, sa vie, son œuvre*. Thèse de doctorat de la Faculté des lettres de Toulouse. Toulouse, chez Édouard Privat, 1912.

Ces renseignements sommaires pourront être complétés par les indications bibliographiques contenues dans les notes.

# NOTE SUR LE TEXTE

### *Mémoires d'un jeune Espagnol*

Ces *Mémoires* ont été retrouvés dans les papiers de Florian par Pujoulx et publiés pour la première fois en 1807.

Après cette première édition (Paris, chez H. Nicole), ces *Mémoires* ont été édités en 1812, puis en 1820, chez P. Renouard, en 1881, chez Didot, par De Lescure (biblioth. des mémoires relatifs à l'Histoire de France), et en 1883 à la Librairie des Bibliophiles, avec une introduction de Honoré Bonhomme. Nous nous sommes servi ici du texte de l'édition Renouard.

### *Lettres à Mme de La Briche*

Les *Lettres de Florian à Mme de La Briche* ont été publiées pour la première fois en 1902 à la *Société des Bibliophiles français* par M. le baron de Barante qui a bien voulu nous autoriser à les reproduire. Qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

Nous nous sommes servi abondamment de l'*Introduction* et des *Notes* précieuses dont M. le baron de Barante a enrichi la publication des *Lettres à Mme de La Briche.*

### *Lettres à Boissy d'Anglas*

Pour les *Lettres de Florian à Boissy d'Anglas,* nous nous sommes servi du texte de l'édition de 1824 des *Œuvres de Florian* (à Paris, chez P.-C. Briand), où elles se trouvent au tome VII des *Œuvres* et au tome V des *Œuvres posthumes.*

*Les Lettres à Boissy d'Anglas* ont été publiées séparément en 1820, à Paris, chez Ant.-Aug. Renouard.

Pour les *Mémoires d'un jeune Espagnol,* les *Lettres à Mme de La Briche* et les *Lettres à Boissy d'Anglas,* les notes numérotées renvoient à la fin du volume.

# MÉMOIRES
## D'UN JEUNE ESPAGNOL

## LIVRE PREMIER

### CHAPITRE PREMIER

*Ma naissance. Fortune de mon père ; sa position. Mon éducation. Accident de mon frère.*

JE suis né le 6 mars 1755, à Cogollos ([1]), petite ville du royaume de Grenade. Mon père était le huitième cadet d'un gentilhomme qui dissipait son bien avec les femmes et les maçons. Une seule de ces deux passions suffit pour ruiner l'homme le plus opulent ; mais mon grand-père les possédait toutes deux ; elles l'absorbaient si entièrement, qu'il s'occupa peu de sa nombreuse famille ; mes tantes furent mises au couvent, mes oncles au service ; mon père fut cornette au régiment d'Alcantara-cavalerie ; il fit

la guerre sous le fameux duc d'Albe [1], assista à trois de ses victoires ; et, après onze ans de service, et beaucoup de blessures, il quitta la carrière de la gloire, qui n'est trop souvent que celle des désagréments. Il devint amoureux de ma mère, et après quelques difficultés, causées par la différence des religions (ma mère était protestante), il l'obtint et l'épousa. Le père de ma mère lui donna tout son bien, mais en s'en réservant l'usufruit ; et mon père, qui ne possédait rien et devait posséder fort peu de chose, crut encore faire un fort bon mariage ; il fut heureux au moins ; ils s'adoraient réciproquement, et ils passèrent les premiers temps de leur union à Cogollos, où ils vivaient fort à l'étroit ; mais ils s'aimaient ; et quand on s'aime, on a bien moins de besoins. Je fus le premier fruit de cet amour. Un an après, ma mère accoucha d'un second fils, et mourut des suites de cette couche. Mon père fut inconsolable ; il perdait sa compagne et son amie ; il résolut de n'en prendre jamais d'autre et de ne plus penser qu'à l'éducation de ses enfants, et à leur faire une petite fortune.

La terre de Niaflor [2] était tout ce qui restait à mon grand-père du patrimoine considérable qu'il avait dissipé, encore était-elle chargée de beaucoup de dettes. Mon père alla l'habiter,

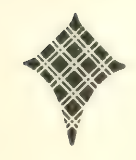
la cultiva, la laboura, pour ainsi dire, et se fit donner par ses autres frères la cession de leurs droits à cette terre, à condition qu'il en acquitterait les dettes. Mon grand-père, que ces soins auraient dû regarder, était à Murcie, occupé à plaider ; car la passion des procès avait succédé chez lui à celle des femmes. Tandis qu'il consumait son temps et le peu qui lui restait à courir après les mauvais marchés qu'il avait faits, mon père nous élevait, et, malgré la modicité de sa fortune, il ne négligeait rien pour notre éducation. A quatre ans nous fûmes mis en pension à Priégo ([1]), petite ville peu éloignée, chez une demoiselle qui tenait des pensionnaires : là nous apprîmes à lire et à écrire, et ce fut cette même année qu'il arriva un événement qui coûta depuis bien des larmes à mon père.

Le jour de la Saint-Jean 1759, mon père vint nous voir à Priégo ; il était à cheval, suivi d'un domestique, et nous avait apporté beaucoup de fruits, dont mon frère mangea sans ménagement. Lorsque mon père voulut partir pour retourner à Niaflor, je le priai de me prendre sur son cheval, et de me conduire ainsi hors de la ville ; il y consentit ; jamais il n'a su me rien refuser. Il me prit donc sur l'arçon de sa selle, et mon frère fut placé de même entre les bras du domestique. Ce malheureux valet, craignant

de laisser tomber le fils de son maître, le serra si fort sur l'estomac, que l'on rapporta mon frère mourant. On crut d'abord que ce n'était qu'une indigestion ; mais le mal devint plus sérieux ; il se forma une tumeur et ensuite un ulcère, qui ne s'est cicatrisé que bien des années après. Mon malheureux frère ne grandit plus ; sa santé ne fit qu'empirer, et il devint tout contrefait. Mon père le rappela près de lui, lui prodigua les soins les plus tendres, le fit voir à tous les médecins de la faculté de Grenade [1] ; mais le mal fut déclaré sans remède : alors mon père se décida à le garder à Niaflor, et je restai seul en pension.

J'eus à peu près, dans ce temps-là, une maladie assez sérieuse, qui cependant m'épura le sang, et a sûrement beaucoup contribué à la bonne santé dont j'ai joui depuis : c'était la petite vérole volante ; j'en fus guéri au bout de quelques mois, et je ne quittai pas pour cela Priégo. Je n'avais guère que six ans lorsque la milice qui y était en garnison reçut ordre de partir ; et on fit monter la garde aux bourgeois. Le gouverneur de la ville, ami de mon père, fit ses deux fils officiers de cette bourgeoisie, et me fit moi-même sous-lieutenant. J'eus donc un uniforme, je montai la garde, et je commençais à me croire un petit être important, lorsque l'on

nous congédia, et je perdis mon emploi. Je continuai à rester dans ma pension à Priégo jusqu'à l'âge de sept ans. A cette époque, je fis un voyage dont le récit exige que je reprenne les choses de plus haut.



## CHAPITRE II

*Ce que c'était que mon oncle. Voyage à Pedrera. Séjour à Grenade. Singulière réception. Prompt retour.*

Mon père avait un frère aîné dont il avait été le cornette pendant le temps qu'il avait servi. Ce frère, dont j'aurai souvent occasion de vous parler, avait quitté la maison paternelle pour entrer dans les dragons de la garde du roi. Le peu de tendresse que mon grand-père avait pour ses enfants lui fit presque oublier celui-ci dès qu'il ne le vit plus ; mon oncle se vit donc abandonné à Madrid [1], et n'eut d'autre ressource que lui-même : il se répandit beaucoup, joua gros jeu, et heureusement ; se fit aimer de beaucoup de femmes, et se passa aisément des secours que son père lui refusait. Mon oncle était fait pour les femmes. Né avec la plus grande complaisance, la plus grande discrétion, une persévérance infatigable et l'art heureux de savoir vivre pour les autres, il était très aimable aux yeux de celles qu'il attaquait. Il obtint par ses maîtresses et par le cardinal Porto-Carrero, dont il était un peu parent, une compagnie de

cavalerie ; et, après avoir servi longtemps avec agrément, il vendit sa compagnie pour épouser une femme (1) à laquelle il était attaché depuis bien des années ; mais le prix de cette compagnie ne le rendant pas bien riche, il courut auprès d'un de ses vieux oncles, qui demeurait à Pedrera, petite ville du royaume de Grenade, pour se faire nommer son héritier. Mon père, sachant qu'il était peu éloigné de son frère, voulut aller l'embrasser, et trouva tout simple d'y mener son fils. Nous partîmes donc pour Pedrera, et nous nous arrêtâmes à Grenade : j'y fus présenté au duc d'Aveyro, notre vice-roi. Le hasard me fit connaître de la duchesse son épouse : j'étais à la comédie, et mon père m'avait habillé en houssard. Ma figure ou mon habit fut remarqué de la duchesse d'Aveyro, qui me fit venir dans sa loge : elle me dit que j'avais de fort beaux yeux, mais qu'ils étaient un peu trop grands. Le hasard fit que je lui répondis qu'ils ne le seraient jamais assez pour la regarder. Je n'avais que sept ans, ma réponse lui plut ; elle me fit souper chez elle, et je fus comblé de caresses et de bonbons.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Pedrera. Mais quelle fut notre surprise à la réception que l'on nous fit ! Le vieux richard crut que mon père venait pour enlever,

ou du moins partager la fortune qu'il pouvait donner, et n'eut pas l'art de déguiser cette crainte. Mon père, peu content de l'accueil, partit le lendemain de son arrivée, et retourna dans sa terre, un peu piqué du succès de son voyage.

Son premier soin fut de me conduire à Santa-Fé, dans une espèce de collège où je restai près d'une année, me perfectionnant dans la lecture et dans l'écriture, sans apprendre rien au delà ; car je compte pour rien certaines leçons que l'on nous enseignait comme à des perroquets, et que nous débitions ensuite sur un théâtre construit pour attirer des pensionnaires au principal du collège. Peu de temps après, ce collège fut transféré à Priégo, où j'avais été élevé : j'y restai quelque temps encore, et j'avais près de neuf ans, lorsque mon père résolut de me faire inoculer.



## CHAPITRE III

*Inoculation. Ce que c'était que ma tante. Départ du royaume de Grenade.*

L'inoculation n'était pas alors aussi en vogue qu'aujourd'hui ; elle avait beaucoup d'ennemis dans le royaume de Grenade. Ce pays, le plus beau de l'Espagne pour le climat, est aussi le plus superstitieux ; tous ceux qui me voyaient faire les préparatifs nécessaires pour être inoculé me regardaient comme perdu ; et l'on disait que mon père serait sûrement puni de sa hardiesse *à tenter Dieu* ; c'était l'expression dont se servaient beaucoup de Grenadins et toutes les dévotes grenadines : mon père ne s'en disposait pas moins à rassurer mes jours contre une maladie mortelle, et il avait loué une maison à Guadix, de concert avec un de ses voisins qui voulait aussi *tenter Dieu*, et faire inoculer sa fille. Cette jeune personne, appelée Séraphine, n'avait qu'un an de moins que moi, et promettait déjà de faire du bruit par ses charmes. Nos deux pères se firent un plaisir de nous faire inoculer ensemble, et l'on nous conduisit à Guadix. Séraphine et moi nous habitions la même chambre ; nos deux

lits étaient l'un contre l'autre ; nous ne nous quittions pas ; nous nous aimions de tout notre cœur, nous nous promettions de nous aimer toujours ; nous nous embrassions avec un plaisir au-dessus de notre âge ; nous savions déjà faire la différence des baisers de l'amour à ceux de la simple amitié ; car les baisers que je donnais à Séraphine devant son père ne ressemblaient point du tout à ceux que j'imprimais sur ses lèvres quand nous étions sûrs de n'être pas vus. Pendant le repos que la petite vérole nous laissa, Séraphine et moi nous nous enfermions souvent ensemble. Je me rappelle avec plaisir tout ce que nos cœurs se disaient ; et le temps de mon inoculation est une époque dont je me souviendrai toujours avec délices ; toutes les circonstances m'en sont présentes ; je n'ai jamais oublié les serments que me faisait Séraphine. Vous verrez qu'elle ne s'en souvint pas aussi bien.

Dès que je fus guéri, mon père me ramena à Niaflor, où je passai quelque temps à ne faire autre chose que tuer des oiseaux, et lire les livres que je pouvais trouver dans la vieille bibliothèque du château. Mon père, qui me destinait au service, aimait à me voir manier un fusil à huit ou neuf ans ; il me donnait de la poudre, du plomb ; je courais les champs tout seul, tuant fort bien des moineaux, et le soir je revenais

au château rapporter ma chasse, et lire quelque livre : celui qui me plaisait le plus, était la traduction de l'*Iliade* d'Homère ; les exploits des héros grecs me transportaient ; et, lorsque j'avais tué un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un petit bûcher avec du bois sec au milieu de la cour ; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le feu, et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que le corps de mon héros fût consumé ; alors je recueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-père, en lui nommant celui dont elle renfermait les restes. Mon grand-père riait, et m'aimait beaucoup ; il était revenu de Murcie finir ses jours tranquillement avec son fils : quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, il travaillait continuellement : né avec beaucoup d'esprit, et d'une vivacité prodigieuse, il était le même qu'il avait toujours été, et ses années ne l'avaient pas vieilli.

J'avais dix ans, la chasse et l'*Iliade* partageaient mes jours, lorsque cet oncle dont je vous ai parlé écrivit à mon père de me conduire chez don Lope de Véga (1), à Fernixo (2), dans le royaume de Valence. Voici la première époque intéressante de ma vie : il faut, pour vous mettre

au fait, que je reprenne l'histoire de mon oncle.

Après s'être fait donner tous les biens du vieux oncle de Pedrera, il l'engagea à vendre une terre qu'il avait, pour venir à Madrid se mettre en pension dans la maison qu'il comptait tenir avec celle qu'il allait épouser. Le vieux oncle fit tout ce qu'il voulut, et, après la vente de la terre, ils partirent ensemble pour Madrid. Un attachement de vingt années faisait désirer à mon oncle et à dona Ferenna que leur mariage se terminât. Il est temps de vous faire connaître dona Ferenna : c'était alors une femme de quarante ans, veuve d'un magistrat qui lui avait laissé un fils dont je vous parlerai ci-après (1). Elle était grande, bien faite, bonne, assez bien de figure. Elle portait dans ses yeux tout l'esprit qu'elle avait, et personne n'en eut un plus juste et plus fin : elle était tendre, compatissante, toujours prête à tout sacrifier à la personne qu'elle aimait, mais quelquefois impérieuse et exigeante ; voilà les deux seuls défauts que ma reconnaissance pour elle m'a permis de voir. Mon oncle fut assez heureux pour lui plaire et pour l'épouser. Ils vécurent tantôt à Madrid, tantôt dans une terre dont ma tante avait l'usufruit. Peu de temps après ce mariage, mon oncle eut le malheur de se brouiller avec ce vieux oncle, son bienfaiteur ; des tracasseries domestiques

les forcèrent de se séparer, et le vieillard mécontent n'a cessé jusqu'à sa mort de se plaindre de mon oncle.

Comme ma tante était propre nièce de Lope de Véga, elle engagea son époux à aller passer un été chez ce grand homme, qui s'était alors fixé à Fernixo, dans le royaume de Valence ; ce n'était pas le premier voyage qu'y faisait mon oncle ; aussi saisit-il avec empressement l'occasion d'y retourner. Ce fut de là qu'il écrivit à mon père de le venir voir et de m'amener avec lui. On employa peu de temps à faire mon équipage. Je pris congé de mon grand-père, qui me dit bien en m'embrassant que c'était la dernière fois. Je quittai mon frère, toujours malade des suites de son accident, et enfin mon père et moi prîmes la route de Fernixo. Nous rencontrâmes à Guadix le père de Séraphine qui la conduisait avec sa sœur à Carthagène, pour y achever leur éducation. J'eus le plaisir de voyager avec la belle Séraphine ; car nos deux pères se mirent dans la même voiture, et laissèrent leurs enfants dans l'autre. A Carthagène, nous nous séparâmes, et mon père et moi continuâmes notre route vers Fernixo.



## CHAPITRE IV

*Début à Fernixo. Bataille des pavots.*

Ce fut au mois de juillet 1765 que j'arrivai chez le premier homme de l'Europe. J'y trouvai cet oncle et cette tante que je vous ai déjà dépeints : ils me comblèrent de caresses, et me présentèrent à Lope de Véga et à dona Nisa [1], sœur de ma tante, et nièce comme elle de ce grand génie. Il serait trop long de vous dire toutes les bontés dont me combla cette dona Nisa : elle faisait les honneurs de la maison de son oncle, et avec son caractère, que je vous dévoilerai dans peu, il était impossible qu'elle ne les fît pas bien. Mon père, enchanté de l'accueil que nous avions reçu, convint avec mon oncle d'une certaine somme qu'il lui paierait tous les ans pour mon éducation, et partit pour retourner dans sa terre, après m'avoir bien recommandé à son frère et à sa belle-sœur. Cette recommandation était inutile ; ma tante avait pris beaucoup d'amitié pour moi, et cette amitié augmentait tous les jours.

Je n'avais que dix ans ; je savais bien que Lope de Véga était supérieur par son génie au

reste des hommes ; mais j'étais peu en état de sentir cette supériorité ; le respect que j'avais pour lui était mêlé de beaucoup de crainte ; quinze jours suffirent pour la dissiper. Lope de Véga me fit tant de caresses, que bientôt il devint celui de sa maison que j'aimais le mieux. Souvent il me faisait placer auprès de lui à table ; et tandis que beaucoup de personnages, qui se croyaient importants, et qui venaient souper chez Lope de Véga pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit, fut si je savais beaucoup de choses. — Oui, monsieur, lui dis-je, je sais l'*Iliade* et le blason. Lope se mit à rire, et me raconta la fable du marchand, du pâtre et du fils du roi : cette fable et la manière charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le blason n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose.

Lope de Véga avait un aumônier (1) pour faire sa partie d'échecs. Cet aumônier avait été jésuite, et savait assez bien le latin ; ma tante le pria de vouloir bien m'en donner les premiers principes. On m'acheta des livres, on me fit faire des thèmes ; et comme j'étais souvent embarrassé pour mettre en latin ce que je n'entendais pas trop bien en français, je m'en allais

par la garde-robe de Lope le prier de me *faire ma phrase* ; ce grand homme, que j'interrompais quelquefois au milieu d'une tragédie, ne se fâchait jamais ; *il me faisait ma phrase* avec tant de bonté, que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avais faite : l'aumônier trouvait mon thème excellent ; on le lisait dans le salon, on le montrait comme un petit chef-d'œuvre à Lope de Véga, qui disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge.

Ma tante, qui m'aimait beaucoup, et qui avait à cœur mon éducation, cherchait à y contribuer autant qu'elle pouvait. Tous les jours, à sa toilette, je venais lire haut le *Télémaque* de Fénelon, et le *Siècle de Louis XIV* ; elle me demandait mes réflexions sur mes lectures, elle s'efforçait de rendre mon esprit juste, et personne n'était plus en état qu'elle de donner de telles leçons. J'aimais beaucoup mon maître, et je voyais bien que j'en étais aimé ; je travaillais au latin avec plaisir et succès ; mes lectures m'instruisaient davantage, mais ne m'amusaient pas autant que cette *Iliade* que j'avais si souvent relue chez mon père ; mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Véga. Dans ce jardin il y avait plusieurs carrés de fleurs, et parmi ces fleurs les plus beaux

pavots du monde élevaient leurs têtes panachées ; toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas : « Voilà de perfides Troyens qui tomberont sous mes coups » ; je donnais à chacun d'eux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector.

Pour rendre l'illusion plus complète, je m'étais fait une épée de bois, que j'imaginais avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots ; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen ; mais, pour mieux suivre la vérité de cette histoire, je ne faisais pas un grand carnage ; j'étais toujours repoussé jusqu'à mes vaisseaux, qui étaient de fort jolis cabinets de charmille : là je me reposais en attendant que la colère d'Achille fût passée et qu'il revînt au secours des Grecs. Enfin ce grand jour arriva : la mort de Patrocle fit courir le fils de Pélée à la vengeance ; je m'arme de ma terrible épée, et, malgré les efforts des ennemis, j'entre dans un des carrés et je coupe la tête à mille pavots ; non content de tant de héros immolés aux mânes de mon ami, je passe dans un autre carré. En vain le Xanthe en fureur veut s'opposer à mon courage, je brave les eaux du Xanthe, et je fais mordre la poussière à tous les pavots qui s'offrent à mes coups. Déjà Déï-

phobus n'est plus, Sarpédon ne voit plus la lumière, Astéropée est tombé sous mes coups ; le champ de bataille est couvert de morts et de mourants : ce n'était pas assez ; Hector restait, Hector, le meurtrier de Patrocle ! le meurtrier de mon ami ! Hector levait une tête superbe et semblait braver ma fureur ; je m'élance vers lui ; déjà mon épée était prête à lui porter le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astyanax, tremblez, Hector va périr, il va tomber sous le fer d'Achille. Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector : Lope de Véga parut au moment où j'allais porter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure, coupant la tête à tous les pavots ; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon *Iliade*, et que, dans ce moment, j'étais devant les portes de Scées où Hector devait périr. Lope de Véga rit beaucoup, et, me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam.



## CHAPITRE V

### *Fête à Fernixo.*

Les soins et les bontés que l'on me prodiguait à Fernixo m'empêchaient de regretter la maison paternelle ; d'ailleurs ce beau château était le centre des fêtes et des plaisirs. Les plus grands seigneurs de l'Europe venaient tous admirer le grand homme qui y résidait ; une foule d'étrangers, toujours nouvelle, venait assister aux spectacles que donnait Lope de Véga. Il faisait jouer ses pièces dans une salle qu'il avait bâtie exprès, et la signora Clairon, cette actrice qui fit tant de bruit en France, vint jouer sur son théâtre et passer quelque temps avec lui ; elle enchanta tout le monde par ses talents : moi, qui n'avais que dix ans, je fus enchanté de sa figure ; je ne la quittais jamais, on me trouvait toujours dans sa chambre, et l'aumônier se plaignit que mes thèmes n'allaient plus si bien. Ma tante fut bien aise que l'on me donnât de petits rôles, et je jouai deux ou trois valets dans des comédies de Lope de Véga. La signora Clairon avait la bonté de me faire répéter. Je prenais aisément ses inflexions de voix, et lors-

qu'elle me donnait mes leçons, je voulais toujours les prendre à ses genoux. A la représentation je fus fort applaudi. Don Lope me donna un diamant pour marque de son amitié, et la belle signora, ma maîtresse, m'embrassa plusieurs fois : ce que j'aimais bien mieux que le diamant de Lope.

Ce grand homme voulut donner une fête à la belle actrice ; et cette fête fut d'autant plus agréable, que les apprêts s'en firent sans qu'elle s'en doutât. Les vers que fit don Lope pour cette fête ne sont pas les meilleurs qu'il ait faits dans sa vie ; mais comme tout ce qui vient d'un homme célèbre intéresse toujours, surtout lorsque peu de gens le connaissent, je vais rapporter fidèlement et en détail la fête donnée à la signora Clairon.

C'était au mois d'août, le jour de Sainte-Claire ; le soleil était couché depuis longtemps ; les fenêtres ouvertes du salon laissaient entrer un vent si doux, que mille bougies allumées n'en étaient pas agitées ; tout le monde assemblé autour de la divine actrice racontait avec plaisir combien elle avait fait verser de larmes à sa dernière représentation. Tout à coup on annonce un berger et une bergère, qui venaient apporter un bouquet à la belle Aménaïde ; nous entrons, j'étais vêtu de blanc, et mon habit, mon chapeau

et ma houlette étaient garnis de rubans roses. Une jeune fille, vêtue de même, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs : nous nous approchons de celle pour qui nous les avions cueillies : tout le monde fait cercle ; Lope se cache modestement derrière le fauteuil de la fière Électre, et nous chantons le dialogue suivant, qui avait coûté un quart d'heure de travail à don Lope. Nous essayons de le traduire en français, en prévenant qu'il perd beaucoup à la traduction.

Sur l'air d'*Annette à l'âge de quinze ans.*

LA BERGÈRE

Dans la grand'ville de Paris,
On se lamente, on fait des cris :
Le plaisir n'est plus de saison ;
La comédie
N'est plus suivie ;
Plus de Clairon.

LE BERGER

Melpomène et le tendre Amour
La conduisirent tour à tour ;
En France elle donna le ton.
Paris répète :
Que je regrette,
Notre Clairon !

LA BERGÈRE

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Les bergers sont devenus fous :
Tyrcis a quitté sa Fanchon.
Si l'infidèle

Trahit sa belle,
C'est pour Clairon.

LE BERGER

Je suis à peine à mon printemps,
Et j'ai déjà des sentiments.

LA BERGÈRE.

Vous êtes un petit fripon.

LE BERGER.

Sois bien discrète,
La faute est faite :
J'ai vu Clairon.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Clairon, daigne accepter nos fleurs ;
Tu vas en ternir les couleurs ;
Ton sort est de tout effacer.
La rose expire,
Mais ton empire
Ne peut passer.

La signora, transportée, s'élança au cou de Lope de Véga, et m'embrassa moi-même plusieurs fois : elle accepta notre corbeille, au fond de laquelle elle trouva une superbe robe de Perse ; mon oncle, toujours galant, se précipita à ses pieds pour obtenir la permission de la broder en or au tambour. La signora était encore occupée à remercier, lorsque deux ou trois fusées lui firent porter les yeux vers le jardin, où l'on tirait un superbe feu d'artifice. Après le feu, on alla souper à une table dont le dais était de

guirlandes ; je fus placé près d'Aménaïde ; l'on but du Tokai à sa santé ; l'on me fit répéter ma chanson, et, au moment où je la finissais, don Lope, qui était très gai, se mit à chanter d'une voix entrecoupée ce couplet qu'il venait d'ajouter.

Nous avons vu mourir Valon,
Nous venons de perdre Rameau,
Nous avons vu quitter Clairon.
Quel sort funeste !
Mais il nous reste
Monsieur F..... (1).

Toute la table répéta en chœur le couplet de don Lope, l'on se leva pour aller danser, et l'on ne quitta le bal que pour admirer le plus beau spectacle que les yeux puissent voir, c'est le soleil levant à Fernixo. Fernixo est entouré de montagnes couvertes de neige en tout temps ; dès que les premiers rayons du soleil viennent les frapper, on voit l'or se répandre lentement et par degrés sur les sommets glacés que l'œil peut à peine mesurer ; cette vive lumière descend des montagnes pour venir éclairer un pays superbe, et se réfléchir dans un lac qui couvre sept lieues d'étendue. Le chant des oiseaux qui saluent le jour, le bruit et les chansons des paysans qui vont couper les épis qu'ils ont fait éclore, le coup d'œil d'un fleuve majestueux qui sort en bouillonnant du lac, et roule avec

impétuosité une onde assez rapide pour ne pas se mêler à ses eaux ; une ville bâtie sur ses bords et qui repose la vue : tel est le spectacle dont on pouvait jouir dans les jardins de Fernixo : tout le monde l'admira, et fut se coucher.



## CHAPITRE VI

### *Portraits.*

J'aurais dû vous faire plus tôt, mon cher lecteur, le portrait de dona Nisa, la sœur de ma tante. C'était alors une femme de cinquante-cinq ans, qui joignait à de l'esprit beaucoup de talents et une excessive bonté : elle poussait même cette dernière qualité jusqu'à la faiblesse ; on lui reproche d'avoir été galante dans son jeune temps ; je le crois aisément, et cela doit être. Dona Nisa n'est heureuse qu'autant qu'elle est subjuguée ; son âme a tellement besoin d'être remplie, qu'elle aimerait plutôt une poupée que de ne rien aimer du tout. Généreuse et noble jusqu'à la profusion, jalouse du mérite des autres femmes, inconstante dans tous ses goûts, et oubliant aussi vite les injures que les services. Elle avait alors avec elle une petite-fille du grand Caldéron ([1]), le père du théâtre espagnol, que don Lope avait élevée, dotée, et mariée à un capitaine de dragons, nommé don Podillo ([2]). Pendant le temps que j'étais à Fernixo, dona Podilla accoucha d'une fille que dona Nisa adopta dès cet instant. Dans la suite de ces mémoires j'aurai plusieurs

choses à vous raconter de la jeune Podilletta.

Au bout de trois mois de séjour à Fernixo, il fallut le quitter, et je pris à regret la route de Madrid, où mon oncle et ma tante allaient passer l'hiver. Le premier plan de mes parents, en me faisant venir du royaume de Grenade, avait été de me mettre en pension à Madrid ; mais l'amitié vive que ma tante avait prise pour moi dérangea ce projet, et il fut décidé que je ne la quitterais pas et que j'aurais un précepteur. Je méritais la tendresse de ma tante par celle que j'avais pour elle ; jamais je n'avais su ce que c'était qu'une mère ; c'est elle qui m'apprit comment on les aimait.

A notre arrivée à Madrid, nous fûmes reçus par M. l'abbé Marianno ([1]), frère de ma tante, et don Avilas, son fils du premier lit. Ces deux messieurs avaient loué une maison dans la rue de Léon, pour l'habiter avec mon oncle et ma tante : je fus tout étonné d'y trouver mon appartement ; on m'habilla comme un petit seigneur ; j'eus un laquais, et l'on chercha partout un précepteur.

Nous restâmes peu de temps à Madrid : nos parents allèrent passer le mois d'octobre (1765) chez un don Bornillo, dont la ruine a fait depuis beaucoup de bruit en Espagne. Il habitait alors la terre de son nom, à quinze lieues de Madrid.

L'opulence qui régnait dans ce château était à peu près comme celle qui régnait à Fernixo : nous y fûmes très bien reçus, et, pendant le temps que nous y passâmes, tout ce que la chasse et la pêche peuvent avoir de plus agréable contribua à nos plaisirs. Don Avilas, le fils de ma tante, nous y avait suivis ; il n'avait alors que vingt-quatre ans, et était membre du conseil de Castille (1). Je suis trop son ami pour risquer de faire son portrait. Don Avilas était très estimé dans son corps, et, quoique bien jeune, il avait beaucoup de vieux amis. Il s'intéressa à moi dès ce temps-là, et cet intérêt n'a fait qu'augmenter depuis.

Après un mois de séjour à Bornillo, nous revînmes à Madrid. Comme l'on ne m'avait point encore trouvé de précepteur, ma tante pria son frère l'abbé Marianno de vouloir bien me continuer mes principes de latin. Je fus donc l'écolier de l'abbé Marianno, et j'ai maudit plus d'une fois mon maître : c'était un homme de quarante ans, qui avait beaucoup d'esprit et de l'érudition ; éloquent, plein de feu, avide de travail, vertueux jusqu'au fanatisme, juge sévère des actions d'autrui, entier dans son opinion, fier de ne l'avoir fait jamais plier à celle d'un autre ; faisant le bien par plaisir, mais disant du mal trop publiquement de ceux qu'il

n'estimait pas. Son estime était difficile à acquérir ; il fallait être bien plus parfait que lui-même pour qu'il vous en crût digne ; et si par malheur vous lui aviez déplu une fois, son implacable austérité n'oubliait jamais votre faute, et la rappelait toujours ou à vous-même, ou à vos amis. L'abbé Marianno était tel, en un mot, qu'il était aussi difficile de l'aimer que de ne le pas estimer. Il eut la bonté de me donner des leçons ; mais je tremblais en entrant dans sa chambre : ses railleries amères m'humiliaient presque toujours. On regarde comme un grand bien d'abattre l'orgueil d'un enfant : on a raison sans doute de combattre sa vanité ; mais lorsque le combat est perpétuel, l'enfant toujours battu, ou perd nécessairement de la force et de l'énergie de son caractère, ou, si cette énergie est assez forte pour résister, elle se tourne contre le continuel agresseur qui la tourmente ; l'âge vient, et l'impression reste. L'enfant, devenu homme, se souvient des terribles leçons qu'on lui a données, et, en payant le tribut de reconnaissance qu'il vous doit, il vous refuse avec joie ce dont la nature lui laisse la liberté, sa confiance.

Enfin l'on me trouva cependant un précepteur ; il s'appelait Bovino [1]. Cet homme, né avec de l'esprit et beaucoup de connaissances, ne laissa pas de m'avancer dans mon latin pendant le peu

de temps que je restai avec lui. Il se livrait cependant moins à l'éducation de son pupille qu'à son goût pour l'art dramatique : le succès qu'a eu depuis sa tragédie des *Chérusques* semble prouver qu'il n'était pas sans talent.



## CHAPITRE VII

*Mes précepteurs.*

Pendant l'hiver que nous passâmes à Madrid, je menai une vie douce et agréable ; ma tante donnait à souper deux fois par semaine, et familiarisait mon enfance avec le monde : elle s'était chargée de mes lectures, et avait l'art de me faire lire avec fruit. Son grand désir était de me rendre l'esprit juste, et tous les matins je lui portais l'extrait de ce que nous avions lu la veille ; ces extraits, en me rappelant les faits, m'apprenaient à écrire et à narrer ; ma tante corrigeait mes extraits ; et, lorsqu'elle était contente de mon travail, ma récompense était d'aller à la Comédie française : je jouissais souvent de ce plaisir. Elle avait la moitié d'une loge, et elle regardait le spectacle comme une partie de l'éducation. Nous allions donc toujours ensemble à la Comédie ; mon oncle nous y menait, et nous laissait ensuite pour aller voir ses connaissances particulières. J'écoutais la pièce avec attention, parce que je savais que ma tante m'en demanderait compte : cette manière de m'amuser m'instruisait à sentir et à rendre ce que je sentais.

Mon précepteur avait assez d'exactitude pour m'être utile, et pas assez pour me gêner. Don Avilas et l'abbé Marianno prenaient de l'amitié pour moi, et se plaisaient à me faire de ces petits présents qui rendent si heureux les enfants : je m'instruisais, je m'amusais, j'étais content, lorsque Bovino, mon précepteur, nous quitta. Bovino ne voulut point venir à la campagne, et nous donna à sa place un certain Hecco, qu'il assura nous convenir parfaitement ; on le prit sans examen, parce qu'on était à la veille d'un départ : la belle saison rappelait mes parents à une terre dont ma tante avait l'usufruit. Cette terre était dans les Asturies ; mon oncle l'aimait beaucoup, de sorte qu'à peine les beaux jours commencèrent, que, prenant congé de l'abbé Marianno et de don Avilas, nous nous mîmes en chemin pour les Asturies. La terre où nous allions s'appelait Avilas (1), et n'est pas à une grande distance de Madrid. C'est un endroit peu agréable ; la maison, mal bâtie, a plutôt l'air d'une ferme que d'un château ; peu de promenades, point d'eau, un pays plat et sans vue : voilà la position d'Avilas ; mais le voisinage dédommageait de la situation. La marquise de Caréva avait une terre auprès, et y vint passer l'été. Dona Sachéra, nourrice de Sophia, fille du roi (2), vint aussi chez son fils l'abbé de Santo-

Pedro, dont l'abbaye était à un quart de lieue d'Avilas. Cette dona Sachéra avait une nombreuse famille, et tout ce monde répandait beaucoup de gaieté dans la maison de mon oncle, qui était leur rendez-vous commun. J'étais pendant ce temps sous la férule de mon précepteur Hecco. Peu de jours suffirent pour nous apercevoir de son incapacité ; il ne savait pas un mot de latin ; on le congédia, après s'être assuré d'un autre à Madrid. Le malheureux Hecco s'en alla, et, n'ayant plus de ressource, il se passa son épée au travers du corps ; il ne se tua pas, et don Avilas le servit en empêchant la poursuite de cette malheureuse affaire. L'abbé Marianno, qui s'était chargé du soin de me trouver un précepteur, nous envoya un certain abbé Bertillo, dont la science était assurément la seule qualité : cet homme vint me joindre à Avilas, et je fus mis sous sa discipline. Jamais il n'y en eut de plus dure : il me battait, toutes les fois qu'il n'avait rien à faire, avec une certaine règle qui ne le quittait pas, et presque toujours il était oisif. Enfin j'eus le courage de m'en plaindre à ma tante, et l'abbé Bertillo fut renvoyé. Le vicaire d'Avilas se chargea de corriger mes versions en attendant un quatrième précepteur, qui ne tarda pas à arriver ; il s'appelait l'abbé Bonino, et ne savait que médiocrement son latin.

Comme nous étions près de notre départ pour Madrid, nous l'emmenâmes avec nous.

L'hiver que je passai à Madrid fut exactement le même que le précédent. Mes études, un maître à danser, les spectacles et les soupers de ma tante partageaient mon temps. L'abbé Bonino m'en laissait perdre beaucoup, et courait fréquemment les rues de Madrid. Je me souviens qu'il me menait souvent chez une demoiselle qui demeurait rue des Prêtres, à un cinquième étage. Cette personne peignait des éventails, mais elle quittait la peinture pour recevoir mon précepteur. Je remarquais qu'elle avait toujours quelque chose à lui dire en particulier, ce qui les obligeait de passer dans la chambre d'à côté ; je restais dans la première pièce, où je me souviens qu'on me laissait toujours un gros chat pour me divertir.

Peu de mois passés à Madrid firent ouvrir les yeux à ma tante sur l'abbé Bonino : le malheureux penchant qu'il avait à l'ivrognerie la détermina à le renvoyer ; et comme j'avais été jusqu'alors très malheureux en précepteurs, elle résolut de me mettre en pension chez un certain abbé Chocardo, qui demeurait à la barrière Saint-Dominique : tout fut arrangé pour que j'y fusse placé ; j'allai même y faire ma première visite, et je devais y entrer huit jours après, lorsqu'une tragédie dérangea tous ces projets.

# CHAPITRE VIII

## *Année intéressante.*

Don Lope de Véga fit jouer alors sa tragédie des *Scythes* [1]. Je voulus absolument la voir ; et comme ma tante ne me refusait rien, elle suspendit mon entrée à la pension de l'abbé Chocardo. Pendant ce temps une amie de ma tante lui indiqua un précepteur qu'elle assura lui convenir parfaitement : la peine que mes parents avaient à se séparer de moi leur fit encore essayer ce dernier, et, au lieu d'entrer en pension, mon oncle prit ce nouveau précepteur, qui s'appelait Vrido. Le temps de quitter Madrid était venu ; nous partîmes donc pour Avilas, et nous emmenâmes Vrido avec nous. Mes parents n'eurent point à se repentir de l'avoir pris : c'était un homme bien au-dessus de son état, plein d'esprit et d'érudition, de mœurs irréprochables, et fait, en un mot, pour rendre son disciple vertueux, aimable et instruit. Vrido ne tarda pas à s'attacher à moi ; je le lui rendis de tout mon cœur, et cet attachement ne finira qu'avec moi.

J'étais dans ma douzième année, je com-

mençais à penser et à sentir ; j'eus alors une petite idée de l'amour, un peu plus forte que toutes celles que vous avez pu remarquer. Je fis connaissance avec les nièces du poète Tegrès [1] : la cadette me plut beaucoup ; et pendant un petit séjour que nous allâmes faire à leur château, j'étais aux petits soins avec celle que j'aimais. Je peux dater de cette époque mon premier sentiment ressemblant un peu à l'amour ; la ressemblance était bien légère, car je vis fort peu cette cadette, et je l'oubliai tout aussi vite que je m'en étais épris.

Mon oncle, qui me destinait au service, m'acheta un petit cheval pour me donner les premiers principes de l'équitation. La possession de ce cheval fut un des plaisirs les plus vifs que j'aie sentis : j'aimais beaucoup mon petit coursier, qui était une jument : je lui avais donné le nom de Biche ; je la parais de fleurs et de rubans, je lui faisais des vers, et le cœur me saigne encore en me rappelant que je fis accoucher ma Biche avant terme, pour l'avoir galopée pendant deux lieues dans le temps de sa grossesse. Biche était pourtant tendrement aimée, et elle a dû me regretter d'autant plus, que de mon écurie elle a été finir ses jours dans un moulin.

Pendant le cours de cet été, ma tante fit con-

naissance avec un gentilhomme des environs, père de trois filles aimables. Elles étaient fort jeunes, et plurent infiniment à ma tante, qui les prit en amitié, les attira chez elle, et, les traitant comme ses filles, leur donna cet usage du monde et ce vernis qu'on n'acquiert guère qu'à Madrid.

Ces trois signora avaient une femme de chambre nommée Joséphine, que je trouvai charmante ; elle était effectivement jolie, et j'allais dans sa chambre le plus souvent que je le pouvais. Mon amour pour Joséphine me donna, pour la première fois, l'idée de la jalousie ; je n'aimais point que personne vînt parler à Joséphine ; et un jour que mon précepteur voulut l'embrasser par plaisanterie, je tirai exprès la chaise de Joséphine, qui tomba et se blessa : je fus enchanté de ce que cet accident l'empêchait d'être embrassée. Ses maîtresses se moquaient de mes amours avec leur femme de chambre ; leurs plaisanteries me déplurent. Ce qui acheva de m'aigrir contre elles, c'est qu'elles chassèrent Joséphine, et que je ne vis plus l'objet de mes amours.

Cependant Vrido ne me laissait pas négliger mon latin ; j'avançais assez rapidement ; j'expliquais Horace et Virgile : ma tante, qui voulait cultiver la mémoire dont le ciel m'avait doué, me faisait apprendre par cœur le poème de Lope

de Véga ; lorsque je disais un chant sans faute, ma récompense était douze réales, et comme ce poème avait dix chants, il me valut une piastre. Souvent l'on m'en faisait déclamer les morceaux les plus beaux ; on applaudissait mes talents, et mon petit amour-propre préférait une louange aux douze réales de ma tante. Mes jours se passaient gaiement ; car, outre la société des trois beautés que Joséphine servait, nous avions toujours beaucoup de monde. Un nouvel hôte vint mettre le comble à mon bonheur.

Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, j'allais monter à cheval, je descendais l'escalier de ma chambre, lorsque j'aperçois à quelques marches de moi, qui?... mon père, mon père que je n'avais pas vu depuis deux ans, mon père que je croyais à deux cents lieues de moi. Je me précipitai dans ses bras, la joie me fit pleurer à chaudes larmes ; je fus un quart d'heure sans pouvoir prononcer un mot ; je sanglotais et j'embrassais mon père. Mon oncle et ma tante furent émus de la vive sensation que j'éprouvais ; ils reçurent leur frère avec tendresse, et je me livrai à la mienne avec toute la vivacité que Dieu m'a donnée. Ce fut alors que j'appris la mort de mon grand-père : je le regrettai, quoique je ne l'eusse guère vu ; mais il était bon, il m'aimait, et nous serions trop malheureux s'il nous en

fallait davantage pour chérir et pleurer quelqu'un. Il avait fait mon père son héritier universel, et ce testament lui assurait la possession incontestable de la terre de Niaflor.

L'arrivée de mon père décida mon oncle et ma tante à passer leur hiver à Avilas ; d'ailleurs ils avaient besoin de raccommoder leurs finances, qu'un trop long séjour à Madrid avait dérangées. Je ne fus point fâché de ce projet ; je restai auprès de mon père, et nous avions de la société : un commandeur de Malte et une chanoinesse, sa nièce, passaient l'hiver dans leur commanderie, fort près d'Avilas. Les signora Crinitto venaient souvent nous voir ; l'aînée, âgée d'environ vingt-deux ans, n'était pas jolie, mais elle était douce et honnête ; la seconde, nommée Henriette, était assez bien de figure, grande, bien faite, peu d'esprit, mais beaucoup de bon sens ; la troisième, la signora Gornilla, était la plus jolie et la plus spirituelle, mais elle était un peu contrefaite, et visait à l'épigramme, sans avoir assez de saillies pour soutenir avec agrément ce genre dangereux et brillant. L'abbé Marianno vint aussi nous voir et mit de la gaieté dans la maison ; l'hiver s'écoulait insensiblement : mon père était toujours avec Vrido et moi ; quelquefois nous allions ensemble à la chasse, que j'aimais assez ; mes études allaient bien,

et cette année est une des plus douces de ma vie. Le départ de mon père me la fit regretter plus d'une fois. Au mois de mars 1768, il reprit la route du royaume de Grenade : cette séparation me coûta infiniment ; j'aimais mon père plus que moi, et je l'aimais d'autant plus, que jusqu'alors je n'avais guère aimé que lui. Je fus bien longtemps à me consoler de sa perte ; je m'enfermais pour pleurer son absence, et Vrido n'était pas fâché de mon chagrin.

Ce fut dans cet instant que l'on me fit faire ma première communion. Jusqu'alors je n'avais pas fait grande attention à la religion. Le curé de la paroisse, qui m'instruisit, me fit une si grande frayeur de l'enfer, que je devins dévot : je ne manquais plus la messe ; j'étais devenu un petit saint, et je fis ma première communion avec tout le zèle d'un converti.

A peine était-elle faite, que mon oncle reçut une lettre du premier écuyer de l'infant don Juan [1], par laquelle il lui apprenait que j'avais une place de page, et qu'on lui donnait le choix de m'envoyer cette année ou la suivante. La tendresse de ma tante la portait à renvoyer à l'année d'après : je n'avais que treize ans, j'aurais fort bien pu attendre ; mais mon impatience détermina. Il fut résolu que mon oncle me conduirait lui-même à Madrid. On me fit mon petit

équipage : Vrido vit tous ces apprêts avec chagrin ; il m'aimait tendrement, et il devait rester à Avilas jusqu'à ce qu'il fût placé : je le quittai aussi avec regret ; j'embrassai ma bonne tante en pleurant, et le lendemain nous prîmes la route de Madrid.



## CHAPITRE IX

*Arrivée à Madrid ; début dans la maison de don Juan. L'on m'essaie comme un cheval de cabriolet.*

En arrivant dans cette capitale nous trouvâmes établie dans la maison de mon oncle dona Nisa que j'avais vue à Fernixo ; dona Podilla, cette petite-fille du grand Caldéron, et son mari don Podillo, dont je crois vous avoir parlé, y étaient aussi. Lope de Véga avait pris la résolution de ne plus voir personne, et, par une suite d'événements trop longs à vous détailler, il avait prié sa nièce dona Nisa d'aller habiter Madrid. Don Podillo et sa femme l'avaient suivie, et, en attendant une maison, ils occupaient celle de mon oncle : ce fut là que je renouvelai connaissance avec dona Nisa, qui me marqua beaucoup d'amitié et d'intérêt.

Le lendemain de mon arrivée nous allâmes voir le premier écuyer de l'infant don Juan ; c'était lui qui me faisait entrer page, et il nous conseilla d'aller à l'Escurial (1) voir le gouverneur, appelé don Cortillos.

Cette visite sera toujours gravée dans mon

esprit. Je vis un grand homme brun, qui avait l'air dur et sot. A peine m'eut-il regardé, qu'il dit en haussant les épaules, fronçant le sourcil, et tournant vers mon oncle un œil bête et hagard : « Ça est trop petit, monsieur, ça ne peut pas monter à cheval, et depuis que le prince prend des brenaillons pour pages, j'ai été obligé d'acheter des bidaillons pour monter ces merdaillons. » Mon oncle, un peu piqué du début, lui dit qu'il attendrait l'avis de l'infant don Juan avant de me ramener chez lui, et le remercia de l'intérêt tendre qu'il prenait à moi. Don Cortillos s'offrit pour me présenter lui-même à l'infant. Mon oncle refusa cet insigne honneur, et me reconduisit à Madrid.

Tous ceux à qui nous racontâmes notre visite rirent beaucoup de la courtoisie de don Cortillos, mais nous conseillèrent d'aller voir l'infant lui-même. Ce prince était alors à Loucienno, au chevet de son fils expirant ; quoique ce fût une bien triste circonstance pour lui être présenté, cependant mon oncle me fit monter à cheval, et nous arrivâmes à Loucienno : l'infant avait déjà été prévenu par l'obligeant Cortillos ; il me trouva bien faible et bien petit pour faire le service ; j'avais beau me hausser sur la pointe des pieds, dans les grandes bottes fortes que j'avais, je ne gagnais pas assez de pouces pour

paraître digne de l'état pagique ; cependant le prince me sut gré de ma bonne volonté, et pour me prouver la sienne (ce furent ses termes), il consentit à me prendre à l'essai. On convint de me faire aller à Crisco, l'une de ses terres, à dix-huit lieues de Madrid, et de m'en faire revenir le lendemain en poste ; si je soutenais le voyage, je devais être reçu page : on me mit donc sur un bidet de poste ; j'arrivai à Crisco, après avoir roulé la moitié du chemin ; j'en revins de même ; je mis fort peu de temps à ma course, malgré mes chutes, et je fus reçu page en dépit de don Cortillos. Mon oncle me donna de l'argent et des conseils, et me laissa à l'Escurial, où était le chef-lieu de l'éducation pagique ; il chargea dona Sachéra d'avoir soin de mes finances, de me fournir ce qui me serait nécessaire, et, après m'avoir embrassé, il retourna à Avilas.

Il faut que je vous peigne cette éducation pagique. Nous avions d'abord pour gouverneur ce don Cortillos qui m'avait si bien accueilli ; c'était un homme fort dur, et qui, à force de vivre avec des chevaux de carrosse, était devenu le plus brutal cheval de l'écurie de l'infant don Juan ; il suivait toujours ce prince, et veillait plus particulièrement sur les quatre anciens qui faisaient les voyages de l'infant, et le servaient dans ses différentes maisons.

Les quatre autres pages, car nous n'étions que huit, restaient à l'Escurial sous la férule d'un certain abbé Rosiro : cet abbé était petit, laid, méchant, ignorant, sot et tartufe ; c'était là notre digne mentor. Nous avions deux domestiques chargés de veiller sur nos actions et de rapporter fidèlement tout ce que nous disions et faisions. De plus, nous avions des maîtres de dessin, d'écriture, de mathématiques, d'exercice, d'armes, de danse et de voltige ; mais la plupart de ces messieurs, trop grands seigneurs pour nous donner leçon eux-mêmes, avaient des prévôts, lesquels prévôts en sous-payaient d'autres, pour ne pas venir donner la leçon ; tel était surtout don Blondino, notre maître de mathématiques, qui donnait quelque argent à l'abbé Rosiro pour nous enseigner l'arithmétique qu'il ne savait pas. Cet abbé Rosiro nous menait tous les jours à la messe ; il avait souvent de l'humeur, et alors il nous mettait en prison pour se divertir. Je me souviens fort bien d'y avoir été mis pour avoir rêvé que je couchais avec une femme, et avoir raconté mon rêve ; mais aussi l'on ne m'y mettait pas toutes les fois que j'allais voler du plomb sur les gouttières pour faire un bassin dans le jardin du signor abbé. Tel était notre équitable précepteur, et telle était l'école où j'ai passé les années les plus intéressantes de ma vie.

## CHAPITRE X

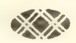
*Détails peu intéressants.*

Heureusement pour moi, je ne passai que six mois à l'Escurial sous la férule du digne abbé Rosiro. Ces six mois furent employés à me promener dans le parc de l'Escurial, à donner et recevoir des coups de poing, car les pages ne portent point d'épée ; et, pour entretenir la valeur naturelle à tout Espagnol, ils passent leur vie à s'arracher réciproquement les cheveux. Quoique je n'eusse alors que treize ans et quelques mois, j'avais du plaisir à aller souvent admirer les tableaux qui ornaient les appartements du roi d'Espagne : j'aimais la peinture, et le peu d'argent que j'avais était employé à acheter les estampes des tableaux qui m'avaient frappé ; j'étais devenu assez connaisseur en gravures ; cependant il faut avouer que je n'y employais pas tout mon argent ; le café, les liqueurs en absorbaient une partie, et le plaisir que j'avais à régaler mes camarades pensa me devenir funeste. J'eus une maladie assez sérieuse, causée par la trop grande quantité de liqueurs que j'avais bue ; je fus près de six semaines malade ; mais

cette leçon me corrigea pour toujours de l'intempérance, et depuis ce temps j'ai été sobre et bien portant. Enfin le temps de quitter l'Escurial arriva ; l'infant don Juan alla faire un voyage dans l'un de ses duchés, et laissa à Madrid la princesse Adélaïde ([1]), sa fille, et la princesse Thérésia ([2]), sa belle-fille, veuve de son malheureux fils. Il fallut deux pages pour aller servir ces princesses. Je fus donc envoyé à Madrid, et l'on m'attacha à la jeune princesse Adélaïde, qui était au couvent de Monte-Marto (Montmartre) : je passai ce temps agréablement ; j'étais toute la journée dans le couvent de Monte-Marto, et j'y vivais de biscuits et de sirops. La princesse me comblait de bontés, et je la servais avec beaucoup de zèle ; je n'avais pas grand mérite à cela, elle était alors ce qu'elle a été depuis et ce qu'elle sera toujours, douce, polie, aimable pour tout le monde, ne se souvenant jamais de sa dignité que pour faire du bien : elle était adorée par son dernier valet de pied comme par sa première dame d'honneur, et l'on pouvait prévoir dès lors qu'elle deviendrait chère à toute l'Espagne.

Un jour que je venais de la reconduire à son couvent, un homme se trouva vis-à-vis de moi, au tournant d'une rue : je ne pus arrêter mon cheval, et je lui marchais sur le corps : il y eut

des plaintes portées, on m'envoya à l'Escurial en prison ; mais la jeune princesse Adélaïde demanda ma grâce, et je revins continuer mon service auprès d'elle. Ce fut alors que je connus l'infant don Juan ; il était de retour de son voyage, et, pendant le peu de temps qu'il séjourna à Madrid, j'eus le bonheur de lui plaire ; il s'amusait à me faire causer, et dès ce moment il décida que je le suivrais partout. Je quittai donc la princesse Adélaïde pour passer au service de son père, dont les bontés pour moi allèrent toujours en augmentant. Il me donna le surnom de Pollichinello, que j'ai toujours porté depuis. Pollichinello ne quittait guère son maître, et devint un de ses favoris. Don Cortillos, dont l'âme basse et jalouse redoutait le crédit naissant de Pollichinello, ne perdait pas une occasion de me nuire dans l'esprit de l'infant ; mais, malgré lui, ma faveur se soutenait ; j'amusais le prince, chose qui n'était jamais arrivée à don Cortillos ; j'avais quatorze ans, j'étais plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à cet âge : l'infant était bon et avait de l'esprit ; ces deux qualités m'assuraient son indulgence et la continuation de ses bontés.



## CHAPITRE XI

*Courses, fêtes. Études des mathématiques. Mariage de don Avilas. Mort de ma tante.*

Je passais ma vie sur les chemins ou à l'église, car don Juan était très dévot et voyageait sans cesse ; je n'étudiais guère, j'oubliais même ce que j'avais appris : mon projet était de servir dans la cavalerie, et je croyais qu'il était inutile de s'appliquer à autre chose qu'au cheval. Je lisais beaucoup de romans, que j'aimais avec passion. Celle de toutes mes lectures qui me plaisait le plus, était la traduction de l'Arioste ; ce charmant poème faisait sur moi le même effet qu'avait produit l'*Iliade* dans ma première enfance ; je ne rêvais qu'à Charlemagne et à ses paladins ; je ne passais jamais sur le Pont-Neuf sans chercher des yeux l'endroit où Rodomont avait passé la Seine à la nage ; j'avais donné un nom à chaque cheval de l'écurie de l'infant, et le mien était toujours le fidèle Bayard. Mon temps se passait ainsi à courir, à lire et à rêver. Mon oncle et ma tante venaient passer leur hiver à Madrid, et j'allais souvent dîner chez eux ; d'ailleurs les fêtes se succédèrent à la cour d'Es-

pagne pendant tout le temps que je fus page : le mariage de la princesse Adélaïde, mon ancienne maîtresse, avec l'infant don Joseph, fut le premier dont je fus témoin. Cette princesse me donna une montre, et toute la maison de son père pleura de la voir entrer dans une autre. Le mariage du duc de Bourbon avec la sœur de l'infant don Joseph [1] suivit celui de la princesse Adélaïde ; et enfin celui du prince des Asturies [2] se fit au mois de mai 1770. J'assistai à toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion. Je pensai périr au malheureux feu d'artifice qui coûta la vie à tant de citoyens de Madrid ; et, toujours à la suite de don Juan, je vis les différentes maisons du roi d'Espagne, et tout ce que sa cour avait de plus brillant.

J'avais ainsi passé deux années de mon temps de page ; j'étais âgé de quinze ans, et dans onze mois je devais entrer au service, lorsque tout à coup le désir de servir dans l'artillerie me prit : j'en fis part à mes parents, qui y consentirent ; mais il fallait travailler et apprendre quatre gros volumes sur lesquels il était nécessaire de subir un examen avant d'être admis seulement aux élèves. Rien ne me rebuta ; je pris un maître à Madrid ; je travaillai jour et nuit, je ne sortis plus de ma chambre ; pendant le temps que je suivais mon prince dans les visites qu'il faisait,

j'avais mon livre dans ma poche, et, tandis qu'il faisait sa visite, je m'occupais dans l'antichambre à calculer le solide d'un boulet, ou à mesurer la hauteur d'une courtine. Un ancien général espagnol, qui venait dans la même maison que don Juan, me trouva un jour occupé à tracer sur le parquet de l'antichambre, avec de la craie, la démonstration de la vis : il fut édifié de mon goût pour l'étude, et me prédit que je serais général ; je ne demandais qu'à être élève, et mon ardeur pour le travail ne diminuait point. Il m'est arrivé souvent, dans le fort de l'hiver, courant à cheval devant la voiture de don Juan, de me rappeler une proposition que j'avais de la peine à démontrer sans figure ; je descendais, et, traçant sur la neige, avec le manche de mon fouet, deux mobiles liés ensemble par une ligne inflexible, je calculais et démontrais le point où était leur centre de gravité ; et lorsque j'avais fini ma démonstration je remontais à cheval, et je regagnais, en galopant, le temps que mes mobiles m'avaient fait perdre. Avec cette ardeur, je fis de grands progrès, et mon maître m'assurait tous les jours que je ne serais pas refusé à l'examen. Le temps s'écoulait insensiblement : dans l'été de 1770, je devais suivre mon prince à Aranjuez ; mais la haine de don Cortillos ne manqua pas de prétexte pour me faire rester à Madrid.

Ce contretemps fut heureux pour moi ; mon oncle et ma tante y vinrent pour marier ce don Avilas dont je vous ai parlé ; il épousait la fille de don Sibalto, garde du trésor royal [1] : je fus prié de la noce, qui se fit à la campagne, à trois lieues de Madrid. J'allai donc passer quelques jours à cette campagne, et ce fut un grand plaisir pour moi de me retrouver avec cette bonne tante que j'avais quittée à regret : elle me combla de caresses, ainsi que le marié, et la mariée, qui me donna une belle chaîne d'or pour présent de noce. Après quelques jours passés ainsi dans les plaisirs et dans les festins que cause toujours un mariage, il fallut retourner à mon service, et dire adieu à mon oncle et à ma tante qui reprenaient le chemin d'Avilas. En embrassant ma tante, je versais des pleurs comme si j'avais prévu que c'était la dernière fois que nous nous embrassions.

Hélas ! je ne la revis plus ; elle tomba malade peu de temps après à Avilas ; les soins de mon oncle, l'art des médecins prolongèrent sa faible vie jusqu'au mois de février ; mais elle succomba à cette époque, et mourut en donnant encore des marques de son attachement pour moi. Elle me laissa six cents livres de rente viagère ; je n'avais pas besoin de ce bienfait pour la pleurer.

Mon oncle, inconsolable, se rendit sur-le-

champ à Madrid, où je le vis pénétré d'une douleur que rien ne pouvait calmer. Il fit vendre tous ses meubles, mit ordre à ses affaires, et loua une maison de campagne dans un village à cinq lieues de Madrid. Mon oncle avait douze ou quinze mille livres de rente, et devait avoir encore six ou sept à la mort de ce grand oncle, son bienfaiteur, duquel il s'était séparé. J'allais le voir à la campagne le plus souvent que je pouvais ; son amitié pour moi semblait augmenter par la perte de sa femme. Il fit un testament par lequel il me donnait tout ce qu'il laisserait après lui ; il attendait impatiemment la fin de mon temps de page pour pouvoir me conduire lui-même au corps que j'avais choisi, et j'étais plus impatient que lui de voir arriver ce moment.



## CHAPITRE XII

*Premier instant de liberté. Ma sortie des pages.*

Pendant l'hiver de cette année était arrivé le fameux exil du Conseil de Castille (1). Don Avilas avait subi cet exil comme les autres, et même mieux que les autres, parce qu'il s'était montré plus entier dans ses sentiments ; le roi d'Espagne l'avait envoyé dans le fond de la Sierra-Moréna : la mort de ma tante, sa mère, était arrivée pendant le séjour qu'il fit à la Sierra, et il n'obtint d'être exilé à Avilas qu'à la sollicitation de son oncle l'abbé Marianno, qui, pensant d'une manière opposée à la sienne, était entré dans le nouveau Conseil de Castille. Don Avilas repassa donc à Madrid pour aller dans son nouvel exil : je le vis à son passage, et il me dit avoir hérité de toute l'amitié que ma tante avait pour moi.

Nous étions au mois d'avril. Je devais quitter les pages au mois de juin. L'infant don Juan alla faire un voyage dans ses terres ; et comme il était très important que j'étudiasse dans ces derniers moments, je lui demandai la permission de me mettre dans une pension, pour y profiter

de mon maître de mathématiques ; il y consentit, et me laissa à Madrid.

Voici le premier instant d'où je puis dater ma liberté ; et, chose étonnante, je n'en fis pas mauvais usage. Je prenais jusqu'à trois leçons par jour, et j'allais les chercher d'une extrémité de Madrid à l'autre. Tous les soirs j'allais au spectacle, et je passais ma nuit à étudier ; ma santé ne s'altérait point de cette manière de vivre.

Le temps s'écoulait ; les leçons fréquentes de mon maître et l'ardeur avec laquelle j'étudiais m'avaient mis en état de subir un examen. Avant de m'y exposer, j'obtins de don Juan qu'il prierait l'examinateur de l'artillerie de m'examiner à Madrid avant d'aller à Durango [1], lieu où se faisait le concours. Je fus donc examiné et jugé digne de me présenter à Durango. Je fus alors un peu plus tranquille, et je repris mes fonctions de page auprès de don Juan. Ce fut l'instant où se maria le frère aîné du prince des Asturies [2]. J'assistai à ce mariage et aux fêtes qui le suivirent ; tout de suite après je quittai l'habit de page pour prendre l'uniforme. Je ne peux pas vous rendre le plaisir que me fit mon habit bleu : je me regardais dans tous les miroirs ; j'étais occupé de savoir si j'avais bien l'air d'un officier. Ma cocarde et ma dragonne faisaient le

bonheur de ma vie. J'allai passer quelques jours chez mon oncle ; de là j'allai prendre congé du prince ; et comme mon oncle voulut me conduire lui-même à Durango, nous partîmes ensemble de Madrid le 2 juillet.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



# LIVRE SECOND

## CHAPITRE PREMIER

*Nouvelle position. Départ pour Durango. Anecdote de dona Pradella. Arrivée à Durango. Concours et départ pour le château de don Crinitto.*

J'ENTRE dans une nouvelle carrière, je quitte l'enfance et l'esclavage ; j'ai seize ans, un uniforme et ma liberté. Je vais décrire mes erreurs et mes folies ; trop heureux si, au moment où je les écris, il ne m'en reste plus à faire !

Avant de commencer le récit de ce qui m'arriva, il est à propos de vous peindre quelle était ma situation physique et morale. Mon père, toujours dans le royaume de Grenade et jouissant d'une fortune médiocre, m'avait totalement abandonné à mon oncle, qui se chargeait de mon entretien. Je vous ai dit que cet oncle avait douze ou quinze mille livres de rente ;

il avait fait un testament avant de partir de Madrid, par lequel il me déclarait son seul héritier ; j'avais à moi les six cents livres de rente que ma tante m'avait laissées, et une petite pension que me faisait mon oncle : cet oncle, en partant de Madrid, avait payé toutes mes dettes de page et tout l'argent qui était dû à mon maître de mathématiques. Enchanté de mon nouvel état, je regrettais peu tout ce que je quittais ; j'étais fort vif, fort pétulant, fort avide de tout ce que je ne connaissais pas, et désirant avec fureur de me singulariser dans quelque genre que ce fût.

Voilà dans quelles dispositions je partis de Madrid, avec mon très cher oncle. Nous allâmes coucher tout près de Siguença, chez une dona Pradella, parente de mon ancienne tante : elle nous reçut fort bien, et j'aurais passé sous silence cette visite, si la vue du lit où dona Pradella allait se coucher ne m'avait tellement échauffé la tête, que je n'en dormis pas de la nuit. J'avais seize ans, j'avais mon innocence. Je mourais d'envie de partager ce lit ; si j'avais osé, je l'aurais proposé à dona Pradella. On m'a dit depuis qu'elle était dans l'usage d'accepter ces sortes de propositions.

Deux jours après nous arrivâmes à Durango. Je trouvai là plus de cent aspirants, qui concou-

raient tous à quarante places d'élèves. L'on n'entendait dans cette ville que la langue des mathématiques, et quoique, tous autant que nous étions, nous eussions l'esprit fort peu géométrique, nous ne laissions pas d'en raisonner savamment. Je concourus comme les autres, et l'usage était d'attendre le résultat de tout l'examen pour apprendre ensuite à chacun quel était son sort.

Mon oncle, dont le projet était d'aller passer quelque temps chez ce don Crinitto, père des trois demoiselles dont je vous ai parlé, me fit quitter Durango, pour aller, disait-il, attendre mon sort chez don Crinitto. Je partis donc, après avoir pris congé du commandant de l'école, nommé don Garcias ; je le remerciai des bontés qu'il m'avait marquées pendant mon petit séjour à Durango, et j'arrivai en peu de temps au château qu'habitaient don Crinitto et ses trois filles.



## CHAPITRE II

*Soupirs et bouquets pour Henriette. Pari perdu. Agréable nouvelle. Séjour à Avilas, et départ pour Durango.*

Nous fûmes reçus par don Crinitto, non comme de vieilles connaissances, mais comme de vieux bons amis. Don Avilas, le fils de ma tante, exilé alors, pour les affaires du Conseil de Castille, dans sa terre d'Avilas, vint nous voir chez don Crinitto. Il m'invita à aller passer quelque temps avec lui, et je ne me pressai pas de profiter de ses offres : j'avais oublié mon ancienne inimitié pour ses demoiselles ; je rendais même des soins à la seconde, nommée dona Henriette. Je me levais tous les jours à six heures du matin, parce que j'étais sûr de trouver Henriette seule dans le salon, occupée à faire de la dentelle ; je la regardais travailler ; j'osais quelquefois lui baiser la main ; je courais au jardin lui cueillir des roses : j'avais soin de les prendre toujours en boutons, pour les voir s'épanouir sur son sein : mon imagination me servait bien, je croyais être véritablement témoin des progrès que la chaleur

de ce beau sein faisait faire à mes roses. Quelquefois Henriette me rendait mon bouquet après l'avoir porté : c'était alors que mon grand plaisir était de manger mes roses feuille à feuille, après les avoir bien fanées par mes baisers. Henriette n'était pas de celles qui comprennent le plaisir de manger un bouquet ; d'ailleurs elle était bien plus âgée que moi, et tournait mon amour en plaisanterie ; mais elle avait assez d'amour-propre pour être flattée des hommages même d'un enfant, et l'empire qu'elle avait sur cet enfant l'amusait au moins, s'il ne l'intéressait pas. Elle voulut s'en servir un jour d'une manière assez plaisante. J'avais la mauvaise habitude de dire à tout propos un certain mot espagnol, qui répond en français à celui de pardieu. Henriette, qui prenait plaisir quelquefois à me corriger de mes défauts, me promit de m'embrasser si j'étais douze heures sans le dire. Le marché commençait à six heures du matin. Je me fis violence toute la journée ; le prix qu'on avait mis à mon attention m'enflammait au point que j'aimais mieux ne pas parler que de m'exposer à le perdre. Je fus assez heureux pour arriver sain et sauf jusqu'à six heures moins une minute du soir : alors, ma montre à la main, je vins à elle avec l'air du bonheur, et je m'écriai : « Pardieu, je vais donc avoir gagné ! — Vous avez perdu », me

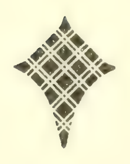
dit Henriette, et, malgré toutes mes instances, elle fut inflexible. Cette petite aventure me fit une telle peine, que depuis ce temps je n'ai jamais prononcé le mot qui me coûta ce baiser.

Je passai près de six semaines dans cette société, mon oncle pleurant toujours, et moi m'occupant sans cesse d'Henriette et de mes bouquets. Mon oncle prépara bientôt son départ, et me fit alors confidence de ma réception à l'école de Durango : il me l'avait cachée, parce que don Garcias, le commandant, la lui avait dite sous le secret ; et mon oncle me donna l'agréable surprise de ne m'apprendre mes succès que par des boutons numérotés que l'on attacha à mon habit tandis que je dormais. Ces boutons étaient la distinction des élèves admis. Ma joie fut vive, je commençais à sentir très vivement. J'embrassai mille fois mon oncle, et bientôt je lui dis adieu. Il prit la route de Madrid, tandis que moi, fier de mes boutons, et me croyant déjà un être nécessaire à l'État, je regardai l'amour comme une occupation indigne d'un héros ; et, quittant ces belles demoiselles et leurs jardins, que j'avais dépouillés de roses, je m'en allai chez don Avilas, qui fut fort aise de m'avoir chez lui, et me combla de caresses.

Je regrettai peu Henriette ; en lui rendant

des soins, ce n'était pas elle que j'avais aimée, c'était le plaisir d'aimer une femme que j'avais cherché : dès que mon âme fut remplie par un autre objet, je cessai de penser à l'amour ; il viendra un temps, mon cher lecteur, où vous me verrez tout quitter pour ne penser qu'à lui ; mais n'anticipons point sur les événements. Je fus peu de temps à Avilas, et j'y fus toujours entouré de monde ; la famille de dona Avilas s'y était rassemblée, et cette société rendait le château vivant et gai. Don Angelo, frère de dona Avilas, avait aussi été membre du Conseil de Castille, et une lettre de cachet l'avait relégué auprès de son beau-frère. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et un fort bon cœur, avait fait dans sa jeunesse beaucoup d'étourderies ; et, quoique âgé de près de trente ans, il paraissait ne pas avoir renoncé à en faire de nouvelles. Ces raisons m'attachèrent à lui, et nous nous liâmes d'une amitié assez étroite. Bientôt je fus forcé de quitter Avilas ; une lettre de don Garcias me confirma ma réception, et m'enjoignit d'être à Durango pour le 14 d'août. Enchanté d'être assez important pour recevoir des ordres, je me hâtai d'obéir ; mon paquet fut bientôt fait : don Avilas me donna de l'argent, don Angelo m'en prêta, et je partis pour Durango, avec le projet de m'y faire une excellente répu-

tation. Je réfléchis pendant toute la route aux moyens que je devais prendre pour réussir, et, après m'être bien rappelé tous les conseils que l'on m'avait donnés, vous allez voir comment je les suivis.



## CHAPITRE III

*Début à Durango. Liaison avec Estevan. Perte irréparable.*

En arrivant, je me trouvai dans une position très agréable pour un jeune homme qui entre au service. Mon premier chef, don Garcias, était prévenu en ma faveur, et m'accueillit avec toutes sortes de bontés. J'avais, outre don Garcias, trois autres commandants à qui mon oncle m'avait fortement recommandé ; ce même oncle avait donné une année de pension à celui de nos chefs chargé de tenir notre argent ; car, par un ordre du roi, les élèves n'avaient pas le maniement de leurs finances : j'avais dans ma poche une dizaine de louis uniquement consacrés à mes plaisirs, et je pouvais mener la vie la plus heureuse en cultivant l'amitié que mes commandants m'offraient. Au lieu de suivre cet excellent parti, mon premier soin fut de me lier avec les élèves les plus étourdis et les plus tapageurs de la troupe ; nous étions soixante ; ainsi je n'eus pas de peine à me composer une société de cinq ou six des plus bruyants. Parmi ces jeunes gens il y en avait un que je distinguai dès lors, et qui

n'a pas cessé depuis d'être mon ami ; il s'appelait Estevan. Estevan avait vingt ans, beaucoup d'esprit, beaucoup de science, beaucoup d'aptitude aux mathématiques. Il était de la plus grande vivacité, mais aussi sensible qu'étourdi ; brave comme son épée, mais mettant sa gloire à la tirer souvent. C'était enfin un de ces hommes aimables qui sont dangereux jusqu'à vingt-cinq ans, et qui après sont plus solides que les autres. Tel fut l'ami que je me choisis : nous ne fûmes pas longtemps sans nous lier intimement. Je voulais que son expérience me guidât dans les aventures que j'espérais avoir ; car j'étais avide de tout ce qui pouvait me donner l'air d'un grand garçon.

La première qui m'arriva ne fut pas très flatteuse, comme vous en allez juger. Je me promenais avec un élève de ma société aussi jeune que moi : nous parlions de nos bonnes fortunes, et, de mon côté, la conversation tarissait, parce que je possédais encore ce que j'avais été si tenté d'offrir à dona Pradella. Dans le moment où mon camarade me faisait le récit d'une de ses victoires, nous vîmes paraître deux belles qui marchaient devant nous en riant. Nous les accostâmes : le cœur me battait en touchant le casaquin d'indienne de celle qui m'échut en partage ; je ne savais trop que lui dire ; je mourais d'envie

cependant qu'elle m'entendît : je fus assez heureux pour qu'elle en prît la peine. « Il est trop tard, me dit cette belle, pour que nous puissions aller faire un tour dans un de ces bastions ; je suis obligée de vous quitter ; mais demain, à la même heure, trouvez-vous ici, et j'aurai le temps. » — Quel bonheur ! Je la remerciai mille fois ; je précipitai mes baisers en proportion de l'heure qui la pressait et de la reconnaissance qui m'animait ; et, après lui avoir fait répéter vingt fois qu'elle serait exacte, je baisai l'arbre sous lequel ce tendre rendez-vous était donné, et m'en retournai chez moi attendre le lendemain.

Jamais journée ne m'a paru si longue que ce lendemain ; jamais nuit n'a été si appelée, si désirée, si invoquée que le fut celle au commencement de laquelle nous devions revoir nos infantes. Enfin elle arrive, cette nuit ; et mon camarade et moi, après nous être bien parfumés, nous volons au rendez-vous sur les ailes de l'Amour. Nos belles nous attendaient : jugez du plaisir que nous eûmes à les joindre ! Bientôt nous nous séparons ; je conduis la mienne dans une allée charmante où les fleurs semblaient naître pour nous inviter à les fouler : là, je me jette aux genoux de celle de qui dépend mon bonheur ; ma langue bégaie pour la première fois la plus

tendre déclaration. Hélas ! c'était la première fois que ma divinité en entendait, elle ne me répondit pas grand'chose, mais apparemment ayant peu de temps à elle, comme la veille... Je m'arrête ici, mon cher lecteur ; je ne puis m'empêcher de pleurer sur la perte que je viens de faire ; ma tendre amante n'eut pas l'air de rien regretter. Je rejoignis mon camarade avec l'air d'un héros vainqueur. En m'en retournant avec lui, un accès de franchise nous prit ; nous convînmes que nos deux amantes avaient été chéries par des cœurs tout neufs ; mais quelle fut notre douleur en apprenant le lendemain que nos divinités avaient été quelques jours auparavant fouettées et chassées de Bilbao ! Voilà quelle fut la première sortie de don Quichotte, et la première aventure que son courage mit à fin.



## CHAPITRE IV

*Conquête de la belle Rose. Voyage à Avilas. Mariage de mon oncle.*

Je me consolai aisément de mon malheur, et je me crus obligé de le réparer par une conquête plus difficile et plus digne de m'illustrer : ce fut la belle Rose que j'attaquai. Rose était une jeune marchande de modes fort jolie, et plus que coquette ; mais ses amants avaient tous été des élèves de renom ; elle choisissait toujours quelqu'un dont la réputation fût déjà faite, et je crus que la mienne le serait bientôt, si je parvenais à lui plaire. Je lui écrivis donc une lettre bien vive, bien touchante, et j'allai la lui remettre moi-même, sous prétexte d'acheter une cocarde. Rose prit ma lettre, sans daigner sourire ni me regarder. Le lendemain je retourne acheter encore une cocarde ; mais la pudibonde Rose, tout en me la faisant, me dit à voix basse : — Monsieur, votre lettre m'offense, j'ai eu grand tort de la décacheter ; je veux le réparer en vous la rendant ; mais je ne puis vous la remettre ici, parce que ma mère me verrait : trouvez-vous ce

soir dans telle rue, vous entrerez dans telle allée, et là je vous expliquerai pourquoi je ne veux plus vous voir. Ces paroles furent accompagnées de cinq ou six coups d'œil qui auraient rassuré tout autre que moi ; mais, loin d'être enchanté du discours de Rose, je fus assez sot pour me désoler. Je me trouvai cependant au rendez-vous ; la belle Rose m'attendait. J'entre dans cette allée ; aussitôt Rose ferma la porte sur moi, et je me trouve alors, non dans une allée, mais dans un bûcher fort étroit et fort obscur. La charmante Rose me dit en m'embrassant qu'une de ses amies, servante chez la maîtresse du bûcher, lui avait prêté la clef ; que nous étions en sûreté, et qu'ainsi je pouvais répandre dans son cœur tous les secrets du mien. Moi, en homme consommé dans ces sortes d'aventures, je profitai de l'obscurité du bûcher pour arracher à la pudique Rose des faveurs qu'elle n'eût jamais accordées dans un lieu plus éclairé. Nous étions cependant embarrassés, le bûcher était petit, et l'on ne pouvait s'asseoir nulle part : j'en fis mes plaintes à mon amante ; mais la prévoyante fille avait pourvu à tout. Elle avait fait apporter un panier sur lequel je m'assis ; et comme il n'y avait pas deux places, il fallut bien que Rose s'assît sur mes genoux : dans cette charmante attitude, nous commençâmes une conversation si

vive et si tendre, que le fond du panier cassa, et nous roulâmes tous trois. La bonne amie qui avait prêté la clef du bûcher entendit du bruit, et vint à tâtons voir ce que c'était ; elle tomba sur nous, et ne fit que redoubler l'embarras. Enfin je m'en tirai ; je mis à la porte la charitable amie, je raccommodai tant bien que mal le panier pour le lendemain, et quittai ma belle Rose, en lui promettant de revenir tous les jours lui redire les mêmes choses.

Cette intrigue dura quelque temps ; Rose m'aimait, et nos rendez-vous se multipliaient avec les jours. Je fus étonné au bout de six semaines de ne plus y aller avec le même plaisir ; Rose ne me paraissait plus jolie ; et j'étais fort aise lorsque quelque accident me faisait manquer mon rendez-vous. Je proposai à Rose de la résigner à un de mes amis : elle pleura, et puis ses larmes se tarirent, et trois jours me suffirent pour lui persuader la résignation. Je la proposai à Estevan, qui n'en voulut point. Un autre fut moins difficile, et me promit de prendre ma place : je le menai au bûcher, je l'installai dans la charge que je quittais, et je lui recommandai d'être fidèle à Rose. Après mon exhortation, je les laissai ; et depuis ce temps je n'ai plus fait de visite à ce bûcher que j'avais tant aimé. L'ennui me gagna bientôt ; je résolus d'aller me dissiper quelque

temps chez don Avilas, qui était toujours en exil ; je partis pour sa terre, et j'y retrouvai à peu près la même société que j'y avais laissée. Pendant les trois semaines que j'y passai, il ne m'arriva rien de remarquable, et je pris la route de Durango, aussi content d'y retourner que j'avais été aise d'en sortir.

Pendant mes amours et mes voyages mon oncle voyageait aussi et faisait aussi l'amour ; il se divertissait seulement de plus à se remarier. Je ne vous ai point parlé de lui depuis l'instant où nous nous séparâmes chez don Crinitto : il avait fait peu de séjour à Madrid, et était allé passer l'hiver à Fernixo, auprès de Lope de Véga et de dona Nisa, qui l'y avaient invité. A peine arrivé, il devint fort épris d'une Minorquoise [1] qui était chez Lope de Véga ; cette étrangère, mariée à un habitant de Minorque, qui avait pensé la jeter cinq ou six fois par la fenêtre, était parvenue à faire casser son mariage, en profitant des lois de sa petite île. Cette veuve d'un mari vivant était assez bien de figure, et y joignait même de l'esprit, si l'on peut nommer ainsi une imagination grimacière et l'art de saisir des minuties. Cette femme aperçut le faible de mon oncle ; et comme elle n'avait rien et qu'elle désirait quelque chose, elle parvint à se faire épouser par lui. La différence des religions, le premier

mari encore vivant, apportèrent des obstacles à ce mariage ; mais l'argent de mon oncle les leva tous. Ce qu'il ne put empêcher, et ce qui nous fâcha le plus, ce furent les mauvais propos que ce second hymen fit tenir. La douleur qu'avait d'abord fait paraître mon oncle, et les ridicules de sa femme, furent des armes terribles qu'il mit dans les mains de ceux qui ne l'aimaient pas. J'étais de retour à Durango lorsqu'il m'écrivit cette nouvelle : j'y fis peu d'attention ; j'étais trop occupé dans cet instant pour me donner la peine d'examiner si ce mariage m'était utile ou désavantageux.



## CHAPITRE V

*Grand souper. Bal, et choix de Joséphine. Goût pour le saumon frais.*

Je craignais trop l'ennui pour ne pas chercher avec soin tout ce qui pourrait m'en préserver. L'étude des mathématiques m'occupa quelque temps ; mais je m'aperçus bientôt que les problèmes et les corollaires ne remplissaient point mon cœur, et qu'il lui fallait quelque chose de plus. Je crains fort, mon cher lecteur, que le détail de ma vie ne produise sur vous le même effet que les théorèmes produisaient sur moi ; ils m'endormaient un peu, parce qu'ils se ressemblaient beaucoup : tous mes récits se ressemblent autant ; vous me voyez toujours amoureux : c'est bien monotone. Mon cher lecteur, je vous en demande pardon ; mais je me suis fait une loi de dire la vérité, et je ne veux oublier aucune aventure.

J'abandonnai donc mes problèmes pour m'occuper plus gaiement ; et comme je pouvais choisir parmi plusieurs beautés qui embellissaient notre ville, je résolus, avec Estevan, de leur donner une fête où je pourrais jeter le mouchoir à celle

qui me plairait le plus. Estevan était le premier homme du monde pour les fêtes de cette espèce. Il alla chez une marchande de poisson de ses amies, et sa première négociation fut pour obtenir que l'on nous fît crédit. Une fois cet important article passé, il commanda un beau souper, un bal, et fit distribuer les billets d'invitation. Nous nous mîmes à table à cinq heures du soir, pour pouvoir souper sans nous presser. Estevan avait rassemblé une demi-douzaine de belles ; nous étions à peu près autant d'élèves, et comme j'étais l'Amphitryon, Estevan avait soin de me faire rendre les honneurs. Après le souper, le bal commença, et dura toute la nuit ; car, malgré une visite qu'un de nos commandants faisait tous les soirs dans nos chambres pour voir si nous étions couchés, nous avions trouvé le moyen de lui faire croire que nous dormions. De gros portemanteaux mis entre nos draps, affublés d'un bonnet de coton et d'un beau ruban autour, tenaient notre place dans nos lits ; et, pour compléter l'illusion et donner en même temps une plus grande opinion de notre goût pour l'étude, nous avions grand soin de placer auprès du lit une petite table, avec une chandelle allumée, et le cours de mathématiques ouvert à une proposition difficile. Le commandant, édifié, faisait éteindre la lumière, fermait le

rideau, et disait, en voyant dormir le studieux portemanteau, que ce n'était pas la peine de l'éveiller.

Tandis que notre chef vigilant nous croyait assoupis par la vapeur des calculs algébriques, nous dansions de tout notre cœur avec nos charmantes convives. Une d'elles, nommée Joséphine, me plut par sa vivacité, et accepta avec joie toutes les offres que je lui fis : ces nouvelles amours durèrent près de huit jours ; au bout de ce temps Joséphine m'ennuya, et je l'abandonnai. J'avais fort peu d'argent ; c'était un obstacle à tous mes projets d'amusements. Le souper que j'avais donné m'avait inspiré beaucoup de goût pour tenir maison ; toutes les fois que j'allais manger à l'auberge, je me lamentais avec Estevan du malheur de n'avoir pas une table à nous où nous pussions inviter nos amis et nos amies : manger toujours entre hommes nous paraissait trop ennuyeux ; mais il fallait de l'argent pour manger avec des femmes, et nous n'en avions point. Nous conclûmes qu'il fallait faire comme si nous en avions, et voici le parti que nous prîmes : la marchande de poisson qui nous avait donné à souper était jeune et jolie ; son mari courait le pays et n'était point avec elle ; une sœur, fille encore, et assez bien de figure, demeurait dans sa maison et l'aidait

à faire son commerce. Estevan et moi nous nous attachâmes, lui à la sœur, moi à la maîtresse ; nous fûmes aimés en peu de temps... Alors tout le poisson nous appartint, et au lieu de le faire vendre, nous aimions bien mieux le manger avec nos amis. Tous les soirs nous commandions un souper de cinq ou six couverts, et lorsque nous rencontrions de nos camarades, nous leur offrions du saumon frais avec cet air d'aisance de grands seigneurs dont la table est toujours ouverte. Nos belles, aussi généreuses que tendres, ne trouvaient jamais qu'il y eût trop de convives ; le plaisir et l'amour présidaient à nos soupers : on y chantait, on y riait, et Estevan et moi nous faisions les honneurs du saumon frais avec toutes les grâces possibles. Cette agréable vie dura près d'un mois ; mais, au bout de ce temps, le maudit mari revint de ses courses, et resta quelque temps à Durango ; dès ce moment, adieu le plaisir ; il fallut retourner à l'auberge, et nos tendres amantes furent aussi fâchées que nous du triste séjour que faisait le mari auprès d'elles.



# CHAPITRE VI

## *Claire.*

Estevan et moi nous attendions impatiemment que le cruel époux qui avait dérangé nos soupers recommençât ses voyages, et tout en attendant nous cherchions à charmer notre ennui en courant les petits bals qui se donnaient dans la ville. En Biscaye, le peuple aime beaucoup la danse, et l'on se rassemble les dimanches et les fêtes dans une salle illuminée de trois ou quatre chandelles : là, une vieille femme, armée d'un violon, dont l'archet n'a plus que quelques crins et point de colophane, écorche une contredanse sur trois cordes, qui crient toujours toutes à la fois ; chaque danseur donne un sou pour lui et pour sa danseuse, et des bancs de bois rangés autour de la salle servent de siège à ceux qui se reposent par fatigue ou par économie ; la cheminée, aussi large que haute, est l'asile des enfants de la joueuse de violon, qui interrompt de temps en temps ses triples accords pour les empêcher, à coups d'archet, de faire trop de tapage. Ce fut dans une de ces salles qu'Estevan et moi nous entrâmes certain dimanche,

et que, tout en regardant danser les gentilles citoyennes de Durango, j'en découvris une, grande, bien faite, et qui me parut charmante. Ce n'était pas la beauté de sa figure qui me plaisait, car elle était à peine jolie ; mais je ne savais pourquoi toute sa personne m'enchantait : elle était assise sur le bout du banc ; c'était la fille de la joueuse de violon. Je m'approchai d'elle, et mon cœur battait ; j'étais surpris de ne plus sentir cette hardiesse que mes aventures, mes soupers et mes victoires m'avaient donnée ; je tremblais presque en regardant Claire (c'était son nom), et je ne savais comment lui parler. Estevan, qui vit mon embarras, et qui ne tremblait point du tout, entama la conversation ; mais Claire la termina tout de suite par une réponse laconique ; à peine daigna-t-elle nous regarder, et l'air de fierté que je lui trouvai redoubla l'amour qui m'enflammait déjà. Pendant tout le temps que dura le bal, je pus à peine dire deux mots à Claire, qui avait soin de répondre fort haut à toutes les questions que je lui faisais tout bas. Le bal fini, il fallut s'en aller, et je me retirai chez moi véritablement amoureux.

Claire avait une sœur nommée Victoire, qui était plus jolie, mais moins aimable qu'elle. Je persuadai à Estevan qu'il était amoureux de

Victoire ; Estevan le crut dès que je l'eus prié de le croire : nous voilà tous les deux épris des deux sœurs, mais d'une manière différente ; j'adorais Claire, au lieu qu'Estevan n'aimait Victoire que par amitié pour moi.

Je ne veux pas vous ennuyer en vous détaillant tous les billets, toutes les lettres que j'écrivis à ma chère Claire, et qu'elle me renvoya toujours sans les avoir ouverts. Je me trouvais partout où elle allait ; je la suivais à l'église, dans ses promenades ; j'étais toujours sur ses pas : peine inutile ! Claire faisait à peine semblant de me voir. Deux mois se passèrent sans pouvoir lui dire un mot, et tant de vertu ne faisait qu'accroître mon amour. A force de suivre Claire, je connus bientôt ses sociétés, et je fis tout au monde pour y avoir entrée. La maison d'un menuisier, parent de Claire, était l'une de celles où elle allait le plus souvent : j'y venais chaque jour faire faire une équerre ou une règle, et mes politesses gagnèrent le cœur de la femme du menuisier : je lui demandai la permission de lui faire quelquefois ma cour ; cette permission ne me fut point refusée. Ce fut dans ces visites que j'eus enfin le bonheur d'entretenir ma Claire, et que je vins à bout de la convaincre de mes sentiments : quand on se croit aimé, on est tout prêt à rendre amour pour amour,

si déjà on ne l'a rendu. Claire daigna me donner de l'espoir : quelques présents me gagnèrent son cœur, et bientôt je me crus aussi aimé d'elle que je l'aimais moi-même. Je ne la voyais pas plus souvent : j'étais obligé de prendre l'heure de mon dîner pour passer avec elle quelques instants ; c'était ordinairement depuis une heure jusqu'à deux qu'elle m'introduisait dans une salle basse où elle travaillait avec sa sœur. Estevan ne venait point avec moi ; il aimait mieux dîner que faire l'amour : moi je portais du café à Claire ; nous le faisions ; nous le prenions ensemble ; rien ne me paraissait comparable à ces doux moments ; et comme l'heure à laquelle je la quittais était consacrée à une leçon de dessin, je faisais toujours servir mes crayons à me retracer celle que je venais de voir. Chaque jour me retrouvait d'autant plus amoureux, que ma pudique amante avait grand soin d'éloigner tout ce qui, selon elle, ne tendait qu'à déshonorer l'amour : excepté quelques doux baisers qu'elle me permettait, tout le reste m'était défendu, encore avait-elle soin de régler le nombre de ces baisers : et moi, qui étais aussi soumis que tendre, je me gardais bien de lui désobéir ; je tâchais seulement de la faire tromper dans ses calculs.

Cependant un jour j'arrivai de meilleure

heure qu'à l'ordinaire : sa sœur Victoire n'était point avec elle ; Claire était seule. Je fus si surpris de mon bonheur, que la regarder et voler dans ses bras, ne fut l'affaire que d'une seconde. Je la pressais contre mon cœur, mes yeux dévoraient ses charmes ; mes lèvres étaient collées aux siennes ; je ne parlais pas, mais que de baisers lui expliquaient mes pensées ! Ce langage si tendre, si supérieur à tous les autres, Claire l'entendit ; elle me demandait grâce avec cet air qui ne l'obtient jamais : je la lui promis cependant ; je la mis sur mes genoux, je la regardais, ma main gauche la soutenait, et ma droite serrait la sienne ; nous nous faisions des protestations d'une éternelle constance ; je lui jurai de réprimer mes désirs, je lui tins parole ; mais, en lui promettant de ne pas prétendre aux plaisirs qu'elle me devait peut-être, je ne voulus pas... Claire trouvait mes raisonnements bons, et j'étais toujours à ses ordres pour raisonner, lorsqu'une aventure tragique vint me séparer quelque temps de ma tendre Claire.



## CHAPITRE VII

*Querelles ; batailles ; prison.*

Je ne songeais qu'au bonheur d'aimer ma Claire et d'en être aimé : le temps que je passais sans la voir était employé à penser à elle ; je vivais peu avec mes camarades ; le seul Estevan était le dépositaire de mes secrets amoureux, et je le menais avec moi chez mon amante le plus souvent que je pouvais. Un soir qu'il y était venu, Claire se plaignit de ce que des élèves, en la voyant passer, avaient ricané et l'avaient appelée par mon nom. La fureur s'empara de moi, et Estevan me promit de m'aider dans ma vengeance. Nous courons donc trouver les deux ricaneurs : celui qu'Estevan attaqua s'appelait Enrique, et ne se fit point tirer l'oreille ; il alla se battre avec Estevan, qui lui donna trois coups d'épée. Je fus moins heureux ; celui que je provoquai s'appelait Carlos, et soutint des propos assez vifs sans s'en offenser. Comme je les redoublais, je fus entendu d'un de ses amis, qui, piqué du sang-froid de Carlos, vint prendre sa place et accepta le cartel avec joie. C'était la première fois que je me servais de mon

épée ; mon ennemi avait l'avantage de l'expérience et de la taille ; il profita de la précipitation avec laquelle je m'élançai sur lui, et, en me présentant seulement sa pointe, il me perça le bras, ou plutôt je m'enferrai moi-même. Je fus médiocrement fâché d'être blessé ; j'aurais mieux aimé être le vainqueur ; mais, sans aucun doute, j'aimais mieux ma blessure que de de ne point avoir eu d'affaire à mon âge. Quel bonheur ! je me croyais un personnage : avant dix-sept ans j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. J'allai me faire panser chez la belle Claire, et j'attendis à peine que je fusse guéri pour me faire une seconde affaire. J'étais jaloux de ce qu'Estevan avait partagé ma vengeance ; les blessures qu'il avait faites à Enrique me paraissaient un vol fait à mon courage. Je fis confidence de cette idée à Enrique, qui m'offrit de me satisfaire, et nous nous portâmes sur le pré : nous étions animés l'un contre l'autre depuis longtemps ; cette Joséphine que j'avais aimée pendant huit jours avait été adorée de lui. Enrique fut aussi enchanté que moi de l'occasion qui se présentait : nous nous battîmes donc avec colère, et je lui portai un coup d'épée avec si peu de ménagement, que ma lame, rencontrant sa coquille, se brisa en mille morceaux. Comme j'allais cher-

cher une autre épée, on vint nous séparer. Nous nous promîmes, par un serrement de main réciproque, de nous rejoindre, et je courus chez Claire lui conter tous mes combats.

Claire descendait vraisemblablement de quelque illustre Amazone, car mes duels lui faisaient toujours plaisir ; et elle me parut si guerrière, que je crus ne pouvoir lui faire un don plus cher que celui de cette épée que j'avais brisée en combattant pour elle. Claire en reçut les morceaux avec une reconnaissance qui m'enflamma encore davantage ; mais, hélas ! on ne me laissa pas le temps de lui répéter combien son héroïsme me plaisait. Don Garcias, le commandant de l'école, avait appris nos querelles et nous fit conduire, le brave Estevan et moi, dans une prison où nous n'avions qu'une planche pour dormir et de la soupe et du pain pour dîner. Ah ! il fallait entendre Estevan se lamenter de ce que nous avions négligé nos marchandes de poisson ! Si nous eussions été constants, disait-il, nous ne serions pas ici, ou si nous y étions, le saumon frais y viendrait ; au lieu que ta Claire te nourrit avec des lettres, et moi je crève de faim et d'ennui. — Je consolais Estevan, et je désirais autant que lui que le jour de notre délivrance arrivât.

## CHAPITRE VIII

*Fin de la captivité. Nouvelle inconstance impardonnable. Nouvelles querelles ; nouvelle prison. Départ de Durango.*

Au bout d'un mois, don Garcias nous crut assez punis et nous envoya chercher. J'écoutai avec distraction la morale qu'il me débita ; je grillais de sortir de chez lui pour voler chez Claire. Jugez de mes transports en la revoyant ! Je ne fus pas content de la joie qu'elle fit paraître, je ne la trouvai pas assez vive ; il me semblait qu'un amant qui sortait de prison devait faire tourner la tête de l'amante qui le revoyait. Je dissimulai cependant mon mécontentement ; mais mon amour en fut refroidi, et une vanité mal entendue lui porta le coup mortel. Un de mes amis vint me confier qu'il avait entendu parler de moi à une demoiselle, de celles que l'on appelle dans les garnisons demoiselles comme il faut, et qui sont presque toujours comme il ne faut point. Cette demoiselle avait amèrement déploré l'aveuglement qui m'attachait à Claire ; elle avait dit que j'étais fait pour prétendre à mieux, et mon ami me le répéta

d'un air à me donner beaucoup d'amour-propre. Je voulus voir cette demoiselle, je la trouvai assez bien : je lui parlai ; elle me répondit d'une manière peu équivoque ; mon amour tenait pourtant encore. Malheureusement Claire eut une petite fluxion sur les yeux, et la fluxion acheva de me détacher d'elle. Vous vous indignez contre moi, mon cher lecteur, vous avez raison ; hélas ! je rougis en vous racontant mon inconstance : ce qui me fâche le plus, c'est que j'aurai à rougir plus d'une fois.

Claire fit quelques démarches pour regagner un cœur que je ne lui ôtais qu'avec des remords, mais la vanité l'emporta sur ces remords ; Claire avait beau m'écrire, Claire n'avait plus ses beaux yeux, et je ne répondais point à ses lettres : je me croyais disculpé en disant à Estevan que la Providence était juste, puisqu'elle faisait faire autant de pas à mon amante abandonnée que j'en avais fait dans le temps où j'étais méprisé. C'est pour que tout soit égal, m'écriais-je ; et j'évitais de rencontrer Claire.

Cette même Providence, dont j'admirais l'équité, ne me laissa pas jouir longtemps de ma perfidie : à peine y avait-il huit jours que je suivais ma demoiselle comme il faut, lorsque l'on persuada à ce Carlos, que j'avais provoqué en vain, de se laver des soupçons que son silence avait fait concevoir ; et Carlos, craignant le déshon-

neur, vint me rappeler mes vivacités et m'en demander raison. J'allai au rendez-vous avec cet air d'assurance d'un homme coutumier du fait ; je comptais réparer l'honneur de Carlos par une blessure légère ; mais à peine je fus en garde, que Carlos tomba sur moi comme un lion : en vain je crus l'arrêter en tirant à sa figure, qu'il avait fort jolie ; rien n'intimida mon brave adversaire, qui me fit une blessure en moins de deux minutes de combat. Cet échec me fut d'autant plus douloureux, que c'était en présence d'Estevan et de plusieurs témoins. Estevan voulait prendre ma place et me venger : on contint son courage et son amitié, et l'on me reconduisit chez moi. De là je fus transporté à l'hôpital des élèves, et de l'hôpital en prison, où don Garcias me tint six semaines : c'est quelquefois la demeure des héros, ainsi je m'en consolai ; mais don Garcias avait pris la chose au grave ; il me regardait comme un tapageur, et il obtint un congé pour me faire aller chez mes parents mûrir ma tête. Je restai en prison jusqu'à l'arrivée du congé, et, quand je sortis de captivité, don Garcias me donna un cheval, me prêta deux piastres, ce qui revient à peu près à douze livres de notre monnaie, et m'ordonna de partir. J'embrassai mon cher Estevan, je montai à cheval, et pris la route d'Avilas, dont je n'étais éloigné que de vingt lieues.

## CHAPITRE IX

*Voyage économique. Fête à Rovillo. Ce qui s'ensuivit. Départ pour Madrid.*

Des douze francs que don Garcias avait bien voulu m'avancer j'avais été obligé de payer pour neuf francs de dettes criardes, et il ne me restait plus qu'un petit écu pour faire vingt lieues, payer mon cheval de louage, le nourrir, nourrir un homme qui me suivait pour ramener mon cheval, et dîner moi-même en chemin.

Pour comble de malheur, ce cheval ne devait me conduire que jusqu'à Oviédo, où je devais en louer un autre, toujours avec mon petit écu. Je réfléchissais tristement aux moyens de remplir tant de devoirs avec trois livres, et je ne trouvai d'autre expédient que de faire les vingt lieues sur le même cheval, sans le faire manger, et sans manger moi-même. Mon guide, à qui je confiai mon projet, le désapprouva beaucoup ; mais il était à pied, et moi à cheval. Je lui dis de se rendre à son aise à Avilas, où je le paierais et lui rendrais sa monture ; et, sans m'informer si la chose lui convenait ou non, je piquai des deux, et, à force de coups d'éperon, j'arrivai

à Avilas sans avoir débridé et sans avoir touché à mon petit écu. Je trouvai le château désert ; don Avilas et tout son monde étaient allés souper à l'abbaye de Santo-Pedro, à un quart de lieue d'Avilas. Je mis mon cheval à l'écurie, ou, pour mieux dire, sur la litière, et, prenant mes jambes à mon cou, je gagnai l'abbaye le plus vite que je pus, comptant bien satisfaire la faim qui me pressait depuis le matin. Je fus reçu à merveille par l'abbé Taschero et par don Avilas. Je me mis à table avec grand plaisir, je mangeai comme un ogre, et l'on me ramena le soir à Avilas, où arriva le lendemain mon guide, à qui je payai, avec l'argent que don Avilas me prêta, sa course et celle du cheval qui était fourbu.

Don Angelo, dont je vous ai déjà parlé, était encore exilé à Avilas, et dans l'instant où j'y arrivai il était fort occupé d'une fête qui devait se donner dans un château voisin : voici à quelle occasion. La marquise de Careva, femme de qualité, et dont le mari était notre ambassadeur en Hesse, était venue passer l'été dans sa terre de Rovillo, située à une petite lieue d'Avilas. Elle avait amené avec elle son fils, âgé de dix ou douze ans, et cet enfant, ou plutôt son précepteur, conçut le projet de donner une fête à sa mère le jour de l'Assomption. Don Angelo,

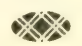
qui allait souvent à Rovillo, fut dans le secret et se mit à la tête de tous les arrangements. J'arrivai sur ces entrefaites. Je connaissais depuis mon enfance la marquise de Careva ; je fus enchanté d'être le lieutenant de don Angelo pour tous les préparatifs de la fête. Ils se firent sans que celle pour qui nous travaillions s'en doutât ; l'on eut soin de la faire aller dîner à Avilas le jour de la fête, et le soir, à son retour, son carrosse s'arrêta devant la porte d'une grange ; elle y entra, et trouva un fort joli petit théâtre : une musique complète la reçut ; la toile se leva, et nous jouâmes deux comédies, dont l'une était faite pour elle. La marquise, transportée, vint embrasser tous les acteurs et actrices. Elle voulut retourner à son appartement, elle le trouva transformé en un café ; tous les gentilshommes du canton s'étaient rassemblés au château ; le café était rempli de petites tables de quatre couverts chacune ; chaque table était sous un berceau de verdure parfaitement illuminé ; un garçon de café, vêtu de blanc et orné de rubans roses, était à la porte de chaque berceau pour servir les quatre convives ; des guirlandes de fleurs unissaient les différents berceaux, et étaient si artistement rangées, qu'elles formaient partout le chiffre de la marquise de Careva. Pendant le souper une musique charmante

ajoutait à l'illusion, et la marquise, transportée, se croyait à peine la maîtresse du café. Après souper, feu d'artifice, et, après les fusées, des proverbes. Le bal nous conduisit au jour. Tant que le soleil demeura sur l'horizon, tous les habitants de Rovillo dormirent : le soir on se réveilla pour recommencer, et, pendant trois nuits que la fête dura, le désordre le plus agréable et la joie la plus vive régnèrent dans le château. Pour préparer cette fête j'avais fait plusieurs séjours au château de Rovillo ; rien ne lie comme la comédie, il faut être toujours ensemble ; les répétitions générales, particulières, le secret que l'on veut y mettre, tout cela rapproche infiniment, et, tout en répétant un rôle de valet, j'étais devenu amoureux d'une petite demoiselle qui jouait les amoureuses, et les jouait presque aussi froidement que M. l'amoureux, et c'est beaucoup dire. Cette jeune personne s'appelait dona Rincôra : elle était jolie comme un ange, bien faite, blanche comme un lis, douce, timide, mais elle avait peu d'esprit ; et je suis certain que, pendant trois semaines à peu près que dura ma passion pour elle, malgré mes assiduités, malgré mon affectation à être toujours auprès d'elle, malgré mon attention à lui adresser des choses agréables, malgré même cinq ou six demi-déclarations, je suis convaincu qu'elle

ne se douta seulement pas que je l'avais distinguée. Cette froideur m'irritait, loin de me décourager, et le dépit me soutenait presque autant que l'amour.

Après la fête je revins à Avilas avec une dame qui avait joué la comédie avec moi, et qui, par la suite, tiendra une grande place dans ces mémoires. C'était dona Menilla. Dona Menilla était née fille de qualité des Asturies ; elle avait eu une grande passion longtemps traversée par son père et par sa famille ; sa constance avait surmonté tous les obstacles, et à la fin elle avait épousé don Menillo, qu'elle aimait depuis tant d'années. Leur union était aussi heureuse qu'elle avait été difficile à former. Ils étaient chéris et estimés de toute la province ; mon oncle avait été assez heureux pour être un des premiers à les accueillir ; ils étaient allés plusieurs fois à Avilas pendant que j'étais page, et les malheurs et la constance de dona Menilla me l'avaient fait connaître avant de l'avoir vue. Je fis une connaissance réelle avec elle chez la marquise de Careva ; elle contribua plus qu'une autre aux charmes de la fête, par son esprit et par ses talents. Dona Menilla est une des meilleures musiciennes d'Espagne ; la harpe et le piano enchanteraient sous ses doigts, si les agréments de son chant ne l'emportaient encore sur ces

harmonieux instruments. Ses talents, dont elle est peu fière, ne sont rien auprès du charme de son esprit ; son imagination, naturellement vive, est tempérée par un fonds de tendresse que ses malheurs ont augmenté ; née pour aimer, et ayant rempli sa destinée, elle a plus de sensations que les autres femmes ; et l'atmosphère qui l'entoure est d'un air plus doux que celui que l'on respire ailleurs. Son époux, le plus loyal des hommes, mérite tout ce qu'elle a fait pour lui, par une franchise, une candeur et une égalité inaltérables. On connaissait à Avilas le prix de deux hôtes si aimables, et c'étaient eux que mon oncle avait le plus regrettés en quittant les Asturies. Je restai peu de temps avec eux, parce que cet oncle m'écrivit de me rendre à Madrid, où je trouverais de nouveaux ordres de lui pour aller le joindre. J'obéis, je pris congé avec peine des habitants d'Avilas, et je partis pour Madrid, en emportant un petit souvenir tendre de dona Rincôra.



## CHAPITRE X

*Séjour à Madrid. Aventure du Colisée. Départ et arrivée à Fernixo.*

En allant à Madrid, je m'arrêtai un jour chez don Britinno, avocat général du Conseil de Castille, et exilé dans sa terre, comme tous les autres membres de ce Conseil ; don Angelo m'y avait conduit, et je l'y laissai un peu épris des charmes de madame l'avocate générale. Je continuai ma route vers Madrid par une voiture publique, et mon premier soin fut, en arrivant dans cette grande ville, d'aller voir l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil que le roi avait substitué à celui qu'il avait exilé. L'abbé Marianno me reçut à merveille, me remit de l'argent que mon oncle lui avait envoyé pour moi, et je n'eus pas plus tôt cet argent, que je brûlai de ne l'avoir plus ; cela ne fut pas long : le spectacle, et mille autres occasions de dépense qui s'offrent à Madrid à chaque pas consumèrent bientôt le peu de piastres que mon oncle m'avait fait donner. Il ne m'arriva rien d'intéressant pendant le séjour que je fis dans la capitale, excepté une

petite histoire qui ne fut pas très glorieuse pour moi. J'étais au Colisée avec mon uniforme d'artillerie. J'aperçus une fille bien mise et très jolie ; j'allai l'accoster ; j'eus de la peine à lier la conversation, parce que mon habit bleu ne lui donnait pas grande idée de mon opulence : enfin je parvins cependant à causer avec elle, et je fus joint dans le moment par un des amis que je m'étais faits dans les Asturies. Cet ami vit bientôt quels étaient mes projets, et, pour les seconder autant qu'il pouvait, il me demanda de l'air du monde le plus simple si j'avais mon carrosse ; je répondis aussi simplement que j'étais à pied, parce que j'avais un cheval boiteux. La belle dame écoutait et ne disait rien ; mon ami et moi lui offrîmes de la ramener en fiacre, et ce ne fut pas sans avoir beaucoup juré contre le malheur d'avoir un cheval boiteux. Notre belle avait l'air de nous croire ; elle consentit à être reconduite : nous sortons, et je ne me possédais pas de joie : je cours chercher un fiacre, il n'y en avait plus ; quel malheur ! Je la décide à aller à pied ; elle s'y résout, et me voilà dans l'allée du Colisée, serrant de toutes mes forces le bras de ma belle, la conjurant d'aller plus vite, et regardant à peine mon ami, qui courait presque pour nous suivre. Tout à coup la belle s'arrête, et me dit : — Je suis perdue ! voilà mon amant

qui vient à nous ; il est jaloux, et, s'il nous voit, rien ne me dérobera à ses fureurs. — Rien, beauté divine ? Ah ! pensez mieux de mon courage.

> Avant d'aller au cœur que son bras veut percer,
> Voilà par quel chemin ses coups doivent passer.

En disant ces vers, j'avais une main sur la garde de mon épée ; mais elle reprit avec vivacité : — Écoutez, un combat ne servirait de rien ; allez-vous-en ; je m'appelle mademoiselle Clarisse, je loge rue d'Estramadoure, au premier, chez un tapissier : demain, à deux heures, je vous attends ; il y a un pied de biche à la sonnette. Elle se dégage de mon bras en me disant ces mots ; je cours après elle pour savoir s'il y avait plusieurs tapissiers : — Il n'y en a qu'un, me cria-t-elle ; et je la perds de vue.

Je me gardai bien de dire à mon ami l'adresse de la belle Clarisse. Je retournai chez l'abbé Marianno, ivre de joie : pendant tout le souper je ne tenais point sur ma chaise, je riais tout seul de ma bonne fortune ; je comptais à part moi toutes les heures qui me restaient jusqu'au lendemain ; je me disais que ceci ne ressemblait point aux belles de Durango. Diable ! quelle différence ! une beauté de Madrid, bien mise, bien parée ! Cette aventure devait m'immortaliser : on avait beau me demander d'où venaient

mes sourires, mes distractions et mes sauts sur ma chaise, je répondais avec un petit air mystérieux que ce n'était rien. Enfin j'allai me coucher, enfin je m'endormis, enfin six heures du matin sonnèrent, et je sautai à bas de mon lit pour me mettre à ma toilette.

Jamais mon perruquier n'a été tant grondé ; j'avais pris trois miroirs pour me voir de partout : à huit heures j'étais coiffé, habillé, adonisé. Je prends un fiacre, et je dis prudemment : Au coin de la rue d'Estramadoure. Le cocher fouette, et j'arrive. Je descends, je paie, et, tout en payant, mes yeux cherchaient le tapissier. Je parcours la rue, j'en découvre un, je monte sans hésiter, je vois une porte, je vois le pied de biche que la belle Clarisse m'avait indiqué ; je tressaille, je sonne ; une vieille femme vient m'ouvrir et me demande qui je veux : — Mademoiselle Clarisse, lui dis-je d'un air impatient ; elle me ferme brusquement la porte au nez, en me disant une injure que je n'entendis pas trop bien. Confondu de l'accueil, je crois m'être trompé ; je descends pour demander au tapissier chez qui j'avais frappé : c'était chez un vieux prêtre qui demeurait avec sa vieille gouvernante, et mademoiselle Clarisse était inconnue dans le quartier.

Un peu confus de mon aventure, j'allai dé-

jeuner tout seul dans un café. J'y réfléchis sur le peu de certitude des biens de ce monde, et je revins dîner tristement chez l'abbé Marianno, où je fus moins gai et plus tranquille sur ma chaise que je ne l'avais été la veille.

Pendant mon séjour à Madrid j'avais eu l'honneur de revoir l'infant don Juan, qui m'avait fort bien accueilli ; j'avais été faire visite à tous mes amis, à tous mes protecteurs ; don Sibalto, le beau-père de don Avilas, m'avait comblé de caresses, et sa maison m'était ouverte à toute heure ; toutes mes anciennes connaissances m'avaient revu avec plaisir, et j'avais profité de mon séjour à Madrid pour renouer des liens que l'absence affaiblit au moins, si elle ne les rompt pas.

Je reçus bientôt une lettre de mon oncle, qui m'ordonnait de partir de Madrid avec l'abbé Marianno, qui venait à Fernixo voir don Lope de Véga son oncle. Je devais voyager dans un carrosse que mon oncle faisait faire, et qui devait suivre la chaise de poste de l'abbé Marianno ; mais cet abbé, qui n'aimait pas mon oncle, voulut lui faire la petite niche de laisser sa voiture à Madrid : en conséquence, sous prétexte qu'elle n'était pas finie, il me dit de me préparer à courir devant sa voiture. La poste n'était pas une allure effrayante pour moi ; j'achetai des

bottes et un fouet, et je partis de Madrid, galopant devant la chaise de l'abbé Marianno, où il était avec un de ses amis nommé Soravo, et qui voulait aller voir don Lope sous les auspices de son neveu.

Au bout de deux jours de route, nous nous arrêtâmes à cinquante lieues de Madrid, chez don Bertiro, premier président du nouveau Conseil de Castille : nous nous y reposâmes trois jours, après quoi nous nous remîmes en route ; et, après trois journées terribles, dans l'une desquelles je fus vingt-trois heures à cheval, après avoir passé de nuit les montagnes affreuses du royaume de Valence, toujours marchant au bord des précipices, et ne pouvant cependant pas vaincre le sommeil qui m'accablait, après quatre chutes qui ne me firent nul mal, j'arrivai à Fernixo, moulu, couvert de boue, et accablé de fatigue et de besoin de dormir.



## CHAPITRE XI

*Ce que c'était que ma tante, seconde du nom.*
*Épisode de Podilletta.*

Il était onze heures du matin lorsque j'entrai au grand galop dans la cour du château de Fernixo ; j'avais laissé loin derrière moi l'abbé Marianno et son compagnon de voyage. Je reconnus à peine Fernixo, tant Lope de Véga l'avait embelli. La première personne que je rencontrai fut l'aumônier de don Lope. Je lui demandai des nouvelles de ce grand homme : cet aumônier ne me reconnut pas, et m'apprit que don Lope et dona Nisa étaient allés dîner chez un voisin. Alors je me fis conduire à l'appartement de mon oncle, qui était aussi sorti. Fâché de ne trouver personne, je demandai où logeait la nouvelle femme de mon oncle. On me mena à sa porte, à laquelle il n'y avait point de clef : je frappe, j'entends une petite voix féminine qui crie : — Qui est là ? — Moi, repris-je. — Qui, vous ? — Le neveu de mon oncle, répondis-je de la meilleure foi du monde. Sur-le-champ la porte s'ouvre, et une petite femme me saute au cou avec un transport de joie que je ne pouvais comprendre.

Ma tante, car c'était elle, m'accablait d'embrassements, et me disait les choses les plus tendres. Moi, qui la voyais pour la première fois, qui étais excédé de fatigue, je ne répondais pas un mot à tous ses discours, et ma froideur commençait à piquer ma tante, lorsque mon oncle arriva. J'allai à lui, je l'embrassai ; et comme sa femme fit quelques pas pour venir à nous, je m'aperçus qu'elle boitait ; alors j'ouvris la bouche, qui avait été fermée jusque-là, pour lui dire qu'elle avait une épine dans le pied. — Non, mon neveu, reprit-elle, ce n'est rien. — Pardonnez-moi, madame, lui dis-je, car vous boitez beaucoup. — Mon neveu, c'est que je suis boiteuse. — Ah ! c'est différent. Voilà mon premier compliment à ma nouvelle tante. Elle n'était pas mal de figure, elle n'était pas sans esprit, et don Lope avait assez d'amitié pour elle ; mais elle avait un fonds d'aigreur et d'impatience dans le caractère qui la faisait souvent disputer ; elle était coquette avec tous les hommes, et méchante avec toutes les femmes ; grande caresseuse, les baisers et les larmes ne lui coûtaient rien ; et en moins d'une heure je m'aperçus à merveille que mon oncle était absolument subjugué par elle. Je la priai de vouloir bien me faire donner à dîner et un lit ; mais elle avait trop d'amitié pour moi pour m'accorder toutes mes

demandes ; elle me fit manger un morceau, et voulut me conduire avec elle chez un Minorquois de ses amis qui leur donnait à souper. J'allai donc m'habiller malgré ma fatigue, et pendant ce temps arriva l'abbé Marianno, qui reçut assez froidement les politesses dont l'accablait ma tante. Enfin nous montâmes en carrosse, et nous partîmes pour la maison du Minorquois. Pendant le chemin ma tante me combla de caresses ; pendant le souper ce fut de même ; moi, je n'étais occupé qu'à m'empêcher de succomber au sommeil. Enfin nous revînmes à Fernixo, j'eus la permission de m'y livrer. Le lendemain je fis ma cour à don Lope et à dona Nisa, qui me reçurent à merveille. Dona Nisa eut une conversation avec moi pour m'assurer que ce n'était pas elle qui avait marié mon oncle. Elle me faisait trop d'honneur en croyant que je m'en occupais, je pensais à tout autre chose ; et, pendant mon séjour à Fernixo, je ne songeai qu'à me distraire et à chercher de la dissipation.

Il y avait au château une petite enfant de huit ans que dona Nisa aimait avec passion ; c'était la fille de cette dona Podilla, nièce du grand Caldéron, que don Lope avait dotée et mariée. La jeune Podilletta n'était pas jolie, mais sa petite mine était pleine d'esprit : vive comme le

salpêtre, elle impatientait souvent dona Nisa qui lui montrait à jouer du clavecin ; mais, au milieu de la plus grande colère, une saillie de Podilletta faisait éclater de rire dona Nisa. Cette petite fille était insupportable, mais charmante, et ses grâces égalaient ses défauts. Fort avancée pour son âge, elle entendait presque tout ce que l'on disait ; elle n'était encore animée que par le feu de son esprit, mais l'on pouvait dire avec confiance que bientôt un autre feu viendrait s'y joindre, et, quoiqu'elle n'eût que huit ans, de temps en temps on en voyait poindre des étincelles.

Podilletta prit beaucoup d'amitié pour moi ; elle était toujours à mes côtés, elle m'embrassait souvent, souvent ce n'était pas sur mes joues, et elle faisait semblant de s'être trompée. Dès que je sortais avec mon fusil, pour aller tuer quelques becfigues dans les vignes, Podilletta me suivait, elle me tenait par la main, se cachait derrière moi à l'instant où je tirais, et courait ramasser l'oiseau tué, en sautant sur les échalas avec une agilité et une grâce charmantes. On se moquait de l'amour de Podilletta, et la moindre raillerie là-dessus la mettait en colère : cette enfant était singulière pour son âge. Une conversation qu'elle eut avec moi m'étonna plus que tout ce que nous avions vu.

Nous revenions de la chasse tous les deux ; elle portait mon gibier, suivant sa coutume, et me donnait la main, lorsqu'un chien vint nous aboyer et lui fit peur : je pris une pierre et j'en frappais le chien. — Ah ! prends garde, dit Podilletta, ce chien pourrait venir te mordre. Podilletta n'avait pas coutume de me tutoyer ; je fus un peu étonné de cette nouveauté, et, sans vouloir la lui faire apercevoir, je lui répondis : — Il n'y a rien à craindre, n'ayez pas peur... — Ah ! ce n'était pas pour moi que j'avais peur ; mais apparemment monsieur trouve mauvais que je l'aie tutoyé... — Moi ? non, je vous assure ; au contraire, vous m'avez fait plaisir... — Ah ! si cela était, vous m'auriez dit : tu m'as fait plaisir... — Ne soyez pas fâchée, Podilletta, si je ne vous tutoie pas, ce n'est permis qu'à des frères et sœurs, et à des maris et femmes... — C'est permis aussi à ceux qui s'aiment, et voilà pourquoi vous ne vous le croyez pas permis, parce que vous ne m'aimez pas... — Je vous aime de tout mon cœur, ma chère Podilletta... — Ah ! vous m'aimez ? Comment m'aimez-vous ?... — Comme la sœur la plus gentille que l'on puisse aimer... — Monsieur, je ne veux point de cette amitié-là, et j'aime mieux n'être point aimée que de l'être comme cela... — Eh ! comment voulez-vous donc que je vous aime, Podilletta ?... — Comme

un mari aime sa femme quand il y a deux jours qu'ils sont mariés... — Eh bien, je vous aimerai comme ma femme... — En ce cas, dis donc : Je t'aime, et embrasse-moi en disant encore : Je t'aime... — Je t'aime de tout mon cœur, ma chère amie, et je l'embrassai. — Podilletta fut enchantée ; nous fîmes le reste du chemin toujours causant, toujours Podilletta cherchant les tournures de phrases par lesquelles elle pouvait me tutoyer davantage ; et nous arrivâmes au château du meilleur accord du monde.

J'avais résolu de voir jusqu'où irait cette singulière enfant ; de sorte qu'en entrant au salon je dis exprès que je venais de ma chambre. Sans nous être donné le mot, Podilletta dit qu'elle venait de jouer dans le jardin. Elle me proposa bientôt une partie de piquet, que j'acceptai. Podilletta jouait mal au piquet, je la gagnai ; elle se fâcha, je la gagnai toujours. Elle prit de l'humeur et me jeta les cartes au nez. Alors je lui dis du plus grand sérieux, et de manière à être entendu de tout ce qui était dans le salon : — Ce que vous faites là n'est pas bien, Podilletta, après ce qui s'est passé il y a une demi-heure. Tout le monde demande en riant ce qui s'est passé ; je ris moi-même en affectant de regarder Podilletta, qui, rougissant jusqu'au bout des ongles, me lança un coup d'œil terrible.

— Vous êtes un monstre, me dit-elle, et jamais je ne vous reverrai ; en disant ces paroles elle tire sa chaise et sort du salon. C'est en vain que dona Nisa la rappelle ; rien au monde ne peut arrêter sa course. Alors je contai à dona Nisa la plaisante histoire de la petite Podilletta. Dona Nisa en rit moins que ceux qui ne s'intéressaient pas autant qu'elle à Podilletta ; elle se leva pour aller voir ce qu'elle était devenue ; elle la trouva dans son lit avec le pouls très agité et ne voulant voir personne. On la laissa. Le lendemain elle affecta de m'éviter, et depuis ce temps elle ne m'a jamais pardonné mon indiscrétion. Lorsque nous racontâmes tous ces détails à don Lope, il s'écria avec enthousiasme : — Ah ! que c'est respectable !



## CHAPITRE XII

*Nouvelles de Durango. Arrivée de mon père. Ennui, bals, amours, chasse. Vaisseau cassé dans la poitrine de ma tante.*

Cependant le temps s'écoulait ; nous étions au mois de novembre 1772 : je passais mon temps à chasser, à faire de la musique et à aller à une comédie qui n'était qu'à deux lieues de Fernixo. Le soir j'accompagnais avec ma mandoline la petite Podilletta, qui chantait en jouant du clevecin, et qui me conservait toujours sa rancune. J'étais fort bien avec mon oncle ; j'étais encore mieux avec ma tante, malgré les petites querelles que nous avions assez fréquemment ; il y avait plus de ma faute que de la sienne si nos brouilleries ne duraient pas ; mais c'est une vérité que je dois confesser, jamais je n'ai pu garder de fiel contre qui que ce soit plus de vingt-quatre heures ; le sommeil a toujours mis fin à mes inimitiés ; et tous les matins j'allais déjeuner avec ma tante de la meilleure amitié du monde.

Un jour que nous revenions de la comédie, on me remit un paquet de lettres pour mon

oncle et pour moi : j'eus bientôt trouvé les miennes, et j'en vis une adressée à mon oncle, et timbrée de Durango. Je la lui remis avec quelque inquiétude ; cette inquiétude était fondée ; c'était une épître de la marchande de poisson, qui faisait part à mon oncle du goût que j'avais eu pour le saumon frais, et lui envoyait le mémoire de tous ces soupers qu'Estevan et moi nous comptions bien avoir payés.

Ce mémoire se montait à cent écus ; Estevan en avait autant pour son compte ; ainsi six cents francs et les acomptes que nous avions donnés ont sûrement bien acquitté tout ce que nous devions à nos charmantes poissonnières. Mon oncle, qui n'a jamais aimé le saumon, trouva ce mémoire fort ridicule, et faisait semblant de ne vouloir pas le payer ; quand je vis cela, je fis semblant aussi d'être fort triste, fort repentant : je fis encore semblant d'être de l'avis de ma tante sur deux ou trois points où personne n'était de son opinion ; je fis semblant encore de la trouver plus jolie qu'à l'ordinaire, et ma tante me fit payer mon mémoire de saumon.

Cette affaire-là finie, je croyais être tranquille ; mais une autre lettre de Durango vint me donner une alarme plus sérieuse : notre commandant me manda que le roi avait réformé l'École d'artillerie, et que nous étions tous dispersés et ren-

voyés à la suite des différents régiments de ce corps. Je m'en consolai plus aisément que mon oncle, parce que, s'il faut parler franchement, les mathématiques m'ennuyaient fort, et j'enviais intérieurement le bonheur des officiers des autres corps qui avaient le droit de ne rien faire. Je me promis bien de profiter de l'occasion pour rentrer dans ce beau droit. Je ne découvris cependant mon projet à personne ; au contraire, je feignis d'être au désespoir, et mon oncle essaya de me consoler. On écrivit à mon père, on tint conseil chez dona Nisa pour savoir ce que l'on devait demander. Moi, qui n'étais inquiet de rien, j'allais danser avec les filles du village, tandis que l'on se consultait, ou bien je faisais ma cour aux femmes de chambre de dona Nisa, et dès que je voyais tout le monde bien occupé dans le salon à discuter une question intéressante, je passais par la garde-robe, et j'allais causer avec une certaine Rosette qui raccommodait des rideaux dans la salle à manger ; j'allais l'aider à son ouvrage, et je ne rentrais au salon que lorsque les laquais, qui venaient mettre le couvert, m'obligeaient de quitter ma couturière. Quelquefois j'allais à la chasse, et je ne rentrais qu'à la nuit. Un soir que j'en revenais, et que, n'ayant point trouvé de gibier, je m'étais amusé à penser à cette petite Rincôra que j'avais vue

à Rovillo, j'entrai chez mon oncle, qui me dit, d'un ton très sérieux, qu'après avoir mûrement réfléchi à ma position, il m'exhortait fort à quitter le service et à aller habiter la terre de Niaflor avec mon père ; que je l'aiderais, que je me marierais ; et en me débitant là-dessus toutes les belles choses qui sont dites, depuis les Géorgiques jusqu'aux Éphémérides, sur le bonheur de cultiver son champ, il finit par conclure que je ne trouverais le bonheur qu'entre une charrue et une tendre épouse. D'après les souvenirs qui m'étaient venus à la chasse, je lui répondis que j'y consentais de tout mon cœur, pourvu que l'on me fît épouser tout de suite une certaine petite Rincôra, dont j'étais très amoureux depuis très longtemps. Mon oncle, enchanté, prend les nom, surnoms et demeure de la signora Rincôra ; il écrit sur-le-champ à don Avilas, pour lui demander des éclaircissements, et moi je fus décidé pendant toute la soirée à épouser Rincôra, si on me la donnait. Je me couchai, et le lendemain, au déjeuner de ma tante, je lui dis que décidément je voulais servir et ne jamais me marier. La lettre était partie, et, grâce à la prudence de don Avilas, la négociation ne s'entama pas.

Sur ces entrefaites mon père arriva : je le revis avec un sentiment bien vif ; j'ai toujours aimé

mon père autant que moi-même. Ce bon père me trouva grandi, et ne se lassait pas de me le dire ; il m'embrassait à chaque instant du jour. Dès le lendemain de son arrivée il voulut voir un peu comment j'étais dans mes affaires ; le compte n'était pas difficile : j'avais un écu d'argent comptant, un habit retourné, une veste, une paire de culottes, une paire de souliers, un chapeau, deux paires de bas, dont une mauvaise, quatre chemises toutes trouées, deux épées et une cocarde toutes neuves. Mon père me conduisit à la ville voisine et me rhabilla. J'avais un peu l'air de l'enfant prodigue. Don Lope riait beaucoup de tout ce qui m'arrivait. Dona Nisa s'intéressait véritablement à moi ; ma tante disait que j'avais de beaux yeux, mais qu'ils n'étaient pas assez tendres ; mon oncle prétendait que je n'avais nul usage du monde, et que je n'aimais pas assez les femmes : mon père ne disait rien et m'achetait des chemises.

La maison que don Lope faisait bâtir pour mon oncle se trouva prête à peu près dans ce temps-là. Nous quittâmes donc le château de Fernixo, et nous allâmes l'habiter : ce fut dans cette nouvelle maison que mon père et mon oncle décidèrent de me faire entrer dans la marine. Nous écrivîmes à mon protecteur l'infant don Juan, qui était amirante de Castille [1],

pour obtenir une place de garde de la marine. L'infant nous répondit et nous promit qu'il ferait ce qu'il pourrait ; mais les jours se passaient sans que nous eussions de nouvelles certaines : je m'ennuyais beaucoup, et, pour me dissiper, je louai une chambre dans le village, où je donnai des bals tous les dimanches aux belles de Fernixo. Parmi mes danseuses, la fille d'un horloger me parut plus aimable que les autres ; je le lui dis : elle avait quinze ans, elle me répondit qu'elle me trouvait aussi très aimable ; nous aimions mieux nous le répéter que de danser ; ou bien quand nous dansions, c'était toujours ensemble. Je commençais à ne plus tant m'ennuyer, lorsque le père de la naïve Pirennetta jugea à propos de lui interdire le bal. Dès que nous ne pûmes plus nous voir, nous nous écrivîmes, et je lui donnai un petit cœur d'or que ma tante m'avait donné ; ce cœur ne m'avait jamais fait plaisir que dans l'instant où je le donnai à Pirennetta. Elle me donna en échange un petit cœur d'émail que j'attachai à ma montre pour ne jamais le quitter ; nous nous dîmes adieu en pleurant. Elle partit, et nous convînmes d'une certaine marque qu'elle devait faire sur toutes les cheminées des auberges où elle entrerait, afin que lorsque je repasserais je pusse être sûr qu'elle s'était occupée de moi.

Enfin elle partit, et mes bals ne m'amusèrent plus. D'ailleurs le curé et les pères des danseuses ne les approuvèrent pas, il fallut y renoncer. Je me retournai du côté de la chasse, et j'y passai mes journées. Mais le malheur, qui me poursuivait, me fit chasser sur les terres d'un gentilhomme minorquois : ces Minorquois sont très fiers, et s'appellent entre eux magnifiques seigneurs. Le magnifique seigneur me rencontra chassant sur son terrain, et me demanda de quel droit j'y chassais : — De quel droit ? lui dis-je,

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit obscur du reste des humains ;

et je continuai ma chasse. Le magnifique seigneur me demanda mon nom. J'avais bien envie de lui dire : « Tu l'apprendras en recevant la mort » ; mais je crus qu'il était plus beau de ne le point cacher ; je le lui dis à haute voix, et je chassai toujours. Lui, il s'en alla conter à mon oncle que son neveu était fort peu respectueux envers les magnifiques seigneurs. Grande colère de la part de mon oncle, reproches. Enfin je renonçai à la chasse, et je me jetai du côté de la dispute pour passer le temps : mes disputes me brouillèrent presque avec ma tante, qui fut attaquée dans ce moment de la poitrine, et n'en devint qu'un peu moins aimable : comme cette maladie

donne de l'humeur, et qu'elle ne laissait pas d'en avoir beaucoup contre moi, elle eut la charité de m'accuser auprès de mon oncle de lui avoir cassé un vaisseau. Le fait était que ma tante chantait et voulait que je l'accompagnasse avec ma mandoline ; ma malheureuse mandoline était un peu haute à la vérité, et comme je ne savais pas bien l'accorder, je ne voulais pas la descendre ; ma tante chantait à mon ton, et elle prétendait que mon *la* l'avait tuée. Enfin ma tante cracha du sang. Mon oncle se mit à la soigner, et la malade devint chaque jour plus acariâtre. Mon brevet n'arriva point : mon père s'impatienta de tout ce qu'il voyait ; nous prîmes congé de don Lope et de dona Nisa : nous fîmes nos malles, où j'eus soin de mettre la mandoline, et, après avoir embrassé mon oncle et ma tante, nous partîmes de Fernixo le 31 décembre, et prîmes la route de Carthagène.



## CHAPITRE XIII

*Voyage à Madrid ; résultat. Voyage à Avilas. Changement de corps.*

Le chemin que nous parcourions était le même que celui qu'avait suivi la jeune Pirennetta. Je reconnus sur toutes les cheminées les marques amoureuses dont nous étions convenus ; j'y ajoutai les miennes, et j'y traçai partout avec la pointe de mon couteau : « J'aimerai toujours Pirennetta. » Enfin nous arrivâmes à Carthagène ; là je perdis ses charmantes traces, et là je me séparai de mon père. Cette séparation nous coûta des larmes ; il prit la route du royaume de Grenade, et moi celle de Madrid, par la diligence. Il ne m'arriva rien de remarquable, excepté que je retrouvai vers Cuençà les traces de Pirennetta ; mais je les perdis tout de suite après. Je m'amusai fort pendant la route : c'était dans le temps des rois, et nous les tirâmes pendant tout le chemin. Enfin nous arrivâmes à Madrid. Je me logeai dans le premier quartier du palais de don Juan, et le lendemain j'allai faire ma cour : il me reçut avec bonté. Je lui demandai une audience particulière qu'il m'accorda : je lui

peignis combien ma position était triste ; je lui représentai que mes parents désiraient vivement que je servisse dans la marine, mais que, si cela était impossible, ils ne seraient point du tout fâchés de me voir dans son régiment de cavalerie. C'était là le grand objet de mes désirs. L'infant me promit de m'y placer, si je ne pouvais pas l'être dans la marine, et m'exhorta cependant à aller voir à l'Escurial le ministre de la marine, auquel il avait écrit en ma faveur. Il me donna une seconde lettre de recommandation pour lui, et je courus à l'Escurial. Je fus trois jours sans avoir de réponse à ma lettre ; enfin j'en eus une par laquelle la cinquième place vacante m'était promise. Don Juan m'annonça cette triste nouvelle, que j'appris sans me désespérer. Je lui reparlai de la cavalerie, et il me promit de penser à moi dans son premier travail sur son régiment. Un peu rassuré par cette espérance, je restai à Madrid, ménageant mon argent le plus que je le pouvais, cultivant mes connaissances, allant souvent au spectacle, et mangeant presque tous les jours chez l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau Conseil de Castille.

Pendant mon séjour à Madrid, je cherchai à découvrir où était la pauvre Pirennetta. J'y parvins, et j'allai chez l'horloger où son père

l'avait envoyée. Je la trouvai malade : elle était au lit, pâle comme un lis, et je vis à son cou le petit cœur d'or que je lui avais donné : je ne puis pas vous rendre combien je fus ému de voir Pirennetta malade. Je ne pus lui parler en particulier ; elle me pria même de ne pas revenir la voir, parce que son père le saurait et la rendrait plus malheureuse : je lui obéis avec peine ; je n'y retournai plus ; mais je conservai toujours d'elle un souvenir triste et bien tendre.

Je faisais ma cour tous les jours à l'infant, pour qu'il n'oubliât point ce que je lui avais demandé. Au bout d'un mois, ce prince m'annonça qu'il m'avait donné une sous-lieutenance dans son régiment de cavalerie, et que je pouvais compter dessus, si dans deux mois je n'étais pas garde de la marine. Je remerciai beaucoup mon protecteur, et, n'ayant plus d'affaires à Madrid, je résolus d'aller attendre à Avilas l'expiration de mes deux mois. Je partis donc pour Avilas par la voiture publique, et j'y trouvai le maître et la maîtresse de la maison à peu près seuls. Je passai avec eux février et mars 1773, ne m'amusant pas trop, parce que je ne savais pas m'occuper, et l'instant où il fallait monter dans ma chambre était terrible pour moi : je ne savais que devenir ni que faire. Don Angelo n'était plus à Avilas ; il avait eu la survivance

de son père, et était retourné à Madrid ; nous étions absolument seuls, dans le fort de l'hiver, à la campagne. Je m'occupais à copier des chansons et à faire un ouvrage de métaphysique, que j'ai depuis jeté au feu : l'ennui m'avait rendu raisonneur, et le raisonnement m'avait rendu athée : j'ai mieux aimé renoncer à raisonner, et je suis revenu de bonne foi à reconnaître un Dieu, mon créateur. Au bout de deux mois, mon brevet m'arriva, et je me préparai à joindre mon régiment qui était en Catalogne. Avant d'y aller, j'avais besoin de passer par Madrid, où je voulais voir don Juan et arranger mes finances ; elles ne se montaient qu'à dix-sept ou dix-huit louis que j'avais confiés à don Avilas : il me les rendit dans une bourse où j'en trouvai vingt-cinq : avec cela je pris congé de lui, et je partis pour Madrid. Mes vingt-cinq louis ne pouvaient me suffire pour faire mon entrée au régiment ; j'empruntai trente louis, pour acheter un cheval, à mon ancien précepteur Vrido, qui me les prêta avec un zèle et un plaisir que je n'oublierai jamais. Tranquille du côté de l'argent, je pris congé de l'infant don Juan, et je partis pour la Catalogne avec le jeune D. Montalto, à qui don Juan avait promis son régiment, et qui commençait par être sous-lieutenant comme moi.

FIN

# LETTRES

À

# MADAME DE LA BRICHE

## LETTRE I

### A MADAME DE LA BRICHE

Paris, ce 24 août 1786.

DEPUIS mon départ du Marais, Madame, je n'ai ri qu'une seule fois, c'est en lisant l'aimable lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. C'est un fier morceau que cette lettre, et si les romans que l'on fait en lettres en avaient beaucoup comme celle-là, ils ne seraient point ennuyards ; mais dans des ouvrages conséquents, on ne regarde point à l'ennui, et c'est charmant.

J'ai remis à M. Thiessié les volumes dont vous m'aviez chargé, Madame, et le « Village abandonné » (1) venu depuis. Je lui ai parlé des livres de Mme la comtesse Charles (2) qu'il m'a assuré être déjà chez elle ; je veux dire les livres, et non pas Mme la comtesse Charles

que je sais bien au Marais, où je voudrais être comme elle. Malheureusement je ne suis point sûr d'y retourner, malgré la bonté que vous avez de me le permettre. Mme la duchesse d'Orléans doit subir dans le mois de septembre une opération plus douloureuse qu'alarmante ; elle a bien voulu me prier d'aller lui tenir compagnie tous les jours d'ici à ce moment, de lui lire, de lui conter des histoires d'Espagne et d'Afrique ; j'y aurai autant de plaisir que si elle n'était pas princesse, et je ne puis m'éloigner de Paris. Si vous aviez la bonté d'en être fâchée, vous auriez celle de me le pardonner, en songeant que depuis Pétersbourg jusqu'au Cap des Tourmentes, il n'existe qu'une seule personne qui vaille Mme la duchesse d'Orléans.

Je n'aurai donc pas l'honneur de vous revoir, Madame, de bien longtemps, et cela s'arrangera à merveille avec tous mes projets. Je ferai pendant ces moments de calme, où je n'aurai de querelle avec personne, les deux portraits que je dois faire (1) ; pour qu'ils soient agréables et sans doute ressemblants, j'ai besoin d'être un peu loin des deux originaux. J'ai besoin de la paix pour travailler, et jamais on n'a pu chanter les héros les plus aimables que lorsque leurs guerres ont été finies. Au Marais, je fais toujours la guerre, comment voudriez-vous que je

vinsse à bout d'y travailler à des portraits et à des pastorales.

D'ailleurs, ma santé n'est rien moins que bonne. Ma phtisie, loin de mieux aller, a dégénéré dans un asthme complet qui me donne des migraines épouvantables, mon abcès dans l'estomac a changé de place, et a passé dans l'os de la jambe, nommé par les docteurs *tibia*, parce qu'on dit qu'il ressemble à une flûte qui se dit en grec *tibia*. Or, depuis que cet abcès est descendu dans le tibia, il est d'une sensibilité si grande, que l'autre jour, pour avoir frappé avec ma jambe sur le tranchant d'une marche d'escalier, j'ai senti une douleur terrible ; vous voyez, Madame, qu'il m'est impossible de m'exposer à quitter Paris, avec tous ces maux ; j'y rentrerais peut-être *hypocondriaque* (1) : ce qui vient du grec encore.

Recevez donc, Madame, avec votre bonté ordinaire, tous mes regrets ; et tous mes remerciements pour celle que vous m'avez marquée pendant le séjour que j'ai fait chez vous. Ils ont passé vite, ces beaux jours, mais leur mémoire ne passera pas de mon cœur, et tant que les troupeaux aimeront l'herbe verte, les abeilles les fleurs, les oiseaux l'ombrage, et madame la comtesse Charles l'esprit, je regarderai le temps que j'ai passé au Marais, comme le peuple chéri

regardait les trop courts instants du beau règne de Salomon ; hélas ! on ne les revit plus briller, ces heureux temps, et moi, l'année prochaine, si l'Éternel et vous le permettent, je les reverrai encore.

En attendant, je vous prie, Madame, de présenter mes respects bien tendres à Madame Prevost (1), madame la comtesse Charles, madame la comtesse d'Houdetot, monsieur de Saint-Lambert, et à tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi. N'oubliez pas surtout, je vous en prie, le respect et la reconnaissance que je vous ai voués pour ma vie, et que la fin du papier m'empêche d'exprimer comme je devrais.

Mille tendres compliments, s'il vous plaît, à monsieur de Savalette.

## LETTRE II

### A MADAME DE LA BRICHE

Août 1787.

On est bien heureux au Marais, Madame, mais on le paye bien ailleurs ; je m'ennuie terriblement depuis que je n'y suis plus ; j'ai commencé au bout de l'avenue, et cela va toujours

en croissant ; mais comme j'ai une infinité de choses à vous dire, mettons de l'ordre et commençons par vous remercier de toutes les bontés, de l'amitié que vous m'avez marquée pendant les trop courts instants que j'ai passés près de vous ; oui, Madame, j'ai l'orgueil de croire à cette amitié ; je me flatte, j'espère que le temps l'augmentera. Cette idée me rend meilleur que je ne suis, et je sens à merveille que le projet de mériter d'être admis un jour au nombre de vos meilleurs amis vaudra mieux pour moi que les meilleurs livres de morale. Mais, je ne sais pourquoi, je fais un article dans ma lettre de ma reconnaissance, de mon respect pour vous, du désir extrême que j'ai d'être estimé de vous ; vous verrez que, malgré moi, je mêlerai toujours cela dans tous les articles de ma longue lettre.

J'ai été voir M. de B... (1) qui m'a fait sa déclaration ordinaire : *Vous présentez-vous pour l'Académie, vous aurez ma voix.* Je lui ai répondu que je désirais l'Académie comme le but et la récompense que je m'étais proposés en travaillant ; mais que mon amour pour elle était mêlé d'un saint respect, qui purifiait mes feux, en amortissait leur violence ; qu'ainsi je le priais de sonder le terrain, de voir si je ne déplairais pas au plus grand nombre en me présentant, et si je pouvais compter sur quelques voix ; que si j'en avais

seulement dix, je risquerais la bataille, parce que je n'attacherais nulle honte à être battu par M. Vicq d'Azir. Personne assurément ne respecte plus sa personne et son talent ; mais ce talent est si différent, son genre est si dissemblable au mien que je puis me trouver son concurrent sans que jamais il soit mon rival. Un soldat grec n'eût point été humilié de se voir privé du prix de la victoire pour le voir donner à un orateur et les Athéniens étaient fort capables de cela. Voilà ma profession de foi bien modeste et bien ingénue.

Parlons à présent, Madame, d'une chose beaucoup plus intéressante pour moi que l'Académie. Voici le morceau d'*Estelle* sur lequel il me faut votre avis et votre consentement. D'abord il est nécessaire de vous dire que mon intention en l'écrivant fut de vous donner la marque la plus pure de mon respect et de mon attachement pour vos vertus et pour votre personne. Je voulais que vous l'ignorassiez, mais la malheureuse habitude que j'ai de penser dans un porte-voix me força de vous le dire, puisque vous m'avez appris que vous le saviez. Depuis, je craignis que cela ne vous déplût. En y réfléchissant, je n'y vois rien qui puisse vous compromettre. Tous ceux qui vous connaissent verront bien que c'est vous, tous ceux qui ne

vous connaissent pas croiront que c'est Madame la duchesse d'Orléans. Vous gagnerez toutes les deux à l'erreur. Cependant je ne le ferai imprimer que d'après votre aveu. Je l'attends pour remettre le 1er livre à Didot. Je vous demande même un peu de célérité dans votre décision, parce qu'on a mis plusieurs ouvriers à *Estelle*, et certainement on ne touchera pas à mon 1er livre que je n'aie votre réponse. Je dois encore, pour l'amour de cette franchise qui m'a valu quelques chagrins dans ma vie, vous ajouter que ce morceau est meilleur que celui des bergers du Languedoc qui le remplacera, si vous l'ordonnez. Mais à cela ne tienne, je vous ferai de grand cœur l'holocauste de mon amour-propre, le plus pénible sacrifice sera de ne point dire ce que je pense de vous. Lisez donc et jugez :

Après le salut à l'Occitanie, voici ce qu'il y aurait :

« Et vous, que je ne veux pas nommer, mais qui êtes à la fois et ma muse et mon modèle, vous à qui j'adresse dans mon cœur un hommage d'autant plus pur qu'il sera toujours ignoré de vous-même, prêtez l'oreille à mes récits. Estelle vous ressemblait ; Estelle avait, comme vous, cet amour sacré des devoirs qui mêle un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne,

et ces vertus si touchantes que l'on chérit davantage en vous aimant, parce qu'on ne peut vous en séparer, que l'on admire moins, parce qu'elles ne vous coûtèrent jamais d'effort. Estelle avait vos yeux noirs et brillants, et vos longs cheveux d'ébène, et votre visage si doux où la candeur et la gaîté s'unissent à cette grâce naïve qui fuit toujours la beauté qui la cherche et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avait..... non, je me garderai de lui donner tous vos charmes, on vous reconnaîtrait trop aisément. »

Sur les bords du Gardon, etc...

Je vous demande, Madame, ce que Louis XV demandait à messieurs du Parlement en 1771, un *oui* ou un *non*.

Il me resterait un long article à faire, si je voulais vous dire tout ce que je sens de reconnaissance et de regrets pour les personnes de votre aimable société qui m'ont marqué tant d'intérêt et de bonté. Vous jugez assez bien de moi, j'espère, pour être sûre que Madame la comtesse d'Houdetot tient le premier rang. Je vous prie de lui dire à quel point j'ai été touché de ses conseils, de son amitié, combien j'espère en faire usage, et que quoi qu'il m'arrive dans la très désagréable carrière des lettres, le seul bonheur d'être connu d'elle et d'avoir

son intérêt et son suffrage me consolera de tout. Lisez-lui, je vous prie, tout ce que je vous dis de l'Académie, qu'elle ne voie ni chaleur, ni dépit dans tout cela, c'est ma chaleur naturelle, mon thermomètre est toujours là ; et certainement un refus ne me mettra ni dans le découragement, ni dans la colère, mais elle conviendra elle-même qu'on peut sentir les coups dont on n'est pas blessé.

Présentez, s'il vous plaît, mes respects bien tendres à Madame Prévost, je lui ai bien des obligations, elle m'a fourni dès longtemps le sujet de ma moins mauvaise comédie : *La Bonne Mère* est plus à elle qu'à moi.

Vous ne m'oublierez point auprès de Madame la comtesse Charles. Il faudrait vous parler bien longuement d'elle si je vous disais tout le bien que j'en pense, et je ne vous apprendrais rien. Priez-la de m'honorer d'un peu d'amitié, et répétez, s'il vous plaît, à M. de Saint-Lambert, combien je suis reconnaissant des moments qu'il a bien voulu donner à ma Languedocienne, je l'aime bien mieux depuis qu'elle a couché dans sa chambre.

Adieu, Madame, je ne puis encore me flatter d'un retour certain au Marais. L'impression précipitée d'*Estelle* m'empêchera peut-être de quitter Paris, mais bien sûrement, si j'en peux

partir, je prendrai la route de la ville Sainte. C'est là que réside le vrai dieu, le bonheur, la paix. Conservez-moi toujours une place de petit lévite dans votre temple, et soyez bien sûre que personne n'est plus respectueusement et plus tendrement attaché que moi à l'Éternel et à sa loi.

## LETTRE III

### A MADAME DE LA BRICHE

Paris, ce 23 août 1787.

Il faut vous répondre avec franchise, Madame, n'est-il pas vrai ? eh bien, votre lettre m'a fait de la peine. Je l'ai reçue hier au soir, j'ai été longtemps à m'endormir. Je crois même que j'étais un peu en colère ; je vous dis tout, sans prétendre rien excuser. J'ai laissé passer tout aujourd'hui ; il n'en faut pas tant pour que mes colères meurent, et j'ai l'honneur de vous écrire avec tout mon sang-froid et toute ma raison.

Je commence par la fin, parce qu'elle m'intéresse plus que le commencement. *Vous avez raison*, Madame, c'est votre destin. Tout le monde vous aurait reconnue, je ne vois pas trop

à qui cela eût fait tort, mais vous avez raison, il est inutile que le public lise votre éloge. Votre modestie, votre timidité sur ce point est un nouvel article à y ajouter, je ne m'en charge plus, du moins par écrit. Je viens, dans l'instant, de recevoir la feuille où l'imprimeur avait déjà moulé « *et vous que je ne veux pas nommer* », etc. Je viens de faire la terrible marque qui signifie : brisez la planche, et j'ai remis en marge les bergères de mon pays ; jamais correction ne m'a tant coûté que celle-là.

A présent, Madame, que je vous ai sacrifié le meilleur endroit de mon ouvrage, me serait-il permis de vous demander pourquoi vous avez assemblé un grand conseil, pour discuter une chose que je n'avais dite qu'à vous et à madame la comtesse Charles ? Ce n'est pas un reproche au moins que je prends la liberté de vous faire, c'est une petite plainte bien respectueuse. Le conseil de madame la comtesse d'Houdetot vous aurait assurément bien suffi pour refuser ma pauvre dédicace ; car elle la blâmait beaucoup, je l'ai entendu de sa bouche. D'après cela, il était inutile d'aller me faire encore blâmer par d'autres. Ce n'était pas notre convention. Daignez vous souvenir que vous m'aviez promis de vous décider *seule*. J'entendais bien que ce mot *seule* voulait dire *deux*. C'était bien assez

pour tuer ma dédicace. Enfin, elle est morte, n'en parlons plus. Dans tout ceci, je n'ai eu d'autre tort que d'avoir écrit ce que tout le monde dit. L'archange Gabriel l'eût acceptée, vous la refusez, je crois à présent que l'archange Gabriel aurait eu tort.

J'aurai l'honneur de répondre en détail à Madame la comtesse d'Houdetot sur l'Académie et sur *Estelle*. Cette pauvre *Estelle*, je ne l'aime plus, il me semble qu'elle a un œil crevé.

L'Académie a de beaux et bons yeux, c'est différent, aussi je l'aime davantage ; mais je vous le dis avec douleur, M. d'Azir n'en sera pas. M. d'Aguesseau de Fresne ([1]) se présente, et aucun académicien ne doute qu'il n'ait toutes les voix. Après lui, ce sera le M. duc d'Harcourt ([2]), et ensuite un évêque, et puis, l'on parle du pape, cela nous recule tous. Il y a un homme pourtant qui passera peut-être avant le pape, c'est un protégé de M. de Choiseul-Gouffier ([3]), Le Capitan pacha, qui travaille dans ce moment à l'éloge d'un petit mollak ([4]), qui a été très célèbre dans un petit ermitage qu'il occupait, au milieu des déserts de la haute Égypte. Ce petit mollak... allez... c'était... on verra, on verra.

Quant à la triste *Estelle*, elle est sous presse, et il n'y a pas de quoi s'affliger ni s'alarmer,

Dès qu'elle sera imprimée, nous l'enfermerons dans un grenier que j'ai ici, fort commode pour cela. Oh ! mon Dieu, la pauvre fille ne soufflera pas, elle est accoutumée aux affronts. Nous la tiendrons là en pénitence, jusqu'à ce qu'elle puisse paraître dans le monde, et nous attendrons qu'il fasse bien beau, pour lui donner la clé des champs.

Je veux bien plaisanter sur tout ce qui me regarde, car enfin on est le maître de son bien, mais je reprends mon sérieux pour vous dire, Madame, combien je suis sensible au souvenir et aux bontés de madame Prévost, de mesdames de Crillon (1), de Montbreton (2), de Fezenzac (3), madame la comtesse Charles et mademoiselle Belz (4). Je vous prie de me mettre à leurs pieds, de leur dire combien je suis reconnaissant de l'intérêt dont elles m'honorent, et que les trop courts instants que j'ai passés auprès d'elles et auprès de vous, Madame, se renouvellent sans cesse dans mes souvenirs.

J'ai vu ce matin M. de Savalette, il est bien heureux, il part demain pour le Marais. Aussitôt que je serai libre, je prendrai la même route, et si nous allons tous à l'hôpital, comme c'est possible, je vous demande la place de berger dans la ferme de M. Filou. Ah ! vous verrez comme je garderai bien vos moutons, et comme

j'apprendrai aux échos le nom de la dame de Sainte-Jullienne (1).

## LETTRE IV

A MADAME DE LA BRICHE,
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE (2),
A PARIS

Paris, ce 4 septembre 1787.

Depuis mon départ du Marais, Madame, j'ai eu toutes les infortunes d'Arlequin ; la plus grande et la plus sensible de toutes c'est l'impossibilité où je suis de retourner dans votre beau château. Il m'est doux de me croire obligé de vous en dire les raisons et de vous raconter toutes les contrariétés que j'éprouve. *Cela passe l'imagination.*

Comme de ma vie je n'ai rien entendu aux affaires, et que la cherté de mes éditions chez Didot et la multiplicité de mes livres donnaient lieu à des mémoires de 20 à 30 mille francs par an, j'ai pris un homme pour régler tout cela, et pour en être entièrement débarrassé. M. Didot a trouvé très mauvais que je prisse cet homme, et m'a déclaré très despotiquement qu'il ne vou-

lait plus m'imprimer, s'il n'avait pas affaire directement avec moi. Je vous avoue que j'ai trouvé moi-même ce procédé peu aimable, et comme je n'aime pas les marchés mis à la main, j'ai sur-le-champ quitté M. Didot, sans réfléchir si je trouverais chez un autre ses caractères qui sont devenus nécessaires pour faire suite à mes éditions. J'ai donc couru, cherché un imprimeur, et enfin le frère de Didot, l'imprimeur de Monsieur, qui a beaucoup de réputation, s'est offert à m'imprimer aussi bien que son frère et à beaucoup meilleur marché. Pour cela, il faut que nous fassions fondre des caractères. *Estelle* était déjà sous presse, il a fallu la retirer, il a fallu qu'elle attendît longtemps que ses nouveaux caractères fussent prêts, vous voyez que de traverses elle éprouve avant même d'entrer dans le monde, ah ! (celle-ci n'est pas la plus grande) nous sommes à peu près venus à bout de tout. Nos caractères sont achevés, on va se mettre à l'ouvrage, mais si je ne veillais pas moi-même mes ouvriers, tout irait mal. J'ai de plus des milliers de livres, de feuilles, d'estampes à faire transporter de chez mon ancien libraire chez mes nouveaux, la tête m'en tourne, et vous voyez que je ne peux pas aller au Marais.

Pardon, Madame, de vous ennuyer de toutes ces minuties, mais vous êtes bonne, vous écou-

teriez les chagrins d'un paysan de Sainte-Jullienne, j'ose me regarder au moins comme l'un d'eux. Tâchons à présent de répondre à votre dernière. *Vous avez raison*, c'est toujours là ce qu'il faut dire avec vous, je vous demande pardon du chagrin que j'ai eu, et que j'ai peut-être encore, de n'avoir pu vous adresser l'hommage si vrai de mon respect, de mon amitié, de ma vénération, oh ! je l'ai beaucoup regretté, cela est vrai, parce que je pense bien ce que j'avais dit. Mais tout est fini, n'en parlons plus, j'y penserai toujours.

J'ai parlé hier beaucoup de vous, Madame, avec Madame de Vandueil (1) avec qui j'ai dîné chez M. l'abbé Mignot. Elle vous loue, comme si elle vous connaissait beaucoup.

J'ai vu hier Mlle Caroline (2) au Salon, où tout le monde l'admirait. Je me suis vanté de l'avoir souvent traînée dans un fauteuil, et là-dessus on m'a cédé la meilleure place pour la regarder. Comment n'êtes-vous pas venue du Marais exprès pour voir votre fille au Salon ? Sans cette *raison*, vous l'eussiez fait.

Point de nouvelles, si ce n'est la brûlure du château de Chantilly où le feu a fait un affreux ravage. M. le Prince de Condé n'y était pas. Quand il l'a appris, il a demandé si quelqu'un avait péri, et quand il a su que non : « Ce n'est

rien, a-t-il dit, puisqu'il n'est question que d'argent. » Le jour de Saint-Louis, fête de sa fille, il l'avait conduite à Ville-Genis, château qu'il a bâti, meublé, rempli de provisions, il a donné là une fête à sa fille, et quand, le soir, elle a voulu s'en aller : — C'est à moi de partir, lui a-t-il dit, car vous êtes chez vous...

Présentez bien vite mes respects bien tendres à Madame la comtesse d'Houdetot, mettez-moi aux pieds de Madame la comtesse Charles, demandez-lui si elle a fait passer les romances à M. Chérubini, instruisez-moi, s'il vous plaît, de votre marche, pour qu'au moins je puisse vous joindre à Monhuchet [1] et vous assurer, vous et Madame Prévost, du respect et des sentiments que toutes deux vous m'avez permis.

Mille grâces vous soient rendues, Madame, pour le charmant buste que vous m'avez envoyé, pour la grâce que vous mettez à vos dons, pour les bienfaits que je vous dois ! J'ai donc Fénelon, et je l'ai par vous ; il me semble que c'est lui-même qui me donne son buste. Que le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des justes et des bons, répande sur vous ses bénédictions les plus rares ! Il a déjà commencé, il vous a donné les vertus du ciel et la graisse [a] de la terre.

---

[a] Grâce (?)

Puisse-t-il charger Mlle Caroline de vous payer tous les plaisirs, toute la reconnaissance, tout le respect que vous doivent ceux qui vous connaissent bien !

## LETTRE V

### A MADAME DE LA BRICHE

Ferney, pays de Gex, 3 juillet 1788.

Depuis huit jours, Madame, je suis dans le plus beau pays du monde ; mais je l'aurais trouvé bien plus beau, si j'y étais venu un mois plus tard. Ma route a un peu ressemblé au pèlerinage d'un bon Musulman. Je me suis arrêté à La Mecque, et suis venu à Médine. En passant à Montbard, j'ai visité le tombeau de Buffon. Si vous veniez par la Bourgogne, je vous conseillerais d'en faire autant. Vous seriez sûrement émue en montant une haute montagne sur laquelle est bâtie l'église où reposent les cendres du Pline français. La chapelle où il est déposé est toute tendue de crêpes, et le sarcophage est encore exposé, environné de flambeaux ; il restera ainsi un an. Cette chapelle, que M. de Buffon fit bâtir pour son père, sa mère et sa

femme, est située sur un point très élevé de la montagne, et correspond au cabinet fameux, où M. de Buffon écrivit l'histoire de l'homme. Ce cabinet dans lequel Rousseau se mit à genoux et dont il baisa le seuil est à la cime d'une tour ; de sorte que, placé entre l'église et la maison de M. de Buffon, vous voyez à droite l'asile où reposent ses cendres, à gauche la retraite où il gagna l'immortalité.

Je m'aperçois que je bavarde comme un voyageur ; si je m'en croyais, je vous décrirais toute ma route, et je vous raconterais la petite fête que l'on m'a donnée à Semur. Ah ! si M. de Bonneville [1] avait été là, il aurait été charmé, pourquoi ? Parce que c'était charmant. On m'a donné un concert composé en entier des romances d'*Estelle*. Malheureusement la jeune personne qui représentait Estelle était fort laide, fort marquée de la petite vérole, et avait les yeux comme la pauvre Lia. De sorte que lorsqu'elle regardait tendrement Némorin, cela ne faisait point du tout un bon effet. Elle chantait à merveille, mais ce jour-là, elle avait un rhume si prodigieux qu'on ne l'entendait pas même parler. Avec cela, on sentait bien ce qu'elle voulait dire, et elle avait au fond les talents du cœur. Pour celui qui jouait le rôle de Némorin, c'était bien différent. Il avait cinq pieds et demi à peu

près carré, car il y avait presque aussi loin d'une de ses épaules à l'autre que de ses souliers à son toupet. Je n'ai jamais vu un plus beau berger. C'était le vicaire de la paroisse ; une voix superbe, et qui faisait trembler toute la maison. Tout le monde était ému et mourait de peur, lorsque M. le vicaire chantait à tue-tête : « Qu'il est doux de finir ses jours », etc. Enfin, Madame, j'ai eu assurément beaucoup de plaisir chez vous, à vous entendre chanter vos romances ; mais je dois à la vérité de vous dire que ce plaisir-là n'avait rien de commun avec celui que m'a fait éprouver le concert de Semur.

Depuis que je suis ici, je ne vois plus de bergers vicaires, mais je trouve beaucoup de gens aimables qui me comblent de bontés. Il est impossible d'en marquer davantage à un étranger que la ville de Genève ne m'en marque. Tous mes jours sont pris sans exception, et je visite les bords du lac, j'en mange les belles truites, avec tout ce qu'il y a d'aimable à Genève.

Malgré tout cela, Madame, il me tarde de retourner dans ma cellule, et de ramener ma tante l'abbesse dans son royaume. J'aurai l'honneur de vous parler un jour de cette tante qui est une femme d'un grand mérite, et d'un esprit qui vous plairait bien, car il est naturel et juste. Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui, ni le papier.

Je compte aller aux glacières de dimanche en 8 ; j'y passerai 4 jours ; je serai bien tenté de graver sur la neige votre nom, et les expressions si vraies de mon respect et de ma reconnaissance pour vous ; mais on dit que cette neige fond, et cela ne peut convenir à ces deux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

FLORIAN.

Voulez-vous présenter bien mes respects à Mme Prévost et Mlle Caroline ?

## LETTRE VI

A MADAME DE LA BRICHE,
CHEZ Mme LA COMTESSE D'HOUDETOT,
DANS LA VALLÉE DE MONTMORENCY,
A SANNOY

Vernon, 19 octobre 1788.

J'ai un très grand plaisir, Madame, à vous donner de bonnes nouvelles de la santé de mon prince. Il me semble que ses vertus établissent du rapport entre vous, et que, sans beaucoup le connaître, vous devez l'aimer. Depuis mon

arrivée ici, je le trouve infiniment mieux ; les vapeurs se dissipent, sa douce gaîté revient, il cause davantage et semble se plaire à mes petites dissertations sur les Espagnols et sur les Hébreux. Je ne peux vous dire la joie que le retour de sa santé me cause. Celle qu'en ressent son adorable fille qui m'écrit tous les courriers, et qui va se rendre auprès de son père, augmente beaucoup mon bonheur. J'aime à vous en faire part, Madame. Votre approbation ajoute à toutes les bonnes choses.

Je mène ici une douce vie. Nous sommes très solitaires, ce qui me plaît chaque année davantage. Je lis mes auteurs espagnols, je travaille à mon cher Gonzalve, et j'entends peu parler des parlements, ou des États généraux. Le travail, la lecture, un peu de conversation remplissent toutes mes journées. C'est ainsi que j'aime à les passer. L'Académie avait grand tort de me reprocher ma jeunesse, elle est loin de moi depuis longtemps ; j'ai tous les goûts vieux, surtout celui de la retraite, et je demande d'avance aux personnes qui ont de la bonté pour moi la permission de m'y livrer tout cet hiver. Je veux le passer à Grenade, avec la reine que vous aimez, avec des héros que vous aimerez peut-être, au milieu des tournois et des fêtes. Je ne les quitterai que pour une autre fête plus

intéressante encore pour moi, c'est celle du 16 décembre (1).

Je vous serais bien obligé, Madame, de présenter mes respects à madame la comtesse d'Houdetot. Quel que soit mon désir de retourner à Sannoy, je prévois qu'il me sera impossible de le satisfaire. J'ignore absolument quand je partirai d'ici, je vous avoue même que je serai fâché d'en partir, et tant que je n'importunerai pas, mon devoir et mon cœur m'y retiennent. D'ailleurs, la bonne princesse va venir, et il est si doux d'être de sa cour. Faites donc, s'il vous plaît, Madame, agréer tous mes regrets, et soyez sûre que ce n'est pas sans peine que je renonce au bonheur de passer quelques jours près de vous.

Un motif de plus m'y rappellerait ; je crois M. de Savalette avec vous. Je vous demande de vouloir bien lui dire mille choses tendres de ma part ; et lui ajouter que M. le duc de Penthièvre que j'ai instruit de son accident (2) m'a chargé de lui témoigner tout l'intérêt qu'il prend à sa parfaite guérison. Vous ne m'oublierez pas non plus, Madame, auprès de M. de Saint-Lambert, et vous présenterez mes hommages à Mme Prévost et à Mlle Caroline.

Adieu, Madame, je vous quitte pour lire quelques chapitres de l'*Alcoran*, car il faut savoir

sa religion ; et je compte qu'une ou deux de mes reines maures seront tant soit peu dévotes. Cela ne gâte rien, je vous assure ; et leurs amants les en aimeront mieux.

Il ne me reste pas assez de papier pour finir à la française ; je finirai donc comme un vrai musulman en priant Allah de veiller sur vos jours, et de vous accorder autant de bonheur qu'il vous a donné de vertus.

---

## LETTRE VII

A MADAME DE LA BRICHE,
AU CHATEAU DU MARAIS, PAR ARPAJON

Ce mercredi, 23 septembre 1789, au matin.

J'ai couru hier, Madame, en arrivant, dans deux ou trois maisons, espérant pouvoir trouver quelque bonne nouvelle à vous écrire. Tous les visages se ressemblaient, tous les propos étaient les mêmes et il est au moins inutile de vous les répéter.

Cependant Paris me paraît tranquille, le pain est un peu plus abondant. Voilà ce que je puis vous dire de mieux. Ce qu'a fait M. Necker hier à l'assemblée nationale, son discours, ses

projets vous seront expliqués par les journaux mieux que par moi. Je n'ai pu parvenir à me procurer là-dessus un détail clair et sûr. Il s'agit, je crois, de faire donner un centième de tous les biens. On évalue ce don à 600 millions. On va faire pour 600 millions de billets de banque ayant cours, comme ceux de la caisse d'escompte, et d'ici à 10 ans on retirera ces billets. Voilà tout ce que j'ai pu recueillir, et ce que je ne puis même certifier. J'espère que ce nouveau projet sauvera l'État. Le roi, la reine et les 5 ministres ont fait porter hier leur vaisselle à la Monnaie. *Je l'ai vue passer*. Les Cortez d'Aragon et de Castille n'auraient pas souffert qu'Isabelle portât la sienne.

Voilà tout ce que je puis vous dire, Madame, de politique et de nouvelles. J'aime bien mieux vous parler de mes regrets, de mon chagrin d'avoir quitté le Marais. A mesure que je m'en éloignais, les nuages de l'horizon devenaient plus noirs, l'air s'épaississait, et je ne sais quelle inquiétude mêlée de peur remplaçait la douce satisfaction dont mon cœur a joui sans cesse chez vous, et qui ne m'a quitté qu'à votre porte. Il ne tiendrait qu'à moi de vous dire pourquoi l'on est si heureux au Marais, pourquoi le charme des vertus aimables se communique autour de la maîtresse du lieu, mais je vous respecte trop

pour vous louer à vous-même, et je vous suis trop attaché pour risquer de vous dire ces vérités-là. Je me borne à vous demander de me continuer toujours une amitié dont vous avez fait un besoin de ma vie, et que je mériterai, du moins par mon tendre respect et ma vive reconnaissance.

Je vous prie de faire la même assurance à madame Prévost, à mademoiselle Caroline, et de me rappeler au souvenir de tous vos heureux habitants du Marais.

## LETTRE VIII

A MADAME DE LA BRICHE,
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE,
FAUBOURG SAINT-HONORÉ, A PARIS.

Châteauneuf-sur-Loire, par Orléans, 23 octobre 1789.

Me voici, Madame, sur les bords de la Loire qui ne valent pas pour moi ceux de la tranquille et humble Remargue [1]. On m'assure pourtant que je suis dans un fort beau pays, que la vue est superbe, que Châteauneuf est magnifique ; je le veux bien, cela m'est égal, mais le Marais et Sanois sont plus beaux.

L'important pour moi, c'est que je suis où je dois être, et vous devez sentir mieux que personne le baume que cette idée met dans le sang. M. le duc de Penthièvre est ici, entouré de paysans qui l'adorent, qu'il nourrit, qu'il fait travailler. Tout est calme dans notre canton ; notre village a du pain et point de pauvres ; cette manière vaut la loi martiale, et le chapeau du seigneur du lieu est le véritable étendard de la paix.

Nous n'en sommes pas moins désolés, moins navrés des nouveaux tumultes qui ont encore eu lieu à Paris. Le vénérable Filou avait raison, lorsqu'il nous disait au Marais que l'abondance ne pouvait renaître qu'à la Saint-Martin. Nous en approchons, grâce au ciel ! Plaise à Dieu que ce soit la fin de nos maux !

Pendant ce temps-là, Madame, vous avez fait, selon votre usage, de bonnes actions. Vous avez été marier vos amants meuniers, vous avez renouvelé les noces de Gamache pour Basile et pour Quitterie ; j'y ai bien pensé, je vous assure, et j'ai vivement regretté de n'avoir pu vous aller demander la permission de tremper mon croûton de pain dans une de ces belles marmites qu'on ne peut regarder sans attendrissement.

Je vous suppose de retour à Sanois, où je voudrais pouvoir être avec vous. Rappelez-

moi, je vous prie, à l'aimable maîtresse du lieu, à M. de Saint-Lambert, à tous ceux et celles qui veulent bien me conserver un peu d'amitié ; et dites-leur que je la mérite par la reconnaissance que je leur ai vouée.

Je ne ris guère ici, Madame ; je crois même que je ne rirai plus. Voilà plus de quatre ou cinq jours que j'ai pris une longue habitude de mélancolie qui ne me quittera sûrement plus. Je sens que le chagrin passe dans mon sang, et je dis tout à fait adieu aux plaisirs fugitifs de ce monde. Je travaille pourtant un peu, c'est-à-dire 7 ou 8 heures par jour. Cela me distrait quelques instants de mes idées noires.

Gonzalve s'en trouve assez bien, vous le trouverez bien changé, et sa Zuléma plus jolie. Je compte ne m'occuper que d'eux seuls, pendant mon séjour ici qui sera long. Et j'espère que vous trouverez que je n'aurai pas perdu mon hiver.

Pourvu que le vôtre soit tranquille, Madame ! Je l'espère, je le souhaite encore plus. Il me tarde bien de voir la justice reprendre son cours ordinaire ; il me tarde de voir des coupables punis, car il est bien difficile qu'il n'y en ait pas, et je vous assure que le vœu que je forme le plus souvent est celui de Chimène à Alphonse : justice ! justice !

Si vous avez la bonté de m'écrire, mandez-moi ce que vous savez. J'ai toujours eu grande foi en vous. C'est vous qui souvent m'avez empêché de désespérer de la république, et vous seule pouvez m'embellir l'avenir, comme vous embellissez le présent de ceux qui vivent avec vous.

Adieu, Madame, présentez, s'il vous plait, mes respects à madame votre mère, et mettez-moi aux pieds de mademoiselle Caroline qui ne songe guère à moi, et à qui cela est bien égal. Si madame la comtesse Charles est encore à Paris, assurez-la, s'il vous plaît, de tous les sentiments qu'elle daigne permettre, et ne doutez jamais, je vous en prie, que ceux du tendre respect que j'ai pour vous dureront autant que mes jours.

---

## LETTRE IX

A MADAME DE LA BRICHE,
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE,
FAUBOURG SAINT-HONORÉ, A PARIS.

Châteauneuf-sur-Loire, par Orléans, 16 novembre 1789.

Je vous crois de retour à Paris, Madame, et les nouvelles que j'en reçois me font espérer

que vous y êtes tranquille. Vous avez du pain, du calme, et tout contribue à augmenter ma foi pour vos prédictions. Rien n'a pu vous détourner de continuer votre vie ordinaire. Vous avez toujours porté au milieu du tumulte l'intrépide sérénité de votre âme, et, heureusement pour la vertu que ce succès encouragera, vous vous en trouverez fort bien.

Je lis ici, avec beaucoup d'avidité, tous les papiers publics qui nous arrivent ; et j'avoue humblement et confidemment à vous seule, Madame, que j'approuve fort les derniers décrets de l'assemblée. Ils ont prononcé sur les biens du clergé, comme la raison avait prononcé depuis longtemps. Tout finit, tout a un terme ; même les choses absurdes, qui durent à la vérité plus que les autres.

On n'ose parler ainsi à la foule de personnes que ce moment rend malheureuses, et qui ont peut-être le droit de crier. Mais, pour juger sainement les opérations nouvelles, il faut, ce me semble, se dépouiller en entier des vieilles idées, des opinions reçues, se mettre, pour ainsi dire, tout nu ; eh ! combien de gens tiennent à leur fourrure ! Gagnons du temps, sans secousse, sans commotion, et je crois que les fourrures tomberont de vétusté.

Deux seuls points m'inquiètent, Madame,

et je voudrais bien que vous me rassurassiez. Le premier, c'est de savoir si l'assemblée est parfaitement sûre du vœu, du consentement, de l'adhésion des provinces et si elle a soin de s'en assurer souvent. Le second, c'est de savoir encore si l'union, l'intelligence des ministres du roi avec les députés, est aussi intime, aussi franche, que je me plais à le penser. Voilà, je crois, les deux grands pivots de notre félicité, de notre tranquillité futures. Si ces deux bases sont certaines, tout ira, tout s'arrangera. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Voilà bien assez de politique, et beaucoup trop pour moi, qui n'y suis pas fort. J'aime mieux vous parler de votre belle noce, dont le récit charmant m'a fait autant de plaisir que celui du bon Cervantès. Vous savez même y mêler une impression de sentiment que l'on ne trouve pas toujours dans les écrits de *ce grand homme* ; et Quitterie ne vaut pas M[lle] Filou, à beaucoup près.

Nous n'avons point de ces fêtes-là, sur nos tristes bords de la Loire. Des vents furieux nous forcent de ne sortir qu'en voiture, et l'on n'y rit pas comme en char à bancs. Je suis fort aise d'être auprès de mon prince, surtout dans ce moment, où il est presque seul, et mal portant ; mais je regrette Paris, et

le regretterai bien davantage le 16 décembre.

A cette époque, nous serons à Chanteloup, où nous allons dans les premiers jours du mois prochain. Je prends déjà des mesures, pour pouvoir transporter, au mois de janvier, notre déjeuner de décembre et je vous remercie de tout mon cœur d'avoir daigné m'en parler la première. Ce n'est pourtant pas votre lettre qui m'y a fait penser.

Adieu, Madame, présentez, s'il vous plaît, mes respects à Madame votre mère, et à mademoiselle Caroline, dont le souvenir me flatte beaucoup. J'espère lui rappeler un jour les bontés qu'elle avait pour moi, au Marais ; et je ne sais comment elle prendra alors la chose. Je laisserai par écrit dans mes Confessions, qu'elle m'a longtemps tutoyé.

Je n'ai que le temps de mettre à vos pieds mon respect, mon attachement et tous les sentiments que vous méritez si bien, et qu'il est si doux d'éprouver. Comment se porte M. de Savalette ? il ne m'a pas répondu.

## LETTRE X

### A MADAME DE LA BRICHE

Monhuchet, ce dimanche 12 mai 1790 [a].

*Lecteur oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrais que mon ouvrage fût le plus parfait des livres ?* C'est ainsi que Michel Cervantès commence la préface de don Quichotte. Ai-je besoin, Madame, qui n'êtes jamais oisive, de vous jurer que je voudrais de tout mon cœur être au Marais. Je vous assure bien franchement que je me faisais une fête de ce petit voyage ; vous savez que l'histoire du recrutement m'a forcé d'aller à Paris où l'incertitude, les variations, l'ordre exprès de ma section m'ont retenu jusqu'au mercredi. A cette époque, j'ai eu la permission de retourner à Sceaux, mais après l'engagement formel de me représenter dans la journée où l'on m'enverrait chercher. Je suis venu le jeudi à Monhuchet, où je ne suis qu'à une heure de Sceaux, et où l'exprès qu'on pourrait m'envoyer de Paris

[a] Nous maintenons à la place qu'elle occupe dans l'édition de la *Société des Bibliophiles français* cette lettre que Florian a datée de 1790 mais qui est certainement de 1793. Voir, sur les raisons qui doivent faire conclure en faveur de cette dernière date, la note 1 de la page 205, à la fin du volume.

viendrait me joindre fort aisément. J'ai trouvé M. de Savalette avec un mal au pied qui l'empêche de marcher. Je suis sans cheval, sans voiture, sans livres, et après trois jours passés à nous entretenir de vous, je m'en retourne demain à Paris où j'ai à fournir mon contingent d'assignats, où mon Capitaine m'attend, où M. Didot me demande, où j'ai à parler à des commissaires qui ont mis le scellé double sur tout l'hôtel de Toulouse et l'ont ajourné pour mon appartement. Ainsi je suis venu jusqu'à moitié chemin du Marais, j'ai vu la terre promise du haut de la montagne de Nébo, et je n'ai pas été plus heureux que Moïse qui ne la regretta pas tant que moi.

Je ne vous dis pas tout cela, Madame, pour que vous receviez mes excuses, nous ne sommes pas dans un temps à excuses, mais pour que vous me plaigniez un peu. Depuis l'Académie jusqu'au recrutement, mon âge, qui n'est pourtant pas l'âge brillant de la jeunesse, m'a causé beaucoup d'embarras.

Je ne reçois plus de nouvelles de votre amie (1) ; elle me boude et prétend que ma dernière lettre était un glaçon. Si la société devient aussi difficile que la vie nous serons bien, avant peu de temps. Cela me rappelle le mot de d'Alembert qui disait : Les pauvres hommes n'ont pas été contents que la nature leur ait donné cent coups

de pied dans le ventre, ils y ont joint cent coups d'épingle. J'attendrai que votre amie ne soit plus fâchée, et je lui écrirai alors des lettres brûlantes d'amour ; en supposant qu'il nous reste du papier et des plumes, car il est assez vraisemblable qu'on ne nous laissera que l'amour.

Dites bien, je vous prie, à Madame votre mère, à Madame de Fezenzac, même à Madame de la Live (1), quoiqu'elle ne se soucie guère de moi, combien je suis désolé de n'avoir pu leur présenter mes petits juifs (2), qui s'étaient parés, qui avaient déjà pris des branches de palmier, pour aller passer la fête des Semaines, vulgairement dite *Sabouhoth*, dans la ville sainte, avec l'élite d'Israël. Retenus, par le dieu des armées, en deçà des monts de Seïr, ils élèvent de loin leurs bras vers le voile du Saint des Saints, et prient l'aimable Caroline, dont le cœur et le visage rappellent si bien Rachel, d'être l'interprète de leurs vœux, de leurs regrets, de leur douleur. Caroline a déjà protégé les vieillards aveugles de notre nation, elle daignera protéger aussi les jeunes soldats captifs.

Adieu, Madame, je guetterai votre passage pour vous parler de mon tendre respect, et j'irai avec mon chien, vous attendre sur les carrefours de la grande route de Ninive où Jonas ne prêche pas encore.

# LETTRE XI

A MADAME DE LA BRICHE,
AU CHATEAU DU MARAIS, PAR ARPAJON

Paris, 9 août 1790.

Il y a bien longtemps, Madame, que j'aurais dû me rappeler à votre bonté, à votre amitié ; mais je sais que vous n'êtes point de celles qui oublient, et vous êtes même capable de pardonner à un général comme moi, chargé de prendre et de défendre Grenade, de maintenir le bon ordre à Sceaux, de chasser les musulmans d'Espagne, et de faire danser les citoyennes du district du Bourg-la-Reine, vous lui pardonnerez, dis-je, de manquer quelquefois de temps. Notre fédération m'a beaucoup occupé. Je vous raconterai les grands événements qui se sont passés sur notre petite place, je vous dirai le discours que j'ai prononcé, et vous chanterez sur votre piano les chansons de notre magister, corrigées par notre procureur syndic.

Hélas ! Madame, je voudrais bien rire un peu ; mais *ça ne va pas*. Les motions recommencées au Palais-Royal, l'inquiétude, la fermentation sourde qui règnent m'affligent. Cette histoire du Châtelet ([1]) exalte, divise les esprits. Je la

crois peut-être prématurée. Elle ne réussit point dans le peuple ; elle inquiète les gens de bien. J'espère de notre bonne, excellente, courageuse garde nationale qu'il n'y aura point de bruit ; je l'espère ; mais je ne suis ni gai, ni content.

J'étais venu passer quelques jours à Paris, pour finir mon histoire des Maures à la Bibliothèque du Roi. J'ai fini, je m'en retourne dans mon hermitage de Sceaux attendre le 1er ou le 2 septembre. C'est la belle et grande époque de l'année pour moi ; c'est ma pâque, mon beïram. Je vous apporterai, grâces au ciel, tout mon ouvrage prêt à être imprimé, et je le recommencerai, s'il le faut, d'après vos conseils.

Écrivez-moi un petit mot, Madame, soit à Paris, soit à Sceaux par le Bourg-la-Reine, pour me donner des nouvelles de votre tête, de votre santé, de celle de Madame votre mère, et de l'aimable Caroline à qui je vous prie de présenter mes tendres respects. Rappelez-moi aussi, je vous prie, à Madame la comtesse d'Houdetot, à M. de Saint-Lambert, et conservez-moi toujours un peu d'amitié. Je l'aime trop pour n'en être pas un peu digne. Recevez avec votre bonté ordinaire cette assurance, ainsi que celle du respect tendre que vous a voué pour sa vie

J. P. CLARIS, ci-devant FLORIAN.

*P.-S.* — Gardez-vous de vous alarmer sur ce que je vous dis de Paris. N'oubliez pas que je loge auprès du Palais-Royal, que par conséquent je vois toujours ce qu'il y a de mieux, et que souvent il n'y a du beau que dans cet endroit. Vous entendez bien.

## LETTRE XII

### A MADAME DE LA BRICHE

À Monhuchet, ce mercredi 22 septembre 1790.

Je serais privé trop longtemps, Madame, d'un plaisir qui m'est nécessaire, si j'attendais à jeudi prochain, pour vous remercier du bonheur dont j'ai joui chez vous, pour vous parler de la peine très vive que j'ai éprouvée hier en vous quittant. Vous étiez triste aussi, cela m'a occupé tout le chemin, et m'occupe encore. Cela me donne le besoin de vous écrire et même de recevoir de vos nouvelles. Si vous avez un moment, je vous prie de me le donner. Vous me ferez beaucoup de bien et vous aimez à en faire.

Mon voyage au Marais a été fort aimable pour moi, j'ai trouvé là tout ce que j'aime du monde et tout ce que j'aime de la retraite. Le

plaisir de communiquer ses idées à des gens qui vous en rendent, la gaîté qui vient de la paix, la confiance qui naît de l'estime, et *le rire*, que je prise autant que le bon La Fontaine prisait *le dormir* ; j'ai joui de tout cela dans votre société, et j'ai joui de plus du calme, du loisir, de la liberté que je cherche souvent dans la solitude.

Pardonnez-moi de vous en remercier, Madame, car c'est de vous que tout cela vient. Il n'est peut-être pas assez délicat de vous le dire à vous-même ; mais comment ne pas vous parler de cette bonté toujours mêlée de grâce, de cet esprit si aimable qui rend piquante jusqu'à la douceur, et de cette attention continuelle pour les autres, qui n'a jamais l'air de l'attention, mais bien celui de l'intérêt.

Soyez tranquille, j'en resterai là. Je ne dirai pas même ce que je pense pour votre excellente mère. Ce serait vous louer encore. Elle mériterait pourtant un long article ; mais il ne faut pas oublier qu'elle est la plus modeste de nous tous, quoique de nous tous ce soit elle qui ait fait le meilleur ouvrage.

Pour votre amie, c'est différent. L'impunité dont je jouis depuis si longtemps auprès d'elle m'a donné presque le droit de lui dire toutes ses vérités. Le détail en serait long dans une

lettre. D'ailleurs on serait tenté de vous adresser tous les compliments qu'on peut lui faire. Son tendre attachement pour vous est si bien le premier sentiment de son âme, la première source de sa vie, que de là lui vient sans doute tout ce qu'elle a de bon et d'aimable. Je ne lui en sais aucun gré, c'est à vous que je le rapporte. Je vous assure que cette amitié n'est pas un des moindres charmes que l'on trouve auprès de vous. Les plaisirs sont plus doux encore, lorsqu'ils offrent un bel exemple. On devient meilleur, tout en jouissant ; on se dit : ces deux femmes-là vaudraient beaucoup séparées, mais leur union les fait valoir mieux. Auprès de vous, votre amie devient plus aimable ; auprès d'elle vous paraissez plus parfaite. Ah ! si jamais (chose dont je ne parlerais pas, si cela n'était arrivé à Oreste et Pilade) vous aviez quelque léger tort à vous pardonner l'une à l'autre, je vous connais si bien toutes deux que je suis sûr que la plus heureuse ne serait pas celle qui recevrait son pardon.

Adieu, Madame, daignez excuser le bavardage d'un oisif, qui vous regretterait de même, quand il serait occupé. Je retourne ce soir à Sceaux, *par Le Bourg la Reine*, où peut-être vous m'adresserez une petite lettre. J'y vais beaucoup penser au Marais, et jeudi 30, je viendrai dîner

avec vous ici, vous rendre compte de votre commission pour la pendule, et vous répéter les expressions bien vraies, bien senties de mon respect et de ma tendre amitié.

M. de Savalette, à qui j'ai dit que je vous écrivais, me charge de vous assurer des sentiments que vous lui connaissez bien.

## LETTRE XIII

A MADAME DE LA BRICHE

Vernon, ce 2 novembre 1790.

Je suis à l'hôpital, Madame, depuis une quinzaine de jours ; et vous devez juger que ce séjour paraît au moins un peu étrange, lorsqu'on a passé le mois de septembre au Marais ou à l'Alhambra. Cependant, j'y suis déjà tout accoutumé, et je ne m'en vais demain que parce que l'on m'a fait entendre qu'il fallait céder la place à un grand nombre d'honnêtes gens que les décrets envoient tous les jours ici.

Pour vous parler plus sérieusement, quoique vous aimiez assez à rire, je vous dirai que mon voyage a été fort triste. J'ai trouvé ma tante désolée ; tout ce que j'ai pu lui dire pour lui

inspirer du courage, de l'espoir, de la résignation, n'a pas servi de grand'chose. Il faut être juste ; il n'est pas plaisant pour une abbesse, qui a toujours conduit à merveille ses affaires et sa maison, de se voir dépossédée, réduite à l'état de simple religieuse, forcée de voir la destruction de sa communauté, et n'ayant d'autre ressource qu'une pension incertaine, et une liberté dont l'idée ne peut s'accorder avec sa conscience. Ma tante est une femme de mérite et d'esprit ; mais la sensibilité, la timidité de son sexe ont été doublées par la vie religieuse. Dans un cloître, un changement de confesseur, une communion reculée de quelques heures sont de véritables douleurs. Jugez de l'effet qu'y produisent les décrets. Je ne puis m'empêcher d'excuser des larmes que je voudrais essuyer. Tout cela m'a rendu malheureux pendant mon séjour ici.

Je n'ai pu travailler ; mais, pour me distraire un peu, j'ai lu le roman de votre cœur, votre bien-aimé Grandisson. Ah ! Madame, vous avez raison, et je l'aime autant que vous. Je ne connais pas de cours de morale plus beau, plus complet, je dirai même plus aimable que votre histoire de Grandisson : je ne le trouve point au-dessus de l'humanité. Il est envers les hommes ordinaires ce que sont Télémaque et Cirus pour les

princes vulgaires. C'est un modèle admirable que Richardson nous propose, et je ne puis vous dire à quel point cet admirable ouvrage m'a plu. Je crois qu'il m'a rendu meilleur ; je crois que je vous estime et vous aime davantage depuis que je connais mieux ce que vous aimez. Combien l'auteur devait avoir de vertu, de raison, d'esprit ! Il n'y a que votre miss Biron, pour laquelle je me sens un fond d'aversion que rien ne peut détruire. C'est Clémentine qui est cause de cela ; c'est peut-être même Émilie que je préfère cent fois à votre précieuse d'Henriette. Oh ! la sotte femme ! Je la respecterai, je la saluerai, si je la rencontre ; mais pour causer jamais avec elle, pour l'aimer, pour marcher à côté d'elle à la promenade, jamais. Elle est bégueule, vaniteuse, babillarde, pincée, et surtout raisonnarde, défaut que je ne puis souffrir. J'aimerais mieux Clémentine à 60 ans, laide, folle, impotente, cul-de-jatte, que votre Biron à 18 ans. Je ne sais si vous êtes comme moi.

En voilà trop pour cette sotte merveille de Northamptonshire. Que m'importe ? Je vais demain à Paris, pour n'en plus sortir, j'espère, de l'hiver. Je vais m'établir au coin de mon feu, avec Zuléma, qui vaut mieux que votre Biron, quoiqu'il ne tienne pas à vous assurément qu'elle lui ressemble, puisque vous voulez

qu'elle soit dans la joie de son cœur de voir son amant égorger son frère. Vous aimez cela ; je le veux bien ; et cela sera. Mais, comme je vous disais, je vais passer mon hiver avec mes Maures, et dans la solitude. J'irai pourtant vous voir aussitôt que vous serez à Paris. Daignez présenter à Madame d'Houdetot mes respects et mes regrets de ne pouvoir aller à Sannoy. Je ne le peux pas ; car j'ai vendu mon cheval, ce qui fait que je suis sans chevaux. D'ailleurs, j'ai besoin de retraite et de travail, et je crois que ma santé n'est pas bonne. Je m'en vais, je le sens bien, et je décline à vue d'œil.

Avant de mourir, je serais bien aise que vous parlassiez de moi à M^me^ Prévost, à M^lle^ Caroline (qui ne ressemblera pas à miss Byron) et à M. de Saint-Lambert. Je voudrais aussi que vous m'écrivissiez un petit mot pour assurer de votre amitié quelqu'un qui vous a voué un respect bien tendre.

## LETTRE XIV

A MADAME DE LA BRICHE

Hornoy, ce 29 juillet 1792.

J'allais vous écrire, Madame, au moment où M. de Savalette me communique la lettre

que vous lui avez adressée. Je vois avec peine, mais sans surprise, que vous allez quitter votre Hurepoix ([1]) pour la Normandie. Je conserve cependant l'espoir d'engager M. de Savalette à vous aller voir, et je l'accompagnerai sûrement pour prendre ensuite la route de Vernon, où, à vue de pays, je pourrai bien passer une grande partie de mon hiver, *si hiver y a*. Mais tout cela dépend d'une foule de circonstances impossibles à calculer d'avance. En attendant, voici une lettre pour M. Vilbert, concierge d'Anet ([2]), qui est un homme fort estimable, fort obligeant, et mon ami. Je lui indique les moyens de vous loger mieux que vous ne seriez à l'auberge que je crois fort mauvaise. J'aurais bien écrit au maître d'Anet pour qu'il l'ordonnât, ce qu'il aurait sûrement fait avec plaisir, mais tout cela vous eût peut-être gênée. J'imagine que ma lettre à M. Vilbert remplira mieux vos vues. Vous ferez bien, pour jouir de plus de liberté, de profiter du moment où le Prince est à Vernon. Il y est à présent. J'envie bien à M. Vilbert le plaisir de vous conduire sous les superbes arbres d'Anet. Je vous recommande le *bois des Cordeliers*, qui fut planté par le grand Vendôme. C'est de ces bois dont parle La Fontaine à la fin du charmant et sublime poème de *Philémon et Baucis*. Je vous recommande l'*île d'Amour*,

à la pointe de laquelle M^me^ la duchesse du Maine venait s'asseoir avec Fontenelle, Chaulieu, La Fare, Sainte-Aulaire, et jouait avec ces aimables hôtes à une espèce de loterie, où chacun, suivant son lot, était obligé de faire une églogue, un conte, un ouvrage, dans lequel, comme a dit d'Alembert, quoiqu'ils cherchassent toujours l'esprit, ils avaient cependant le bonheur de le trouver. Je ne vous parle point de la chambre de Catherine de Médicis, de celle de la belle Diane, du Cerf que cette chaste épouse fit placer sur la porte avec une inscription en l'honneur de son mari, tout cela ne vous touchera guère ; mais je vous exhorte à consacrer une après-midi à visiter le champ de bataille d'Ivry, où vous verrez un monument simple et de bon goût, élevé par M. de Penthièvre à la place même où se reposa Henri IV vainqueur. Rappelez-vous qu'à la même place, j'ai vu le prince Henri de Prusse ([1]) examiner avec sa lunette les positions des deux armées, et deviner, à la simple vue du terrain, l'endroit par où l'on avait attaqué, ceux par où l'on avait fui, enfin jusqu'aux plus petits détails qu'on sait encore de tout ce qui arriva. Faites-vous montrer, si vous voulez changer d'objets, la chambre de ce roi de Navarre Charles le Mauvais. Voilà tout ce que je peux vous indiquer, et que je voudrais vous expliquer moi-

même un peu plus en détail peut-être que ne le fera le frotteur.

En voilà assez sur Anet. M. de Savalette a dû vous dire que nous habitons un pays assez triste, mais assez calme (du moins jusqu'à ce moment). Nous n'avons pas les belles promenades de Roinville [1] et de la fontaine, et quoique, je ne sais pourquoi, vous me regardiez comme un barbare et comme un Goth toutes les fois que je m'avise de parler campagne ou nature, je vous assure qu'elles me manquent. Je passe la plus grande partie de mes jours avec ma Bible, Racine et La Fontaine. Je travaille pour Caroline, et c'est à elle, et non à vous, que j'annonce que notre petit poème de Tobie [2] s'avance, malgré les inconcevables difficultés du sujet. Si ce n'était pour Caroline, si le sujet n'était pas juif, je l'aurais jeté vingt fois dans le feu. Mais j'espère en venir à bout. Vous le lirez, si vous voulez, quand il sera imprimé, car je vous déclare que ce manuscrit ne sera jamais lu qu'à Caroline. Il n'y a qu'elle qui sache sentir combien est belle et aimable cette touchante simplicité, cette peinture des mœurs antiques, cette morale toujours prise dans le cœur, toujours prêchée par les faits, qui font de cette histoire trop peu connue un des plus précieux monuments qui nous soient restés. Je songe à Caroline quand je fais parler l'Ange,

et je désire qu'elle soit plus contente que moi de ce que j'ai fait. Enfin, la peine que j'y prends me rend fort heureux, et je trouve doux de m'arracher au moment présent pour me transporter à Ninive, au milieu des Israélites, lorsqu'ils tournaient leurs yeux en plein vers la sainte cité devenue la proie des barbares, lorsqu'ils étaient dans les chaînes d'étrangers insolents et cruels. Au train dont j'y vais, aux peines que je me donne, j'en ai encore pour bien longtemps.

Pardonnez tout ce petit détail, qui n'est, je le répète, que pour Caroline, à qui je présente mon tendre hommage, au nom du Dieu de Jacob.

Je m'aperçois, Madame, que je suis aussi long et aussi bavard qu'un grand prophète. Je ne puis finir cependant sans vous prier de me rappeler au souvenir de Mme Prévost et de l'aimable M. de Praroman [1], si vous l'avez encore avec vous. Adieu, Madame, je n'ai pas besoin, j'espère, de charger personne de vous parler de ma respectueuse, tendre et constante amitié.

# LETTRE XV

A MADAME DE LA BRICHE

Ce 22 septembre 1792.

J'ai eu bien souvent, Madame, le désir de vous écrire, mais en vérité le courage me manquait. Je vous savais assez tranquille chez vous ; vous saviez que je l'étais aussi. Que dire de plus ? Les consolations de l'amitié ne sont bonnes qu'en présence.

J'ai pourtant écrit à l'aimable Caroline, directement à son adresse, par la poste. J'ignore si elle a reçu ma lettre. Elle a écrit plusieurs fois ici depuis, et n'en a pas parlé. Si ma lettre est perdue, il n'y a pas grand mal.

Aujourd'hui j'ai besoin de tenir un petit Conseil avec vous, pour un très frivole objet, il est vrai, mais le temps presse, et il me faut votre avis. J'ai fini mon poème de Tobie ; j'en suis assez content, et je vais le faire imprimer à la suite du petit volume de mes fables. Ce n'est pas sa place ; mais je le joins à ce volume pour que ceux qui ont déjà les précédentes éditions de mes bagatelles puissent avoir tout et ne se plaignent pas. Vous savez que ce Tobie est consacré à Caroline et à Zéphyrine (1). Voici la

manière dont j'aurais envie de le faire imprimer, pour laquelle il me faut votre attache. Voyez si cela vous convient, et daignez me le dire franchement :

TOBIE

POÈME.

A mesdemoiselles d. L. B. et d. D.
âgées de 9 à 10 ans (rectifiez cette date.)

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit empressé de savoir
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie, écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit point d'amour, point de gloire ;
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son dieu, les humains, son enfant.
Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères ;
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.
Dans Ninive autrefois, etc.....

Voilà tout, Madame ; cela n'est pas merveilleux, mais enfin jugez l'intention, et, si ces faibles vers vous conviennent, si vous ne voyez aucun inconvénient aux lettres initiales du titre, je vais envoyer le manuscrit à l'imprimerie. Pour peu que vous trouviez qu'il n'en faut rien faire, je commencerai à : « Dans Ninive, autrefois, etc. » et je me contenterai du plaisir d'avoir pensé à votre fille que j'aime doublement pour elle et pour vous.

Je m'étais fait un plaisir de vous lire ce petit ouvrage, de vous en donner la fleur, etc. Nous ne sommes pas dans le temps des plaisirs. Vraisemblablement, vous ne le verrez qu'imprimé. Je me hâte de me débarrasser de mes fables qui avancent et seront bientôt finies. Grâce au ciel, je n'aurai plus rien. Ma collection sera complète dans les deux formats ; elle restera telle longtemps. Mon désir, mon espoir, mon ferme dessein étant de me livrer à la retraite la plus profonde et la plus obscure, soit en France, si l'on y peut vivre, soit ailleurs, si on me laisse de quoi avoir le vivre et le couvert. Mes amis, qui sont en bien petit nombre, et à la tête desquels vous êtes, m'aimeront, j'espère, toujours, et me laisseront (non pas être heureux, ce mot ne sera français de longtemps) mais être existant à ma manière. J'ai toute ma vie été sobre en fait de désirs, et le seul vœu qui remplisse toute l'étendue de mon âme, c'est une petite chambre avec un verrou en dedans, mes livres et un peu de feu.

Je vous prie, Madame, de présenter mes très tendres respects à Madame votre mère. J'espère que le juste amour qu'on a pour vous et pour elle dans le beau pays que vous habitez vous assure le calme de votre chambre. C'est le seul auquel il faille prétendre. Votre pauvre amie

a eu bien des douleurs de tous les genres depuis que je l'ai quittée. Nous continuons à vivre ici assez paisiblement. Adieu, Madame, j'ai eu du plaisir à corriger, il y a quelques jours, l'épreuve de la fable des sarigues. Votre nom y est en toutes lettres, ainsi que vous me l'avez permis. J'attends votre dernier mot pour ce qui regarde Caroline. Je ne suis plus dans l'âge d'écrire aux filles, même en vers, sans adresser l'épître aux mères. Je crois pourtant, tout bien considéré, que vous pouvez fermer les yeux sur ce petit commerce-ci.

Adieu encore une fois, Dieu vous conserve ! Comme dit madame de Sévigné, si vous ne m'aimiez pas toujours un peu, je ne me soucierais guère qu'il me conservât.

D'Holbach [1] me charge de vous présenter son tendre respect.

## LETTRE XVI

### A MADAME DE LA BRICHE

Ce 16 octobre 1792.

Il y a longtemps que chaque matin je me dis que je vais répondre à votre aimable lettre

du 30 septembre, mais tantôt c'est M. de Savalette qui vous écrit, tantôt M. de Hornoy. Je ne veux pas que toutes nos lettres arrivent ensemble, je remets au lendemain ; et le lendemain je travaille à mon poème juif, et je ne puis quitter le Dieu de nos pères. Pardonnez-le-moi, comme il pardonnait à son peuple toutes les fois qu'il se repentait.

Je suis charmé que vous ayez été un peu contente de la dédicace de *Tobie*. Jamais je n'eus tant d'envie de bien faire. Ce sont mes adieux, non à l'amitié à laquelle on tient pour la vie pour peu qu'on vous connaisse, mais à la société, aux petites choses qui quelquefois y mettaient du charme. Caroline sera mes derniers amours en vers. Je vais même abandonner la poésie, et me livrer entièrement à l'histoire et à la retraite. Ces deux choses-là se conviennent fort. Je m'en suis donné ici, comme le joueur, pour la dernière fois. Indépendamment du *Tobie* de Caroline, j'ai fait mes quatre chants hébreux ; et je vous avoue que Galatée et Estelle ne sont pas dignes d'être les servantes, les Agar, de mes deux petits juifs. Ah ! vous verrez, vous verrez ! cela sent Juda que cela embaume.

N'est-il pas bien ridicule de vous ennuyer de ce qui m'occupe, et de répondre ainsi à votre touchante lettre dont la tristesse m'a fait du mal.

J'en ai eu aussi beaucoup de tristesse, j'en ai encore beaucoup ; mais le Seigneur a rabattu de mes chagrins ceux que j'avais sentis depuis le 1er octobre de l'année passée. Quand j'ai vu qu'on ne voulait pas accepter de bonne foi la paix bonne ou mauvaise qu'on donnait, je me suis vivement affligé d'avance. Sans être plus habile qu'un autre, j'ai prévu de grands malheurs. Ils ne m'ont pas plus surpris que les victoires de nos troupes sur les étrangers. Vous savez ce que je vous ai toujours dit sur ce dernier point. Tout peuple qui veut être libre l'est, et le sera malgré l'univers. Je ne demande à présent que la paix, des lois, de la clémence, du repos pour tous et l'obscurité pour moi. Vous qui vous connaissez en morale, je crois que c'est aussi votre goût.

J'ai à vous parler de votre amie. Elle m'a écrit souvent, jusqu'au 16 septembre. Je lui ai fidèlement répondu. J'ai tâché de la consoler, de lui donner du courage. Ma dernière lettre, où je rappelais exprès toutes les qualités dont elle est ornée, qui la rendent si chère à ses amis et si respectable pour tous, où je parlais fort au long de son amour pour les gouvernements libres. Vous auriez approuvé le tour qu'avait pris l'amitié. Elle m'annonça le 16 la mort de son père, me dit de ne pas lui écrire, depuis

onc n'en ai entendu parler. Je n'ai pu répondre à cette lettre du 16, et je voudrais bien que vous lui disiez ce qui m'a empêché de lui exprimer toute la part que j'ai prise à sa juste douleur, tout le désir vif et vrai que j'ai de la savoir, sinon heureuse, du moins en paix, enfin l'amitié tendre et respectueuse que mon cœur lui a vouée. Demandez-lui, s'il vous plaît, si elle a reçu cette lettre dont je vous parle, et, sans se donner la peine de m'écrire, qu'elle me fasse dire qu'elle m'aime. Voilà une petite commission que je recommande à votre bonté.

Vous savez peut-être que nous retournons à Paris, au commencement de la semaine prochaine. J'y serai accablé d'affaires, relativement à mes impressions, à ma très médiocre fortune, où je me suis sottement avisé de faire des changements au mois de juillet dernier. Beau moment ! et pris avec autant d'esprit que de sagesse ! Tout est là depuis ce temps. Mes apologues à demi imprimés, un monsieur, qui me croyant mort apparemment, s'est mis à faire une collection complète de mes œuvres, l'a annoncée dans les journaux, et la vend comme celles de Saint-Evremond ; un petit procès à ce sujet ; oh ! tout cela est charmant, et la tête m'en tourne déjà. J'espère pourtant m'en tirer, à force de courses et de peines. Si j'ai fini, ou seulement

mis un peu d'ordre à tout cela, j'irai revoir ce Marais, asile du bonheur, et au moins des vertus ; mais je ne puis vous en répondre, et vous en voyez les raisons. Ai-je besoin de vous dire que j'en ai envie, et que ce ne sera pas ma faute si je ne fais pas ce que je désire le plus ?

Je voulais aller à Vernon, où ma pauvre tante a véritablement besoin de moi, je ne le peux pas. J'irai cet hiver. Vous serez à Paris, cet hiver, je l'espère, je le crois. J'irai vous lire mes Juifs.

Vous sentez bien que je ne vous quitterai pas, sans remercier Caroline de son aimable apostille. Elle écrit mieux que vous, votre Caroline ; vous en mourrez de jalousie, mais c'est égal. Je la prie de me conserver son amitié ; d'ici 5 ou 6 ans, j'y compte bien, mais quand son esprit, ses talents, tout ce que vous savez bien, la rendra l'idole du monde, adieu, bonsoir les pauvres amis de l'enfance, elle demandera de qui est *Tobie*. Je ne le crois pas pourtant, car au milieu de ce que j'aime en elle, ce que j'aime le mieux est son cœur. Ce cœur-là est un bien de famille.

Je vous prie de présenter mes respects à madame votre mère. J'espère que sa santé se soutient toujours ; et c'est vous deux qu'il faut en féliciter.

Adieu, Madame ; voilà, je crois, une assez

longue lettre et de ma petite écriture. Je ne vous ai pourtant pas tout dit, car je ne vous ai pas assez parlé de mon tendre, respectueux, et éternel attachement.

Si je ne puis aller au Marais, je déchirerai mes vêtements, je couvrirai ma tête de cendre, jeûnerai d'un soleil à un autre, et crierai devant le Seigneur.

## LETTRE XVII

A MADAME DE LA BRICHE,
RUE ET PLACE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE,
A PARIS

Bizy (1), ce 13 mars 1793.

Non, sûrement, Madame, je n'ai pas douté que vous n'eussiez pris une grande part et à ma douleur, et à la perte qu'a faite l'humanité (2). Vous devez porter le deuil, votre âme est de la famille. Je connais bien de plus votre amitié pour moi, j'y compte, j'y compterai toujours. Vous l'avez rendue nécessaire, non seulement au bonheur de ma vie, mais au repos de ma conscience.

J'ai répondu à votre amie je ne sais pas quoi,

car c'était dans les premiers moments de mon arrivée ici. J'ai écrit plus tard et en détail à Mme de Beauvau (1). Je ne puis que vous répéter, en abrégeant beaucoup, en abrégeant extrêmement, que tout ce que vous pouvez imaginer de douleur, de piété, de vertu, de raison, de douceur, de bienfaisance toujours en pleurs et jamais distraite, se trouve réuni dans la maîtresse de cette maison (2). Elle est l'objet de la pitié, de l'admiration, de l'amour, de tout ce qui approche du château.

Nous avons ici une de vos voisines, Mme de Bourbon (3), que je trouve bien aimable. Elle fait du bien à sa sœur, qui, grâce au ciel, est beaucoup mieux pour la santé. Plus de convulsions et beaucoup de pleurs ; hélas ! mon Dieu ! voilà pour elle la perfection de la santé.

Mon voyage est triste et pénible encore plus qu'il ne devait l'être. Ma tante est retombée malade. Je n'en suis pas content. Je suis venu hier m'établir au château, je retournerai peut-être demain à la ville.

Vous seriez fâchée que je ne vous dise rien de mon sort. Le testament me laisse 2.500 francs de rente viagère. Quand il ne me resterait au monde que cela, j'en aurais ce qu'il m'en faut ; et j'en aurai davantage. Malgré les bontés dont on me comble, les instances même qu'on me

fait, malgré mon respect et mon attachement pour la fille de mon bienfaiteur, je veux rester libre et me retirer dans un petit et solitaire asile. Je fais chercher dans ce moment aux environs de Paris une maisonnette et un jardinet, où je veux aller m'enfermer pour n'en sortir que pour aller au Marais, à Monhuchet et à Vernon. Ces trois noms et le nom doux de *chez moi*, nom que ma langue n'a jamais balbutié qu'un instant lorsque j'eus le malheur de perdre aussi un très bon père, ces quatre mots, dis-je, vont composer toute ma géographie. Je voudrais bien que ma maison fût ou sur la route d'Orléans ou vers le faubourg Saint-Honoré. On y cherche plus que partout ailleurs.

Adieu, Madame, que cette lettre soit pour vous, pour votre amie, pour le bon M. de Savalette. J'espère vous revoir dans une huitaine, si... si... je ne sais rien, sinon que je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, et que je suis sûr que vous le voulez bien.

*P.-S.* — Bien des respects tendres, s'il vous plaît, à votre excellente mère. Qu'elle se ménage bien ; ma tante retombe par des imprudences. Parlez de moi à Zéphirine, à l'israélite Caroline, et à notre ami M. de Praroman, qui, quoique étranger, n'est pas un amalécite.

## LETTRE XVIII

A MADAME DE LA BRICHE,
A MÉRÉVILLE [1], PAR MONERVILLE,
ROUTE D'ORLÉANS

Sceaux, ce 7 juin 1793.

Vous êtes trop instruite, Madame, pour ignorer que lorsque le peuple de Dieu avait commis de grandes fautes, on se procurait un pauvre bouc nommé *Hazazel*, qu'on chargeait de toutes les iniquités, et qu'on envoyait ensuite dans le désert. J'ai peur qu'on ne m'ait un peu appelé Hazazel au Marais. Je n'accuse personne, et, sans vouloir donner à cette triste histoire plus d'importance que votre bonté ne lui en donne, je me borne à vous assurer sur ma parole d'honneur que je me rendis à Monhuchet avec mon paquet fait pour le Marais. Tout le reste ne me regarde plus.

Vous avez été fâchée ; j'en suis affligé, et cependant je vous en remercie. Vous me permettez de réparer plus mes pertes que mes torts, je profiterai de cette permission avec une joie très sincère. J'espère que vous en êtes sûre ; j'espère même qu'en y réfléchissant vous ferez l'effort d'imaginer que, si l'on avait voulu me suivre,

j'aurais pu passer au Marais les huit jours que j'ai passés à Monhuchet.

J'en arrivai hier, après avoir été une semaine avec M. d'Hornoy que je désirais de voir. Me revoici dans ma petite retraite, où je suis fort paisible, travaillant beaucoup, menant une vie qui me plaît, et ne sentant en vérité que les peines de mes amis. La mort de M. de Beauvau m'en a causé beaucoup, pour lui, qui était bon et aimable, pour M. de Saint-Lambert dont j'apprends que la santé est fort loin d'être bonne, pour Mme d'Houdetot que tout cela frappe d'affreux contre-coups. Je sais aussi que Mme de Fezensac est très souffrante, que Mme de La Live est malade, j'ai besoin de me dire que vous vous portez bien ; et puis je me dis que tout cela finira par altérer votre santé si vous n'appelez pas à vous le courage que je vous connais.

J'en demande pardon à l'aimable Caroline, je ne mets qu'au second rang le chagrin de la savoir mécontente de moi. Elle s'apaisera, j'en suis sûr, ainsi que Mme de Damas qui me boude, et qui a raison, car je lui démontrerai quand elle voudra qu'elle a eu tort avec moi. Mais ce n'est pas le moment de faire ces démonstrations ; gardons tout cela pour le Marais. Il faut réserver les querelles pour le moment où l'on est heureux.

J'adresse cette lettre à Méréville, où M. de Savalette m'a dit que vous étiez. Je l'ai laissé avec toute sa famille, et j'ai le bonheur de penser que mon petit voyage lui a fait plaisir. Je leur lisais le soir le nouveau Don Quichotte qu'ils ont traité comme le duc et la duchesse traitaient le chevalier de la Manche. Je ne puis m'empêcher de vous confier que je suis content de mon ouvrage, et que j'espère raccommoder Cervantès avec beaucoup de gens d'esprit qui n'ont pourtant pas celui d'admirer ce grand génie. *Génie* n'est que juste au moins, souvenez-vous de cela, Madame de la Briche.

Adieu, Madame, je n'ai point envie de rire, et je sens que je finirais par là si je causais avec vous plus longtemps. Je me dépêche donc de présenter mes respects tendres à Madame votre mère, de me mettre aux pieds de la jeune israélite à qui vous apprenez la loi, de vous prier de me rappeler à ceux qui, à Méréville, veulent bien songer à moi, et de vous assurer que de tous vos nombreux amis personne ne sent mieux que moi combien vous méritez d'être aimée.

## LETTRE XIX

A LA CITOYENNE LA BRICHE,
CHEZ LA CITOYENNE D'HOUDETOT,
A SANOIS, DÉP$^{t}$ DE SEINE-ET-OISE

Sceaux, ce lundi 30 septembre 1793.

Je vous prie de remarquer que c'est aujourd'hui lundi, que je n'écris jamais aux personnes que j'aime le plus que le jour du Sabbat, mais que pour vous remercier de votre si aimable lettre, pour vous dire combien j'en suis touché, reconnaissant, enorgueilli, je ne connais plus de jour de repos.

Après ce petit préambule, je vous parlerai, si vous le voulez bien, d'autre chose, c'est-à-dire du plaisir extrême que m'ont fait vos petites pages. J'aurai une double obligation aux belles choses que vous m'annoncez de Méréville, puisqu'elles m'attireront encore une fois de vos nouvelles. Je tiendrai de grand cœur mes engagements pour le mois de novembre. J'irai avec vous dans ce beau lieu, que je ne trouverai point beau, parce que je connais le Marais, et que pour les cœurs hébreux, il n'y eut, il n'y a qu'une Sion. Quant à Sannois, je compte bien m'y rendre aussitôt que j'aurai reçu mon congé

définitif pour ne pas aller voir ma tante. Je vous prie de remercier madame d'Houdetot de la permission qu'elle m'en donne, de lui présenter mes respects bien tendres, et de l'assurer ainsi que M. de Saint-Lambert du plaisir que je trouve toujours à les chercher.

Il est un peu mal à vous, dans une lettre aussi aimable que la vôtre, d'avoir l'air de vous moquer de moi, en me remerciant du bonheur dont j'ai joui au Marais. Cela ressemble à un général qui remercierait un de ses soldats d'une bataille gagnée. Qu'étions-nous sans vous ?... Voilà tout... Suffit... et vous m'entendez. N'en parlons plus, s'il vous plaît ; je trouve fort doux de penser beaucoup à ce Marais ; mais comme je n'y suis plus, la tristesse me gagne vite lorsque j'en parle.

Je n'ai presque pas quitté ma table de travail, depuis que je vous ai dit mon second adieu. Assis au coin de mon feu, j'ai décrit les noces de Gamache, en pensant aux noces de Filou. Ce morceau, plus difficile qu'on ne croit, m'a donné beaucoup de peine. Il est quelquefois long dans l'original, et je mets infiniment plus de temps, j'éprouve beaucoup plus d'ennui, à retrancher quelque chose à mon bien-aimé Cervantès, qu'à traduire ses grandes pages. Les amants sans doute sont ainsi faits ; ce ne sont pas les douleurs qui les tuent, ce sont les

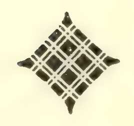
défauts de l'objet aimé, si toutefois ils les voient. Quoi qu'il en soit, mon Gamache est à peu près fait, et j'espère que vous en serez contente, au mois de mai prochain ; car il n'est que ce mois dans l'an, lorsqu'on est au 30 septembre.

Vous m'avez fait un vrai plaisir de me donner des nouvelles de nos amis voyageurs. J'aime depuis longtemps et beaucoup l'un d'eux ; il me semble l'aimer davantage depuis qu'il a su gagner et mériter votre amitié. Je ne vous demande pas de lui parler de moi, quand vous lui écrirez, mais je vous prie de me parler de ce qu'il fait, quand vous le saurez.

Mon papier s'use, et je n'ai rien dit à la seule personne que je crois plus parfaite que vous. J'espère que votre cœur et même votre orgueil m'entendent. Quoique son visage soit bien joli, je n'en étais pas toujours content au Marais, et le seul conseil de morale que ma sévérité trouve à lui donner, c'est de ménager beaucoup sa santé. Après ce point important, je lui recommanderai encore de me conserver un peu d'amitié ; afin que j'aie le plaisir, lorsqu'elle aura une cinquantaine d'années, de pouvoir vous dire d'une voix cassée que je suis le plus ancien ami de votre fille.

J'ai reçu de votre amie une lettre charmante, amicale, douce, aimable ; elle m'avait écrit,

la poste seule a tort, et voilà notre brouillerie tout à fait oubliée. Parlez de moi, je vous en prie, à votre bonne et respectable mère, auprès de qui je ne me vante point de l'aimer autant que tous ceux qui la connaissent. Adieu, bonne et aimable Caroline, je vous prie de bien dire à madame votre mère que personne ne lui est plus respectueusement et plus tendrement attaché que moi.



# LETTRES
À
# BOISSY D'ANGLAS

## LETTRE I

Si Némorin chantait comme M. de Boissy écrit, il serait bien sûr d'obtenir de tout le monde les éloges qu'il ne doit qu'à l'amitié de ses compatriotes. Mais M. de Florian aime mieux devoir ses éloges à l'amitié qu'à la justice ; car la reconnaissance rend bien plus heureux que l'orgueil. Il remercie bien tendrement M. de Boissy de son aimable attention, et il ira au premier moment lui dire combien il trouve doux et glorieux d'être le compatriote, le confrère et l'ami de celui qu'il aurait choisi pour frère.

## LETTRE II

Paris, ce 16 novembre 1787.

J'ai reçu, Monsieur, presque en même temps, les deux aimables lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous dois des excuses

d'avoir tardé à y répondre : mais d'abord il faut du temps pour vous lire ; et de plus, quand on imprime, même des bagatelles, les épreuves, les visites à l'imprimeur, et les autres occupations qu'on a toujours à Paris, vous prennent tous vos moments. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après ceux passés avec vous, je n'en connais guère de plus doux que de cultiver votre amitié, et de me rappeler à votre souvenir.

Là-dessus, je n'ai point de querelle avec Madame de V..., avec M. et Madame du..., et tous ceux qui vous ont connu, c'est-à-dire qui vous regrettent. Nous avons l'espoir de vous voir de retour avec le printemps ; et quand bien même je ne serais pas faiseur de pastorales, ce seul espoir me rendrait le mois de mai le plus agréable de l'année.

Je vous prie de dire à M. de Montgolfier [1] combien je suis reconnaissant de tout ce dont il a bien voulu vous charger pour moi. Je n'aurai pas encore recours à ses bontés cette fois-ci, parce que la hâte que j'avais de mettre sous presse mon livret ne m'a pas permis d'attendre. Je le prie de me conserver son obligeance pour un autre ouvrage. Mon intérêt le plus cher se trouve d'accord avec ses offres ; car le nom seul de son papier doit faire espérer que le livre ira à la postérité.

*Estelle* est achevée, et sèche tristement auprès des poêles de M. Didot. Vers la fin de décembre elle prendra son essor, et tournera d'abord ses pas vers Annonay ; elle ira vous saluer au bord de ce ruisseau charmant que je connais, que j'aime sans l'avoir vu, et où mon heureuse *Estelle* entendra des vers plus doux et plus harmonieux que ceux de son Némorin.

Laissons là les médiocres ouvrages, pour parler de bonnes œuvres. J'aurais désiré de tout mon cœur pouvoir servir en quelque chose Monsieur votre receveur ; mais malheureusement M. du Petit-Val, mon ami, n'est pas M. du Petit-Val, régisseur général : c'est bien le même nom, mais non pas la même personne ; et je n'ai nulle relation avec celui dont vous avez besoin. Cependant l'obligeante Madame du Petit-Val, la femme du mien, s'est chargée de votre mémoire, et tâchera de le faire arriver à son adresse, en le recommandant de son mieux.

Je ne puis vous dire grand'chose de nos théâtres; je n'y vais presque point. J'ai consacré mes soirées à relire avec quelques amis mes poètes et mes historiens latins : cela fait que je vois encore moins de monde que je n'en voyais, et que je suis plus en état de vous donner des nouvelles des troubles de la loi agraire, ou des ridicules de Nomentanus et de Damasippe, que

des réformes de M. de Toulouse (1) et des succès de M. de La Reynière (2). Je ne soupe plus qu'avec Cicéron, je mange un morceau avec Tite-Live ; et, en attendant les poésies légères de M. Dussaulx (3), j'explique Horace et Catulle.

J'aimerais mieux causer avec vous, Monsieur ; revenez dans notre capitale le plus tôt qu'il vous sera possible : vous y avez laissé de vrais amis, à qui il n'arrive plus de rire, de raisonner ou de disputer, sans regretter que ce ne soit pas avec vous.

Comme votre première lettre finit avec infiniment de cérémonie, vous sentez bien que, quoi qu'en dise mon amitié, je ne puis me dispenser de vous assurer que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous les sentiments qu'il est si doux d'éprouver pour vous, etc.

*P.-S.* — Voici une triste réponse faite à Monsieur le Sénéchal, au sujet de l'affaire qui vous intéresse, et à laquelle il a fait tout ce qu'il a pu.

## LETTRE III

Paris, ce 19 décembre 1787.

Voici, Monsieur, la jeune bergère (4) dont vous avez bien voulu protéger l'enfance. Si vous aviez pu achever son éducation, elle serait bien

plus aimable ; mais avec tous ses défauts elle se présente devant vous. J'ai fait ce que j'ai pu pour obtenir d'elle de ne point vous parler de sa compagne Adélaïde, ni du somnambule Isidore (1) ; je lui ai représenté que ce n'était pas comme ce berger que vous dormiez, que vous exigiez que l'on ronflât ou qu'on fût éveillé ; que toutes ces nuances de sommeil n'étaient propres qu'à vous endormir : je n'ai jamais pu venir à bout de la persuader. Elle est entêtée, mademoiselle Estelle, surtout dans la dispute ; raison ou tort, elle ne cède point (défaut que vous devez bien blâmer encore). Enfin, il a fallu la laisser avec Isidore, et l'insolente m'a répondu que vous auriez beau critiquer cet endroit, vous n'en diriez jamais autant de mal que d'autres en ont dit de bien.

Nous parlons souvent de vous, Monsieur, avec tout ce qui vous a connu ici ; nous vous regrettons tous de compagnie. Quand reviendrez-vous donc ? Savez-vous que voilà deux fois que je vais au Lycée entendre M. de La Harpe sur la *Henriade* (2) ? Il nous a dit de très belles choses ; mais l'idée que j'étais au Lycée sans vous a été cause que je me suis ennuyé à périr. Vous à qui la gloire du Lycée est si chère, revenez donc me prouver que j'ai tort de vous y regretter autant.

Adieu, mon cher confrère ; je cabale à Nîmes pour faire recevoir M. de Choisy de l'Académie : je ressemble au cardinal Alberoni, qui, n'ayant pu troubler l'Espagne, alla mettre le feu à la république de Saint-Marin. N'allez pas dire tout ce que je vous conte, au moins ; car je ne dispute et ne badine jamais qu'avec mes amis, et toute plaisanterie avec eux est un combat à fer émoussé, qui devient duel dès que les autres s'en mêlent. Si je vous aimais moins, je serais plus souvent de votre avis, et je finirais gravement ma lettre, au lieu que je la finis par vous embrasser de tout mon cœur.

Voulez-vous bien me rappeler au souvenir de M. de Montgolfier.

## LETTRE IV

Vernon, ce 24 janvier 1788.

Il y a longtemps, mon cher confrère, que je vous dois des remerciements pour les deux lettres si aimables qui se sont croisées avec les miennes. Je vous dois surtout de la reconnaissance pour la manière dont vous avez accueilli *Estelle*. Vous lui avez dit de plus jolies choses qu'elle n'en a jamais entendues de Némorin, et votre

indulgence pour elle la consolera de quelques sévérités qu'elle a éprouvées de M. l'abbé Morellet.

Malgré ses critiques, malgré les vôtres, mon confrère, et celles de quelques autres, *Estelle* va bien : mon édition est presque épuisée, et l'on imprime la seconde. Après un mois des tracas que donnent le jour de l'an et la publication d'un ouvrage, j'étais venu passer dans le calme une quinzaine de jours à Vernon ; mais la trompette sonne et me rappelle aux alarmes. Le cardinal de Luynes (1) est mort, et je pars demain matin pour aller demander sa place à l'Académie. Tous mes amis m'y excitent : quand je dis tous, j'ai tort ; car j'en ai bien quelques-uns qui, sans doute par intérêt, craignent que je n'aie pas mérité ce que je brigue, et, sans critiquer mes anciens ouvrages, me poussent à en faire de nouveaux. Comme les extrêmes se touchent, leur extrême amitié ressemble à l'indifférence : mais cela m'est égal, je ne les en aime pas moins quand ils sont aimables ; et je n'ai besoin de personne pour savoir que ce que j'ai fait, tout médiocre qu'il est, vaut mieux que les titres de mes rivaux, voire même de beaucoup de mes..... Suffit. Je commence à être un peu piqué de me voir toujours préférer des personnes que je ne connais que lorsqu'elles passent devant moi ;

et, cette fois-ci, je veux en découdre absolument. M. Vicq-d'Azir est mon plus redoutable rival ; il a sur moi le grand avantage de n'avoir été lu de personne ; mais je n'en oserai pas moins troubler son triomphe, et je me battrai de toutes mes forces : j'ai déjà mis en jeu mes princes, mes princesses, mes amis. J'ai cru longtemps que le travail seul devait conduire aux récompenses ; je m'amende, et, pour cette seule fois, je vais employer d'autres moyens.

Vous voyez, mon cher confrère, quelle est ma confiance en vous ; je la pousserai plus loin encore, car je viens vous demander de vouloir bien écrire le plus tôt qu'il vous sera possible à M. de La Harpe, votre ami, pour lui demander de m'honorer de son suffrage. Lorsque je lui envoyai *Estelle*, j'en reçus un billet très obligeant qui finissait par ces mots soulignés : Comptez sur moi. Depuis, je l'ai trouvé plus froid, et il m'a fait entendre qu'il pourrait bien donner sa voix à M. Vicq-d'Azir. Je vous demande de vouloir bien lui écrire et lui représenter que son amitié pour M. de Voltaire, qui aima mon enfance, et à qui je suis allié, son amitié pour moi-même, qui n'ai rien fait pour la perdre, si ce n'est Numa, sembleraient devoir m'assurer un appui dans lui ; et que de le voir contre moi ne fera pas beaucoup d'honneur ni à moi, ni

peut-être à lui. Je laisse tout cela à votre prudence et à votre amitié. Au surplus, je fais cette démarche vis-à-vis de vous, sans prétendre faire la moindre bassesse vis-à-vis de M. de la Harpe, mais par le désir que j'ai de lui avoir une obligation qui me le fasse toujours aimer.

Ce moment-ci m'occupe beaucoup, mon cher confrère, et va beaucoup m'occuper. Je me console d'avance du succès, quel qu'il soit : car si je réussis, je serai fort aise ; et si je ne réussis pas, je serai « à l'aise » avec beaucoup de personnes. J'aurai fait ma demande, on me l'accordera ensuite quand on voudra. J'attendrai sans colère, je vous en réponds. Parlons pourtant d'autre chose, celle-ci doit vous ennuyer.

Les vers charmants que vous avez bien voulu faire pour moi sont assurément peu mérités ; mais ils sont si jolis, que j'ose les aimer devant tout le monde. J'aurais beau jeu pour vous en rendre ; mais je ne suis pas en train de rimer, et mon cœur un peu plein peut à peine vous exprimer sa reconnaissance.

J'oublie de vous dire que M. Garat [1] se présente aussi, et divisera peut-être la faction Suard [2], qui est Vicq-d'Azir.

M. de Beauvau [3], qui en entraîne beaucoup ordinairement, s'est déclaré tout haut pour *Estelle*. Sedaine prend la même cocarde publiquement,

et quelques autres aussi sont pour moi. Il est vrai que ce sont ceux que je connais le moins, ce qui fait bien la satire de mon caractère ; mais enfin la journée sera chaude. Élevez vos bras au ciel en ma faveur, et Amalec tombera sous les coups d'Israël.

Adieu, mon cher confrère, je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur, comme vous méritez d'être aimé de quiconque vous connaît un peu.

## LETTRE V

Anet, 7 mars 1788.

Vous êtes le premier, mon cher confrère, à qui j'écris pour annoncer que l'Académie française m'a élu hier jeudi 6 mars, pour remplir la place vacante par la mort du cardinal de Luynes. M. Vicq-d'Azir, mon concurrent, m'a disputé la place de si près, que j'ai eu la pluralité d'une seule voix. Quinze contre quatorze m'ont fait gagner ma cause. Mais les soins, les peines, les courses qui m'ont entièrement occupé depuis six semaines, la nécessité de partir dans la nuit pour venir ici annoncer mon élection à M. le duc de Penthièvre, tout cela m'a réduit à un tel

excès de fatigue, que je pense à peine tenir ma plume. Ceci est le combat d'Argant et de Tancrède ; le vainqueur est peu différent du vaincu.

Cependant, mon cher confrère, je me reprocherais de laisser passer un jour de plus sans vous remercier de tout ce que je vous dois, des efforts que vous avez employés auprès de M. de La Harpe. Je ne doute pas plus à présent de son amitié que de la vôtre, et c'est mon plus fort serment ; c'est vous dire aussi, j'espère, combien elle m'est chère, combien j'y attache de prix. J'en sens beaucoup plus que je ne puis vous en dire, mon cher confrère, je suis épuisé de fatigue ; mais je suis bien reconnaissant et surtout bien tendrement attaché. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime.

## LETTRE VI

Au château de Sceaux, 6 avril 1788.

Il y a longtemps, mon cher confrère, que je vous aurais remercié de vos aimables lettres et de l'intérêt que vous avez voulu prendre à mes petits succès ; mais, en vérité, depuis un mois, les heures du jour ne m'ont jamais suffi pour remplir tout ce que j'avais à faire. Vous

savez combien l'on est occupé à Paris : si vous y ajoutez les visites, les courses, les remerciements qu'ont exigés de moi une place à l'Académie et la croix de Saint-Louis, obtenues en même temps, vous me pardonnerez peut-être un retard que je ne me pardonne pas. Enfin je commence à respirer, car mon discours est fait, et le premier délassement que je prends est de vous écrire, de vous remercier des services que vous m'avez rendus auprès de M. de La Harpe, de l'intérêt que vous m'avez marqué, et de la réparation que vous avez faite de vos sanglantes critiques sur la pauvre Adélaïde. Heureusement elle ne vous craint plus ; la voilà sauvée de sa terrible maladie et de vos pattes ; car, en vous faisant son médecin, vous avez, selon l'usage, pensé tuer cette pauvre fille. Dieu vous le pardonne ! pour moi, je l'ai encore sur le cœur.

Il me serait difficile, mon cher confrère, de vous rendre un compte détaillé de ma grande bataille avec M. Vicq-d'Azir. Elle a duré longtemps, et chaque semaine la victoire changeait de parti. La veille du jour, j'étais battu ; et, sans le maréchal de Duras [1], tout était perdu. M. de La Harpe m'a marqué une amitié à laquelle je suis bien sensible, et dont j'aime à vous devoir une partie ; mais celui à qui je dois ma place, c'est M. de Marmontel, qui m'a servi avec beau-

coup de succès et de zèle. Je ne l'oublierai jamais.

Je compte que ma réception se fera le 15 de mai, jour que M. le duc de Penthièvre a choisi. Il y sera avec son adorable fille et les enfants d'Orléans. J'espère que ce sera un beau jour, et que sa présence donnera de l'éloquence à mon discours. Le lendemain mon aimable prince priera à dîner toute l'Académie à Sceaux, où les eaux joueront, et où ils seront sûrement contents de la politesse du seigneur du lieu. Voilà nos projets ; que ne puis-je y mêler l'espoir de vous embrasser cet été, de faire avec vous de ces agréables promenades qui ne le seront plus tant sans vous. Tâchez de le réaliser bientôt, cet espoir, mon cher confrère ; et croyez qu'à Nîmes et même à Annonay, vous n'avez pas de meilleurs amis que ceux qui vous regrettent ici, et surtout celui qui vous embrasse de tout son cœur.

## LETTRE VII

Paris, 31 mai 1788.

Depuis longtemps, mon cher confrère, je forme tous les jours le projet de vous écrire

et de vous envoyer mon discours ; mais, depuis le mois de janvier, je n'ai pas respiré un instant. j'ai été écrasé de bonheurs ; tout m'est arrivé à la fois, et les jours m'ont à peine suffi pour les visites et les devoirs indispensables que tant de félicité m'a imposés. J'ai obtenu en trois semaines le brevet de lieutenant-colonel, la croix de Saint-Louis, mon fauteuil académique, et une abbaye à six lieues de Paris pour une tante à moi, religieuse à Arles.

Je commence à respirer un peu, et mon premier soin est de vous faire hommage d'un discours qu'on a reçu avec beaucoup de bonté.

La séance où je l'ai prononcé était très nombreuse et très brillante. M. le duc de Penthièvre et son adorable fille y ont été accueillis avec transport. Tout ce qui les regardait était saisi avec enthousiasme, et le plaisir que donnait leur présence a rejailli sur mon faible discours. Ce jour enfin a été le plus beau de ma vie. Il a été aussi beau pour notre ami commun, M. de La Harpe, dont les beaux vers sur la poésie descriptive ont été applaudis autant qu'ils le méritaient. Après ces beaux vers, j'ai risqué quelques fables, et on les a parfaitement reçues ; vous voyez que quelques fois Pope a raison, et tout va bien.

Le lendemain mon prince a donné à Sceaux

une fête superbe à l'Académie. Ils ont tous été enchantés de la grâce, de la politesse noble et franche du petit-fils de Louis le Grand. Les Muses, si longtemps citoyennes de Sceaux, ont reconnu leur ancien asile. Nos naïades sont toutes sorties de leurs grottes pour voir les successeurs des Fontenelle, des Saint-Aulaire et des Malezieu (1) : il ne manquait à la fête que M. Dussaulx, et nos nymphes en perdaient la tête.

L'Académie est fort contente, mon cher confrère, elle a consigné dans ses registres les bontés de M. le duc de Penthièvre, et lui a fait une visite en corps pour lui exprimer sa reconnaissance. Tous ceux dont je n'ai pas eu la voix me comblent d'amitiés, et semblent m'offrir leur cœur. Combien de gens ne voudraient pas de ce marché ?

Je joins à mon discours, mon cher confrère, un exemplaire du troisième volume de mes comédies qui vous manque, à ce que je crois. Acceptez tout cela comme un faible gage de la tendre amitié que je vous ai vouée pour ma vie et avec laquelle je vous embrasse de tout mon cœur.

Voulez-vous bien me rappeler au souvenir de votre illustre ami M. de Montgolfier.

## LETTRE VIII

Paris, 10 octobre 1788.

J'ai reçu, mon très cher confrère, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec celle pour madame de V..., à qui je l'ai remise fidèlement, et les deux mémoires que vous y avez joints. Je n'ai pas répondu à la première, par la grande raison que je n'en ai pas trouvé le moment : j'ai été à Genève chercher une de mes tantes, religieuse, pour la conduire à l'abbaye que j'avais obtenue pour elle. Les affaires de cette abbaye m'ont infiniment occupé ; ajoutez à cela mes petits travaux ordinaires, mes devoirs, mes courses journalières, et vous me pardonnerez, parce que vous êtes bon, de n'avoir pas répondu à une lettre qui a galopé un mois après moi, que je ne puis lire qu'avec plusieurs heures de travail, et qui me charge de commissions qu'il m'est très difficile de remplir.

Tout ce que vous écrivez, mon cher confrère, est fort aimable ; on reconnaît partout votre esprit ; votre cœur se reconnaît de même dans l'intérêt que vous prenez aux personnes pour qui vous faites des mémoires. Mais il faut vous avouer le triste état où je me trouve en fait de crédit. Depuis dix ans j'ai donné à M. le duc de

Penthièvre à peu près un millier de mémoires ; j'ai fini par l'impatienter, si bien que ce prince m'a fait la défense absolue de lui en présenter de nouveaux. Malgré cette défense, comme le dernier regarde un de vos parents, j'aurais sûrement désobéi, si notre prince n'était malade depuis trois mois. Un catarrhe affreux a exigé des vésicatoires qui ont porté sur ses nerfs, et lui ont causé des souffrances continuelles et des vapeurs infiniment contraires à tout mémoire ; je serais sûr de lui déplaire et d'être refusé en allant lui parler d'affaires. Je vous exhorte donc, mon cher confrère, à vous donner la peine d'écrire vous-même à M. Perrier, secrétaire général de la marine, et de bien exposer votre demande. Je lui en ai déjà parlé ; je lui en parlerai encore ; et je ne doute point que votre affaire ne réussisse. Mais dans toutes ces maisons-ci chacun aime qu'on s'adresse directement à lui pour tout ce qui le regarde ; et comme je n'ai nul trait au département de la marine, le secrétaire, avec raison, me parle de l'Opéra lorsque je lui parle de ses affaires. Adressez-vous donc à M. Perrier, à l'hôtel de Toulouse, à Paris ; et pour cela je vous renvoie votre papier, auquel je n'entends non plus qu'aux *Lettres sur l'Italie* de M. Dupaty [1].

J'ai grand regret, mon cher confrère, à vous

écrire trois grandes pages de petite écriture pour ne pas vous dire un mot de ce dont j'aime à causer avec vous. Mais à qui la faute ? Il ne me reste de papier que pour vous prier de me rappeler au souvenir de l'aimable M. de Saint-Étienne (1) que nous regrettons tous les jours avec Madame de V... ; pour vous engager à revenir bien vite dans ce pays, où l'on vous aime tendrement, et pour vous prier de me conserver un peu d'amitié, malgré la nullité de mon crédit, en faveur de celle que je vous ai vouée, et avec laquelle je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE IX

Ce 10 décembre 1789.

M. de Florian a l'honneur de présenter son respect, ses hommages, sa foi, sa soumission, à monsieur le législateur. Il prend la liberté de lui demander si dimanche 20 de ce mois, seul jour de la semaine où monsieur le représentant de la nation ne travaille pas au bonheur public, il voudrait faire l'honneur à M. de Florian de venir dîner chez lui avec M. et Madame de Saint-Étienne, qui lui ont promis pour ce jour-là. M. de Florian s'est présenté à la porte de M. de

Boissy pour lui faire cette prière ; il n'a pas eu le bonheur de le trouver. Il espère de son ancienne amitié qu'il voudra bien lui accorder sa demande.

## LETTRE X

Je vous remercie de tout mon cœur, mon très illustre et très puissant compatriote, du bel ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'ai déjà commencé à le lire ; et comme je l'entends, j'en suis fort content. Ce n'est pourtant pas que j'y trouve cette éloquence mâle, géante, massive, que vous admirez avec tant de raison dans le grand orateur auquel vous daignez me comparer : mais je n'espérais pas l'y trouver ; et je sais qu'il n'y a qu'un soleil, comme il n'y avait qu'une Bastille. Je pense la plus grande partie de ce que j'ai déjà lu ; j'espère les autres, je souhaite le tout. Mais il ne suffit pas de bien dire lorsque l'on est législateur : il faut nous donner la paix, il faut nous établir l'ordre ; il faut que nous puissions conduire gaiement notre troupeau sur les bords fleuris de la Sorgue ou du ruisseau d'Annonay, et que rien ne trouble le doux plaisir que nous avions autrefois à écouter

vos vers charmants. J'aime toujours les vers, moi, et je tremble que quelqu'un de vos confrères, ennemi des académiciens comme M. Boutidoux, ne fasse une motion contre les vers, attendu que ceux de Racine ne sont pas libres. Je compte sur le brave Gauvin [1] pour repousser M. Boutidoux.

Adieu, mon cher compatriote. J'irai moi-même vous remercier du plaisir que je vous ai dû, dès que je serai sûr de vous trouver un jour ; en attendant, je vous répète que je vous aime de tout mon cœur, et vous embrasse de même.

## LETTRE XI

Ce samedi.

Recevez, mon très aimable confrère, les remerciements que je vous dois pour l'excellent ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Je l'ai trouvé aussi bien pensé que bien écrit, aussi raisonnable qu'élégant ; et je fais des vœux bien sincères pour que tous nos compatriotes, en vous lisant, éprouvent ce que j'ai éprouvé : je l'espère ; et alors votre petit ouvrage leur vaudrait autant de bonheur qu'il vous aurait procuré de gloire. Ce sont deux belles et bonnes

choses que le bonheur et la gloire ; continuez à les donner, dans votre assemblée, à notre pétulante nation.

Adieu, mon cher compatriote. Je vous préviens que vous êtes engagé à dîner à Sceaux, avec M. et Madame de Saint-Étienne, le dimanche d'après la Saint-Jean, 27 de juin. Je m'y prends d'avance, pour que vous ne soyez pas retenu ce jour-là chez quelque belle dame ; et je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime.

## LETTRE XII

Sceaux, 26 juin 1791.

MON CHER ET ILLUSTRE COMPATRIOTE,

J'ai un besoin pressant de votre justice et de votre amitié. Depuis deux ans je commande la garde nationale de Sceaux, et j'ose dire que je l'ai fait de manière à m'attirer l'estime et la reconnaissance de tous nos soldats-citoyens. Malheureusement je me trouvais à Paris le jour de la fuite du Roi ; les portes furent fermées, je ne pus me rendre ici. Le bon ordre qui a régné à Paris, le désir de savoir des nouvelles, et les

peines qu'il fallait prendre pour avoir un passeport me firent retarder trois jours ; je ne vins ici que vendredi, jour de la Saint-Jean. Cette absence, ma qualité de militaire et d'attaché à un ci-devant prince, les soupçons qu'inspire naturellement l'état où nous sommes, les circonstances du moment, tout enfin, réuni contre moi dans ces tristes circonstances, a fait naître de la fermentation et de la défiance dans une petite partie de ma troupe. Vous devez juger qu'avec ma sensibilité cette position fait le malheur de ma vie, puisque je vois mon honneur et mon repos au moins compromis. Dans les temps où nous sommes, personne ne peut savoir où cela peut s'arrêter.

Vous connaissez dès longtemps mes principes ; peut-être y a-t-il quelque mérite à les avoir dit tout haut avant la Révolution ; et depuis la Révolution ils n'ont jamais varié. Je vous réponds de la pureté de mon cœur ; je vous en jure par mon honneur et par le vôtre. D'après cela, je demande à vous, mon cher compatriote, à vous qui me connaissez et m'estimez, j'ose le croire, depuis longtemps ; à vous, représentant du département où je suis né, je vous demande de vouloir bien écrire et signer ce que vous savez, ce que vous pensez, ce que vous jugez de moi. Je ne veux pas partir d'ici, je ne veux prendre aucune

résolution que ma justification ne soit établie. Je me charge de l'établir ; mais, comme votre nom justement célèbre doit être d'un poids immense, opposé à ceux des calomniateurs ou des soupçonneurs imbéciles, je vous demande ce nom que j'ai toujours aimé, sans croire qu'il pût m'être utile dans pareille circonstance. Si vous jugez à propos de faire signer par d'autres ce que je demande, M. du Séjour, M. Bailly, M. de Saint-Étienne ne refuseraient pas : mais là-dessus je m'en rapporte à ce que votre prudence, votre amitié, verront de mieux à faire.

Pardon, mille fois pardon, de vous importuner dans de pareils instants : mais je pense que votre cœur est de ceux qui croient que dans tous les temps un honnête homme, un compatriote, un ami, mérite l'attention d'un honnête homme et d'un ami. Je n'en dirai pas plus. J'ai l'âme brisée, en vérité : après tout ce que j'ai fait, après tous les intérêts sacrifiés, je m'attendais peu à ce prix. Faut-il donc, dans la nature entière, ne compter que sur vous seul ? Je vous embrasse, et j'attends de vous les biens les plus chers, ma justification et mon repos. Si votre écrit ne suffisait pas, j'aurais encore recours à vous, que je révère autant que j'aime.

## LETTRE XIII

Paris, ce 17 février 1792.

Il y aurait bien de l'amour-propre à moi, mon cher et illustre confrère, d'imaginer qu'au milieu des importantes occupations qui remplissent vos jours fortunés, mes pauvres héros maures et castillans eussent trouvé le moment de venir vous faire leur cour [1]. Ce n'est pas à un législateur, à un administrateur, à un procureur général syndic, qu'il faut aller chanter des romances ou raconter des contes bleus. Vous avez vraiment d'autres choses à faire dans le département de l'Ardèche, quand ce ne serait que de jouir de la douce paix, de l'heureux repos que vos grands travaux vous ont procurés. J'ai cru qu'il fallait laisser passer les bénédictions, les actions de grâces, les cantiques de reconnaissance qui retentissent en votre honneur dans la France et dans toute l'Europe. Quand les échos de vos montagnes les auront assez répétés, alors je pourrai hasarder de venir jouer de la flûte à la porte de votre maison, comme les bergers de Sicile allaient jouer du chalumeau sur le passage jonché de fleurs des Platon et des Timoléon.

Cependant, d'après votre bonté extrême, d'après

la douce indulgence que vous avez puisée au comité des recherches, d'après surtout votre demande, je prends la liberté de faire remettre chez M. d'Azémar, qui m'a promis de s'en charger, un exemplaire du grand Gonzalve de Cordoue. Notre ami commun, M. de La Harpe, a traité ce capitaine avec autant de sévérité que Gonzalve traitait nos capitaines français dans la guerre qu'il leur fit à Naples. La différence qu'il y a, c'est que Gonzalve nous ôta pour toujours ce beau royaume, et que M. de La Harpe ne m'a presque point ôté de lecteurs. Ma seconde édition va paraître ; et mon ouvrage s'est fort bien vendu, malgré les circonstances peu favorables aux lettres, qui font rechercher avec plus de soin le *Journal du Soir* et le *Logographe*, que des récits de guerre et d'amour. Ce qui me fait pardonner à ces circonstances, c'est qu'elles me procurent le plaisir de lire vos beaux discours, vos beaux mémoires d'administration, que je trouve fort éloquents, et que j'ai le projet de mettre en vers un de ces jours, en y joignant de petits morceaux anacréontiques que je viens de faire, sur la force publique et la perception des impôts.

Je ne doute point, mon cher confrère (et cela sans aucune espèce de poésie ou de plaisanterie), que vous ne soyez infiniment utile au pays que

vous habitez. Si tout le monde avait votre amour pour le bien et vos moyens de le faire, nous n'en serions pas où nous sommes : mais on a perdu de vue la belle fable que faisait Fontenelle avec ses doigts, lorsqu'il parlait des vérités. De là, je crois, vient tout le mal. C'est à vous de le réparer, ou du moins de l'empêcher de croître ; j'applaudirai à vos succès comme citoyen, comme confrère et comme ami.

Je passe doucement ma vie au coin de mon feu, lisant Voltaire, regrettant Gauvain, faisant des fables, et fuyant des sociétés qui sont devenues des arènes affreuses, où tout le monde hait la raison, où les vertus ne sont même plus louées ; où l'humanité, la première des vertus, et la modération, la première des qualités, sont méprisées par tous les partis. Je me trouve fort bien de ma solitude ; et si j'y recevais souvent de vos nouvelles, je l'aimerais encore plus.

Adieu, mon cher confrère, lisez Gonzalve dans vos moments perdus ; vous en serez peut-être content. Vous le serez sûrement de l'histoire des Maures, peuple qui nous était absolument inconnu, et qui méritait au moins d'être autant célébré que certaines gens que je vois célèbres. La Harpe fait grand cas de cette histoire, et m'a dit avec repentir qu'il se portait fort mal quand il a lu mon livre. Portez-vous bien, aimez-moi

toujours, et ne m'appelez point aristocrate, comme certains de mes amis m'appellent démagogue.

*Homo sum ; nihil humani a me alienum puto.*

Je suis de plus votre bon confrère et ami.

FLORIAN.

## LETTRE XIV

Sceaux-l'Unité, 15 prairial an II.

Je vous remercie d'avance, mon cher et aimable confrère, du plaisir que vous me ferez en me venant voir dans ma solitude ; ce sera un beau jour pour moi. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette idée vous fera venir plus tôt.

Indépendamment du plaisir bien vrai que j'aurai à vous embrasser, je suis impatient de vous lire une hymne, pour laquelle j'ai besoin de vos conseils, de vos corrections, de vos vers même, s'ils coulaient encore de votre plume, comme jadis, aussi purs, aussi limpides que le *Ruisseau d'Annonay* (1). De plus grands objets vous occupent ; mais songez que mon hymne

est à l'Amitié : vous voyez bien qu'il faut vous la lire avant même qu'elle soit finie, et vous la dédier quand elle sera faite.

Je vous ferai part aussi du petit mémoire que je veux y joindre (1). Tout cela sera prêt demain. Venez donc quand il vous plaira. Je vous embrasse, en attendant, aussi tendrement que vous méritez d'être aimé.

## LETTRE XV

22 prairial an II.

Vous avez raison, mon aimable confrère ; je m'en rapporte entièrement à votre sage amitié ; je ne demande que d'être utile : j'aimerai à vous devoir ce bonheur.

J'ai mis au net le plan de mon nouveau Cours d'histoire pour l'éducation nationale ; je vous l'envoie : il est bon que vous l'ayez, soit pour le lire, si on vous le demande, soit pour y jeter les yeux de la réflexion, et l'améliorer par vos conseils.

Une réflexion que j'ai oublié de vous faire, pour ceux qui vous demandent où j'en suis, c'est que, venant de finir, après deux ans de travail, ma traduction de *Don Quichotte*, dont je

renvoie une feuille à Paris aujourd'hui ; ayant donné mes fables en 1792, *Gonzalve* et des *Nouvelles* en 1791, il est assez simple que je ne sois pas très avancé. D'ailleurs j'ai fait mon poème hébreu. En conscience on ne peut guère m'accuser de paresse. Mais j'insiste sur *Don Quichotte*, pour que l'on ne soit pas surpris de le voir paraître dans six mois, quoique l'on m'eût donné autre chose à faire. C'est une remarque importante.

Je persiste toujours, mon cher confrère, en poésie, en philosophie, en amitié, à ne point quitter le séjour de la campagne. On ne travaille bien que là ; partout ailleurs on dépense : les résultats sont différents.

Si on m'accorde ce que je demande, je me mets sur-le-champ au travail ; si on ne me l'accorde pas, je me borne à rester au point où j'en suis. Voilà tout ce que je sollicite de votre infatigable et si douce amitié.

Salut et tendre fraternité.

## LETTRE XVI

Sceaux-l'Unité, 16 messidor an II.

Diable ! diable ! mon cher confrère, voici un très beau et très utile ouvrage (1). Je l'ai lu

de suite sans m'arrêter, sans me douter qu'il avait plus de cent grandes pages. Je l'ai relu avec une attention plus sévère, j'ai retrouvé le même plaisir. C'est partout la réunion si douce de la vertu, de la raison, de l'amour de la patrie, de l'éloquence du cœur, de la tendre sensibilité : cette dernière surtout me semble caractériser votre livre. Toutes les fois que vous parlez du mariage, des funérailles, des souvenirs, des consolations qui restent à la pauvre humanité, on voit que vous êtes sur votre terrain ; on sent que tout ce que vous dites coule d'une source abondante. Vous êtes un digne homme ; je le savais bien ; et vous êtes, de plus, éloquent avec du goût, chose moins méritoire, mais aussi rare.

Recevez mes remerciements doux et sincères pour le plaisir que vous m'avez fait. J'en aimerais bien mieux ma fille aînée Galatée, si c'était elle qui vous eût inspiré quelques idées de votre ouvrage ; je vous la léguerais en mourant, comme ce Grec Eudamidas, je crois, légua sa fille à établir à son ami plus riche que lui.

Je vous remercie de nouveau, et vous prie tendrement de venir me voir le plus tôt qu'il vous sera possible ; car depuis que je vous ai lu j'ai plus d'envie de vous embrasser.

Nous causerons ensemble, mon cher confrère, beaucoup de vos ouvrages, et un peu de l'intérêt

que vous prenez aux miens. Je ne puis ressembler à Ovide que par les regrets que son cœur donnait aux amis qu'il ne voyait plus. Votre présence les adoucira. Je vous embrasse de toute mon âme.

## LETTRE XVII

27 messidor an II. [1]

Mon cher confrère en Apollon, vous êtes instruit peut-être que je vais dans une maison d'arrêt par l'ordre du Comité du Salut public. J'ai beau fouiller et scruter jusqu'au fond de mon cœur, je ne crains pas de vous dire, car le malheur ne peut être soupçonné d'orgueil, que ce cœur est pur comme le vôtre. Peut-être ai-je mal pris mon moment pour faire la demande de réquisition que votre zèle a sollicitée. Cette idée est superflue, avec une âme amicale comme la vôtre, pour vous engager à faire ce qui sera en votre pouvoir pour abréger ma captivité. Je vous le dis du profond de mon âme, si j'ai péché, c'est par ignorance.

S'il est possible de faire abréger un châtiment, plus grand pour les malheureux poètes que pour les autres, le Comité exercera un acte de justice et de bienfaisance. Ces deux mots sont les plus

beaux de toutes les langues ; et quand je songe à vous, je trouve que le plus doux est celui d'Amitié.

## LETTRE XVIII

23 thermidor an II.

Recevez, mon cher bienfaiteur, les tendres actions de grâces que je vous dois, pour l'intérêt que vous avez pris à mon sort, pour les démarches que vous avez faites, pour la liberté, qui m'est bien plus douce en la rapportant à vos soins. Elle est le premier des biens ; mais le premier des plaisirs est la reconnaissance, et c'est vous qui me prouvez cette sentimentale vérité.

En sortant de prison j'ai couru chez vous. La loi me défendait de vous attendre ; il fallait la loi pour m'empêcher de jouir de ce bonheur. Accordez-le-moi, mon ami, en venant promptement me voir, venez dîner dans ma retraite ; venez me voir reprendre mon luth, couvert déjà de poussière et sur lequel je vais chanter d'une voix plus forte la liberté et l'amitié.

Adieu, mon bienfaiteur ; venez aussitôt que le noble métier que vous avez pris d'être utile vous laissera un moment ; donnez-le-moi, ce

moment. Je ne sentirai tout à fait ma liberté qu'en vous embrassant.

## LETTRE XIX (1)

15 fructidor an II.

Vous portez, mon cher et aimable législateur, la peine du plaisir que vous trouvez à obliger, et celle du plaisir que je trouve à me vanter de vous connaître. Le maire de cette commune, bon et digne citoyen, m'a demandé avec instance de vous importuner en faveur du cit. Osselet, qui vous remettra ce billet. Ce n'est pas une démarche, c'est un conseil que nous vous demandons pour le cit. Osselet. Il revient de combattre les ennemis de la république ; il est sur le point d'y retourner : mais sa santé, dans un état déplorable, lui fait craindre qu'elle ne serve pas son zèle. De plus, ce citoyen est époux, père, fils, et fort malade ; il a les certificats et les preuves de sa mauvaise santé. Nous vous prions, mon cher confrère en Apollon, de vouloir bien lui dire à qui s'adresser, ce qu'il faut qu'il fasse, et les moyens de réussir. Votre cœur, heureux quand il fait du bien, ne vous rendra pas cette bonté pénible, et je vous en remercie d'avance.

Adieu, mon bon et cher confrère. Guillaume Tell avance fort, et avancerait mieux sans quelques accès de fièvre, suite de mon été, ou précurseur de mon automne. J'ai cette fièvre en vous écrivant, et je n'en sens pas moins tout le plaisir de vous dire que je vous aime.



# NOTES

Page 53. — (1) Sauve, petite ville du Languedoc, actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan (Gard).

Page 54. — (1) Le maréchal de Saxe.

— (2) Anagramme de Florian.

Page 55. — (1) Saint-Hippolyte du Fort, petite ville située à 15 kilomètres du château de Florian, actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan.

Page 56. — (1) Toulouse.

Page 58. — (1) Paris.

Page 59. — (1) Marie-Élisabeth Mignot, nièce de Voltaire.

Page 63. — (1) Voltaire.

— (2) Ferney.

Page 64. — (1) Le président d'Hornoy.

Page 66. — (1) Madame Denis.

Page 67. — (1) Le Père Adam.

Page 75. — (1) Fréron.

Page 77. — (1) Le grand Corneille.

Page 77. — (2) Dupuits, cornette de dragons.

Page 78 — (1) L'abbé Mignot, neveu de Voltaire.

Page 79 — (1) Le Parlement.

Page 80. — (1) Beauvin. Il fut homme de lettres et collabora avec Marmontel à l'*Observateur*.

Page 83. — (1) Le château d'Hornoy.

— (2) Sophie - Philippine - Élisabeth - Justine de France, fille de Louis XV, née le 17 juillet 1734, morte le 3 mars 1782.

Page 86. — (1) En 1767.

Page 87. — (1) Les nièces de Gresset.

Page 91. — (1) Le duc de Penthièvre.

Page 93. — (1) Versailles.

Page 98. — (1) Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, la future duchesse d'Orléans.

— (2) La princesse de Lamballe.

Page 101. — (1) Il s'agit du mariage de Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon et du mariage de Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, prince de Condé et de la princesse Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans.

— (2) Le dauphin, futur Louis XVI, épousa l'archiduchesse Marie-Antoinette le 16 mai 1770. Le feu d'artifice tiré à l'occasion de ce mariage donna lieu à une catastrophe qui fit, dans la foule accourue aux Champs-Élysées, de nombreuses victimes.

Page 103. — (1) Charles-Pierre Savalette de Magnanville.

Page 105. — (1) En 1771, la lutte engagée entre le roi et les parlements aboutit à ce qu'on a appelé le *coup d'Etat* du chancelier Maupeou. Les membres du Parlement de Paris furent exilés et leurs charges confisquées. Un nouveau Parlement fut créé. Cette mesure souleva dans l'opinion une grande indignation. Elle fut approuvée par Voltaire dont le neveu, l'abbé Mignot, faisait partie du nouveau Parlement.

Page 106. — (1) Bapaume.

— (2) Louis-Stanislas-Xavier, comte de Provence, le futur Louis XVIII, épousa, le 14 mai 1771, Marie-Joséphine-Louise de Savoie, fille de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne.

Page 124. — (1) Lucrèce-Angélique de Normand était née à Rotterdam. A l'occasion de ce mariage Voltaire écrivit au cardinal de Bernis pour obtenir du pape une dispense qui fut refusée.

Page 164. — (1) Le duc de Penthièvre était amiral de France, grand veneur et gouverneur de Bretagne.

Page 173. — (1) Poème d'Olivier Goldsmith.

— (2) Marie-Louise-Aglaé, comtesse de Damas, née de Maulevrier-Langeron (1759-1827), était la cousine de M^me de La Briche et sa plus intime amie.

Page 174. — (1) Les portraits de la comtesse de Damas et de la comtesse de La Briche.

Page 175. — (1) Florian écrit : hippocondriaque. Il ne savait d'ailleurs pas le grec, comme le prouvent les vers qu'il écrivait à La Harpe sur sa tragédie de *Philoctète* :

« Je ne sais pas le grec ; mais mon âme est sensible,
Et pour juger ses vers, il suffit de mon cœur. »

Page 176. — (1) Mère de Mme de La Briche.

Page 177. — (1) Le prince de Beauvau (voir lettre IV à Boissy d'Anglas) ou M. de Brienne.

Page 184. — (1) Henri-Cardin-Jean-Baptiste, comte d'Aguesseau (1746-1826), avocat général au Parlement de Paris, fut élu de l'Académie française en 1787. Il était petit-fils du chancelier d'Aguesseau.

— (2) François-Henri, duc d'Harcourt (1726-1802), gouverneur de Normandie, n'entra à l'Académie française qu'en 1789, après Florian.

— (3) Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de Choiseul-Gouffier (1752-1817), savant archéologue et membre de l'Académie française, fut aussi un diplomate de valeur. Il était, pendant les dernières années du règne de Louis XVI, ambassadeur à Constantinople.

— (4) Allusion à l'éloge de Jean-Jacques-Rousseau donné très fréquemment comme sujet de concours par diverses sociétés savantes. Un *mollak* ou *mollah* est un prêtre musulman.

Page 185. — (1) Marie-Charlotte Carbon avait épousé en 1774 le comte, puis duc, de Crillon, qui fut maréchal de camp, lieutenant général et, en 1815, pair de France.

— (2) Son mari était receveur général des finances.

— (3) Louise-Joséphine de La Live de Jully avait épousé le comte de Montesquiou-Fezensac, qui devint maréchal de camp en 1791 et lieutenant général en 1814.

— (4) Pianiste et harpiste de talent, cette nièce de Morellet épousa l'auteur dramatique Louis-Claude Chéron.

Page 186. — (1) Dépendance du domaine du Marais.

— (2) L'hôtel de La Briche a été démoli en 1900. Sur son emplacement se trouve aujourd'hui le siège social de la Compagnie de Saint-Gobain.

Page 188. — (1) Il s'agit probablement ici de la fille de Diderot, Marie-Angélique, qui avait épousé Abel-François-Nicolas Caroillon de Vandeul.

— (2) La fille de Mme de La Briche. Elle était née en 1781. Elle épousera, en 1798, M. Molé.

Page 189. — (1) Propriété de M. de Savalette à Saux-les-Chartreux, près de Longjumeau.

Page 191. — (1) Le comte de Bonneville, maréchal de camp.

Page 195. — (1) La sainte Adélaïde. Mme de La Briche était née Adélaïde-Edmée Prévost.

— (2) M. de Savalette s'était cassé un bras dans une promenade en voiture faite avec Mme de La Briche.

Page 198. — (1) La Renarde, petite rivière qui passe au Marais.

Page 205. — (1) Le ton de cette lettre et les événements dont Florian entretient Mme de La Briche sont incompatibles avec la date de 1790 portée ici. Florian parle du *recrutement* qui le retient à Paris et d'une *permission* qu'il a eue de retourner à Sceaux. Or, en 1790, et jusqu'à la fin de 1792, Florian est commandant de la garde nationale de Sceaux où un banquet lui est offert le 14 juillet 1790, en l'honneur de la fête de la Fédération. Même invraisemblance en ce qui concerne le *contingent d'assignats* qu'il doit fournir. Enfin, à la date où cette lettre est censée écrite, son poème *Eliézer et Nephtali* serait terminé, puisqu'il veut le présenter à Mme de Fezensac et à Mme de La Live, or il l'a composé dans la deuxième moitié de 1792 (Lettre à Mme de La Briche du 16 octobre 1792), et surtout les scellés n'ont pas été mis sur l'hôtel de Toulouse en 1790, mais bien au début de 1793. Tout indique donc que cette lettre est du 12 mai 1793.

Page 206. — (1) La comtesse Charles de Damas.

Page 207. — (1) Seconde femme de M. de La Live de Jully et mère de Mme de Fezensac.

— (2) *Eliézer et Nephtali.*

Page 208. — (1) Le procès des *Journées d'Octobre.*

Page 217. — (1) Le Marais était situé dans le pays d'Hurepoix.

— (2) Le château d'Anet fut construit par Philibert Delorme, par ordre de Henri II, pour la duchesse de Valentinois.

Page 218. — (1) Le prince Henri, frère du roi de Prusse, fit en 1784 une visite au duc de Penthièvre. Il fut reçu à l'hôtel de Toulouse et au château d'Anet, où le roi de Suède Gustave III était venu quelques mois avant.

Page 219. — (1) Près du Marais.

— (2) Parut en 1792 à la fin du volume des *Fables.*

Page 220. — (1) Gentilhomme suisse au service de la France.

Page 221. — (1) Fille de la comtesse de Damas. Elle était née en 1784.

Page 224. — (1) Le fils du philosophe.

Page 229. — (1) Château du duc de Penthièvre à Vernon.

— (2) Le duc de Penthièvre venait de mourir, le 4 mars.

Page 230. — (1) Née de Rohan-Chabot, elle avait

épousé, en premières noces, un Clermont d'Amboise et en secondes noces le prince de Beauvau, maréchal de France et membre de l'Académie française.

— (2) La duchesse d'Orléans.

— (3) Sœur du duc d'Orléans.

Page 232. — (1) Château de M. de Laborde. M. de Laborde, banquier de la cour, était le beau-frère de Mme de Jully, belle-sœur de Mme de La Briche.

Page 240. — (1) Les frères Montgolfier, inventeurs des aérostats, étaient propriétaires d'une importante papeterie à Annonay, pays de Boissy d'Anglas.

Page 242. — (1) Le cardinal Étienne-Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse de 1763 à 1788, remplaça Calonne comme contrôleur général le 1er mai 1787.

— (2) Grimod de la Reynière (1758-1838), littérateur et célèbre gastronome. Son salon était très fréquenté, surtout par le monde de la finance, et ses *soupers* fort courus.

— (3) Jean Dussaulx (1728-1799), littérateur, petit-neveu de Nicolle, auteur d'une traduction de Juvénal, du traité de *La passion du Jeu* et de *Mémoires*.

— (4) Estelle.

Page 243. — (1) Personnages de la pastorale d'Estelle.

— (2) Jean-François de La Harpe commença en 1786 ses leçons au *Lycée*. Ces leçons, extrêmement suivies, que la révolution le força à suspendre et qu'il reprit après le 18 brumaire, furent publiées sous le titre de *Cours de Littérature ancienne et moderne*

Page 245 — (1) Le cardinal Paul d'Albert de Luynes, évêque de Bayeux, puis archevêque de Sens, membre de l'Académie française en 1743, mourut à Paris le 21 janvier 1788.

Page 247. — (1) Dominique-Joseph Garat, homme politique et littérateur (1749-1833). Député aux États Généraux, ministre en 1792-1793, membre du Conseil des Anciens (1798), il se rallia à Bonaparte et devint, sous l'Empire, comte, sénateur et membre de l'Institut.

— (2) Jean-Baptiste-Antoine Suard (1733-1817), journaliste et littérateur, était membre de l'Académie française depuis 1774.

— (3) Charles-Juste de Beauvau, maréchal de France et membre de l'Académie française (1720-1793), sera pendant quelques mois (1789) ministre de Louis XVI.

Page 250. — (1) Emmanuel-Félicité, duc de Durfort et duc de Duras (1715-1789), fut ambassadeur à Madrid et maréchal de France.

Page 253. — (1) Fontenelle, le marquis de Saint-Aulaire, qui fut lieutenant général et poète, Nicolas de Malezieu, littérateur et géomètre, furent

des assidus de la cour de la duchesse du Maine, à Sceaux. De Malezieu en particulier avait été précepteur du duc du Maine et il était l'organisateur des fêtes données à Sceaux par la duchesse.

Page 255. — (1) Jean-Baptiste Mercier Dupaty (1746-1788), plus connu aujourd'hui comme magistrat que comme littérateur. Ses *Lettres sur l'Italie* parurent en 1788 et eurent un très grand succès.

Page 256. — (1) Rabaud Saint-Étienne.

Page 258. — (1) Boissy d'Anglas avait commencé ce poème de chevalerie avant la Révolution et il ne le finit jamais. Il en avait lu plusieurs chants à Florian. Florian parlera également de ce *Gauvin* plus loin : lettre XIII. Il écrira alors *Gauvain.*

Page 262. — (1) Il lui envoie *Gonzalve de Cordoue.*

Page 265. — (1) Ce poème de Boissy d'Anglas n'a jamais été publié.

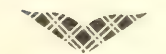
Page 266. — (1) Le 19 prairial en II, Florian adresse de Sceaux, aux *citoyens représentants composant le Comité de Salut public de la Convention Nationale*, un mémoire où il affirme son civisme et où il demande l'autorisation de pouvoir se rendre à Paris pour surveiller l'impression de son *Don Quichotte* et pour consulter à la Bibliothèque Nationale les documents qui lui permettront d'*écrire un grand travail sur l'histoire ancienne.* — Il soumet également au Comité son hymne : *A l'Amitié.*

Au mémoire est jointe une attestation de civisme du Comité révolutionnaire de la Section de la Halle aux Blés.

Page 267. — (1) Boissy d'Anglas avait présenté à la Convention, le 16 messidor (4 juillet) an II, son *Essai sur les fêtes nationales*.

Page 269. — (1) Florian était arrêté le 26 messidor dans la soirée. C'est dans la nuit du 26 au 27, avant d'être conduit à Port-Libre, qu'il écrivit cette lettre à Boissy d'Anglas et une lettre à Ducis.

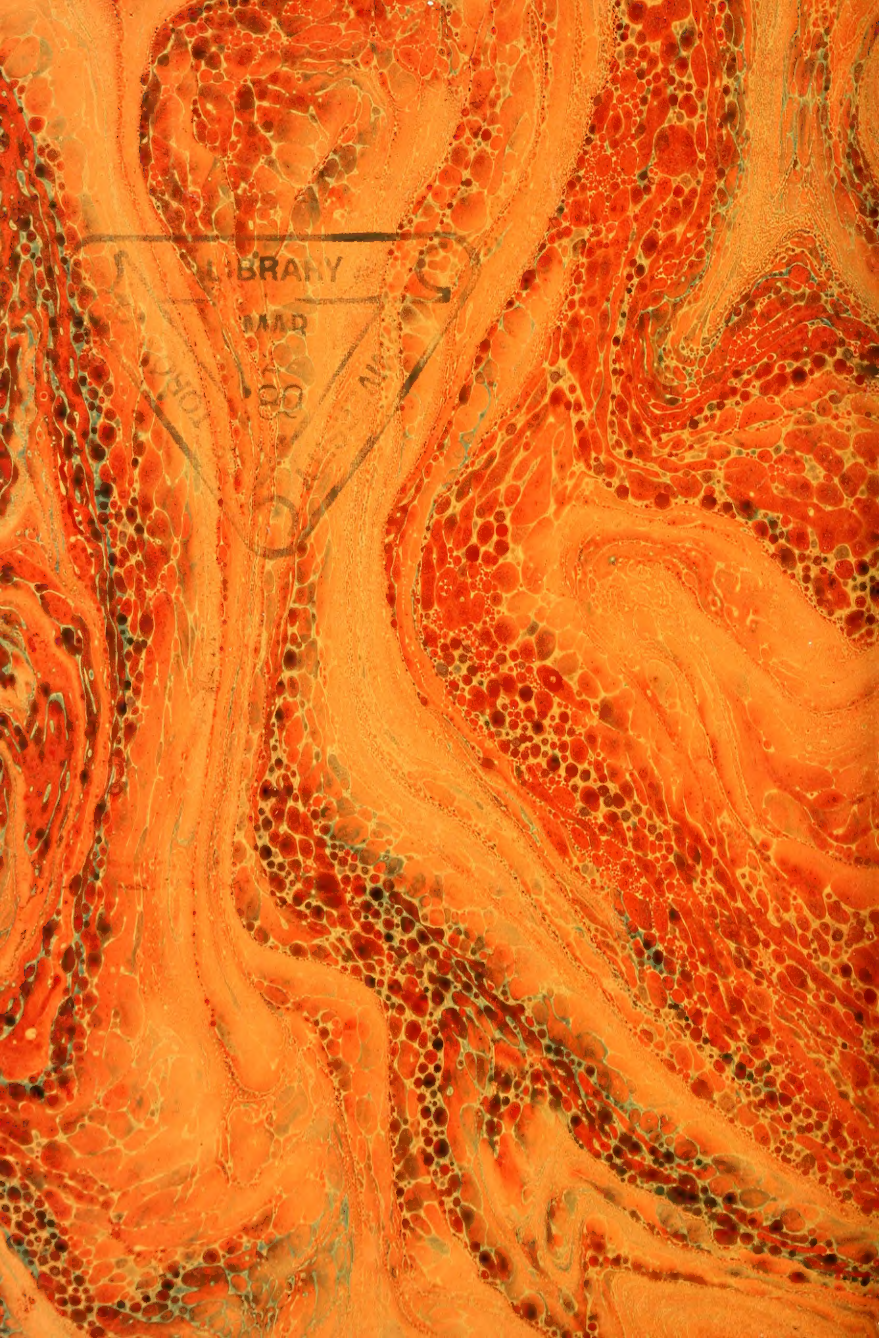
Page 271. — (1) Cette lettre est la dernière qu'écrivit Florian.



# TABLE DES MATIÈRES

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(FRANCE), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DE LA MAISON
MONTGOLFIER FRÈRES DE
SAINT-MARCEL-LÈS-ANNONAY

Prix : 12 francs


LIBRARY
MAR


PQ
1983
F6Z8
1923
c.1
ROBA

